

République Algérienne Démocratique et Populaire  
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche scientifique

UNIVERSITÉ MENTOURI - CONSTANTINE  
FACULTÉ DES LETTRES ET ET DES LANGUES

N° d'ordre :

Série :

**Mémoire**  
présenté en vue de l'obtention du

**DIPLÔME DE MAGISTER**

Option : Sciences des Textes littéraires

intitulé

*Constantine et les moineaux de la murette*  
**de Najia Abeer**  
*Témoignage ou roman autofictionnel*

Sous la direction du :

**Dr LOGBI Farida**

Présenté par :

**BOUSSAA Dallel**

devant le Jury composé de :

**Président :** Dr ALI-KHODJA Djamel – Professeur - Université Mentouri – Constantine

**Rapporteur :** Dr LOGBI Farida - Maître de conférences - Université Mentouri – Constantine

**Examineur :** Dr BENACHOUR Nedjma - Professeur - Université Mentouri – Constantine

Année Universitaire 2008-2009

## **Dédicace**

*Je dédie ce mémoire*

*A mon époux qui a toujours eu les mots qu'il fallait pour m'encourager, qui a toujours été là pour me soutenir,*

*A mes beaux-parents, ma grand-mère, mes frères Fayçal et Faythème,*

*A mes beaux-frères Khaled et Zaki,*

*A mes sœurs Amina, Yasmine,*

*A mes belles-sœurs Malika, Noussa, Fanny et Maria,*

*A tous mes cousins et cousines Imène, Ayçal, Nabila, Dounia, Menoubia, Maria, Malek et Rahma.*

*A mes neveux et nièces Beyn, Sid Ahmed, Nizar, Djazil, Tadjeddine, Aynour, Djidjb, Nour, Skander et Iness.*

*A mes tantes et leurs maris, mes oncles et leurs femmes.*

*A mes chères amies Asma, Rym et Kaouther qui me poussaient quand le courage me manquait.*

*A la mémoire de mes grands-parents Bakir, Salah, Salima, Aïcha,*

*A Ami Saâd, à Nassette,*

*A mes oncles Fayçal et tonton Vousri,*

*A Lotfi.*

*Et finalement à ma très chère fille "Darine Mey"*

## **Remerciements**

*Je remercie vivement l'aide généreuse de mon encadreur, madame Logbi Farida,, Maître de conférences à l'université de Constantine, car, sans elle, ce travail n'aurait pu être accompli. Je la remercie pour son aide scientifique et surtout morale, pour tout le temps qu'elle m'a accordé tout au long de cette recherche.*

*J'ai aussi envers mon enseignante, madame Benachour Nedjma, une gratitude infinie car c'est à travers ses cours de littérature que j'ai décidé de suivre cette branche. Aussi je la remercie pour ses conseils, son soutien et ses motivations qui m'ont été d'une grande aide.*

*Je demande à l'honorable jury sa coopération pour ce modeste travail et je les remercie infiniment des efforts qu'ils auront fournis à le lire.*

*Je remercie également ma famille, en particulier mes parents qui n'ont cessé de me soutenir tout au long de cette aventure que, sans eux, je n'aurais pu mener à bout.*

*Je remercie infiniment monsieur Benbadis Abdeslem, monsieur Benhamani Brahim, Mr Bencheikh el Soucine Lokman ainsi que l'amie de Nadjia Abeer, Maria, qui m'ont aidée à mieux connaître l'auteure et qui, sans eux, les secrets de Nadjia Abeer n'auraient jamais été dévoilés.*

*Un grand merci à la famille Benzaghouta, en particulier feu Ami Maâmar Benzaghouta, son frère Toufik et sa belle-sœur.*

*« Et si toute quête de soi ne pouvait être  
que métatextuelle ? »*

*Céline Maglica*



*« La vie est une histoire vraie »*

## ***Table des matières***

Introduction générale.....	3
<b>PREMIERE PARTIE : L'AUTEURE ET L'ŒUVRE</b>	
<b>Chapitre I.....</b>	<b>9</b>
L'auteure et l'oeuvre.....	10
<b>Chapitre II</b>	
Bref aperçu sur la situation sociohistorique de Constantine avant l'indépendance.....	18
<b>DEUXIEME PARTIE : LES SOUBASSEMENTS THEORIQUES</b>	
<b>Chapitre I</b>	
1- Autobiographie.....	23
2- Autofiction .....	28
3- Témoignage.....	36
4- Le pseudonymat selon Genette .....	40
<b>Chapitre II</b>	
1- La recherche du pseudonyme .....	45
2- Les abords de l'oeuvre .....	47
I – Etude des indices paratextuels .....	47
II – L'ouverture et la fin de l'œuvre.....	55
<b>TROISIEME PARTIE : ANALYSE DU ROMAN</b>	
1- Portraits des personnages du roman.....	64
2- Analyse de l'autobiographie, de l'autofiction et du témoignage dans <i>Constantine et les moineaux de la murette</i> .....	74

3- Constantine en intertextualité .....	82
a) Ville mythifiée par les auteurs.....	82
b) Le langage spécifique du roman.....	85
<b>CONCLUSION GENERALE .....</b>	<b>90</b>
Bibliographie .....	95
Sitographie.....	97
Annexes : .....	98
1 – Rencontre avec la famille Benzaghouta	
2 - Interview de la famille Benzaghouta	

## INTRODUCTION GENERALE

Il est des écrivains qui marquent leur temps. Najia Abeer est-elle destinée à en faire partie ? Cette écrivaine sur laquelle porte notre travail mérite qu'on s'arrête sur son œuvre. Trop tôt disparue, sa production interrompue par la mort semblait pourtant prometteuse.

De son vrai nom Najia Benzaghouta, elle usera du pseudonyme pour être plus à l'aise dans ses écrits et pouvoir se prouver à elle-même qu'elle était capable de se positionner sur les devants de la scène littéraire en tant qu'auteure qui a tout à révéler, sans avoir besoin de dire qu'elle était la fille du célèbre *Si Maâmar Benzaghouta*, personnalité emblématique au sein de la société constantinoise, algérienne et maghrébine, grâce à ses écrits qui restent incontournables dans le domaine de la recherche sur la ville de Constantine.

Najia Abeer n'était pas très connue de par sa venue tardive à l'écriture, et la mort précoce qui ne lui avait pas laissé beaucoup de temps pour faire parler d'elle : on commençait juste à s'intéresser à ses travaux, romans, poésie, nouvelles, mais la volonté divine en a voulu autrement.

Après sa mort, il y a eu beaucoup d'articles, d'émissions culturelles télévisées et radiophoniques qui avaient suscité de l'intérêt à son égard pour reconnaître finalement le génie, l'art et l'habileté qui la caractérisaient.

Le livre sur lequel porte notre travail est un récit d'enfance, *Constantine et les moineaux de la murette*, dans lequel nous avons remarqué la présence de l'auteure. Elle met en scène sa vie, ses aventures et son amour pour Constantine, jouant sur la faculté de percevoir qu'elle veut donner aux lecteurs.

Nous avons choisi cette auteure pour tenter de replacer son œuvre dans un cadre juste, au sein du milieu culturel et littéraire, et nous avons été

motivée par le partage avec Najia Abeer de la même passion que nous nourrissons pour cette merveilleuse ville, Constantine, l'incontournable Constantine, la grande ville bâtie sur un rocher, la ville aux ponts jetés d'une rive à l'autre, pour ses coutumes et ses traditions qui disparaissent au fil du temps. Nous avons jugé nécessaire d'en parler et pour rendre hommage à l'auteure, alors qu'elle ne fait plus partie de ce monde, mais dans une tentative d'accomplir un tant soit peu le chemin qu'elle avait commencé et qui ne sera malheureusement jamais achevé.

A travers cette œuvre, nous allons tenter de montrer que *Constantine et les moineaux de la murette*, paru en janvier 2003 aux éditions Barzakh, est un roman autobiographique ou une mise en fiction de la vie de Najia Abeer, sans oublier le témoignage qui est très présent dans le roman.

Donc la question qui se pose : *Constantine et les moineaux de la murette* est-il un roman autobiographique ou un roman autofictionnel ?

Ecrire, parler, imaginer, parler de soi ou des autres, de façon à partager ses idées, ses points de vue, ou alors tout simplement sa vie, ses désirs, être en quête de quelque chose, de soi-même et pouvoir partager tout cela avec des milliers de lecteurs qui se mettent dans votre peau, à votre place, leur faire vivre vos rêves, vos souhaits, vos joies, vos peines, vos gloires et vos défaites, vos peurs et vos angoisses, n'est sans doute pas chose aisée.

Il n'y a que la lecture qui permette tout cela, s'évader dans un monde et en faire un monde irréel, imaginaire, enchanteur et /ou illogique, ce qui demande un réel effort de mémoire et un vrai travail de création. Najia était persuadée que la culture était un vecteur puissant d'identification, de tolérance, de connaissance des peuples.

Nous remarquons cela dans le roman étudié. C'est vrai que l'auteure raconte sa vie, elle joint l'utile à l'agréable, le réel à l'imaginaire en parlant de Constantine, elle nous la fait connaître, dévoile ses traditions et ses coutumes, ses constructions et ses multiples mosquées, ses rues, ce qui

caractérise les Constantinois, leurs façons de vivre ou même de percevoir les autres Constantinois :

*« Constantine n'aime pas changer de peau, elle s'impose, c'est aux autres de se plier à ses exigences. Elle n'est pas transformable, c'est elle qui transforme. Etre constantinois aujourd'hui est devenu une question de rivalité [...] si vous répondez à votre interlocuteur : "Je suis de Constantine", il vous répondra inévitablement sa question ainsi : "De Constantine même ou ...?" » (1).*

Elle parle aussi de l'architecture de la ville, la Souika si chère au cœur de l'auteure, de la guerre, des Français durant la période coloniale.

D'où tient-elle cet amour pour Constantine dont elle nous fait cadeau quand elle parle d'elle ?

*« J'ai réussi à rattraper un pan de ton histoire  
Et dire que tu avais failli m'échapper !  
Avec tes amis, aujourd'hui, une nouvelle histoire commence.  
Ma belle de moi tu n'en auras pas assez  
Cette fois, je le promets  
Enfin Constantine tu m'as rendu mes amis, mes voisins, ma maison.  
Mieux encore, tu m'en as offert d'autres.  
L'exilée, c'est ainsi que me nomme mon père,  
L'exilée, c'est ainsi que je me voyais » (2)*

Najja Abeer fait partie de ces nombreux écrivains, algériens et aussi étrangers, ayant parlé de Constantine comme Malek Haddad, Rachid Boudjedra, Tahar Ouettar, Gustave Flaubert, Doukhan, et bien d'autres. Nous en reparlerons plus précisément dans une autre partie de ce travail.

---

<sup>1</sup>) ABEER Najja, *Constantine et les moineaux de la murette*, pp. 16-17.

<sup>2</sup>) Poème intitulé *Lettre à Constantine*, (article *Le soir*, 27 avril 2005).

Elle tient cet amour pour Constantine de son père, Si Maâmar Benzaghouta, chercheur, historien, auteur de *De Massinisa à Ibn Badis, 30 siècles d'histoire*, un travail de recherche sur l'histoire de la ville de Constantine dont il est une des grandes figures. L'ayant nous-même connu lors d'une visite à la maison familiale, nous avons ressenti son amour de Constantine à travers la collection de photos de la ville, des livres plus importants les uns que les autres qui racontaient l'histoire de la ville, parmi lesquels figure la grande recherche dans laquelle Ami Maâmar s'était investi pour laquelle il a accompli un travail imposant.

Notre travail comporte trois parties, une première, "L'auteure et l'œuvre", qui se divise en deux chapitres.

Le premier est consacré à la présentation du roman et nous avons jugé incontournable de parler de l'auteure, d'abord, pour aider à mieux la faire connaître et montrer ce besoin impératif de vouloir se représenter dans son œuvre.

Nous avons remarqué que l'auteure avait cette obsession d'être dans tous ses livres, ce besoin impérieux de se mettre en scène, de raconter sa vie, ses péripéties, pour montrer à quel point elle s'engage dans son écriture avec cette capacité de créativité qui ne passe pas inaperçue.

Le second chapitre est un bref aperçu sur la situation sociohistorique de Constantine avant l'indépendance, période dans laquelle baigne le roman.

La deuxième partie qui s'intitule "Les soubassements théoriques", convoque les moyens et les outils conceptuels à partir desquels se fera notre étude, et qui ont permis d'éclaircir davantage les notions étudiées.

Nous avons tenté de cerner l'autobiographie selon Philippe Lejeune et Gérard Genette, puis nous avons envisagé l'autofiction et nous n'avons pu passer à l'autofiction sans parler de Doubrovsky qui fut le créateur du terme "autofiction". De même nous nous sommes inspirée de Lejeune, Gasparini, Laurent Jenny qui ont fourni un travail considérable concernant l'autofiction.

Au cours de cette recherche, nous avons découvert un essai sur l'autofiction qui veut relayer, voire sauver l'autobiographie, un travail très intéressant qui éclaire de nombreux points des deux notions sur lesquelles porte notre travail. Cette recherche est l'œuvre d'une étudiante française nommée Céline Maglica (<sup>3</sup>).

Nous ne pouvons passer à côté du témoignage à travers la fiction dans ses aspects de sincérité, de combat, de confession, de secret de famille et de deuil, nous nous fondons sur l'ouvrage théorique de Philippe Gasparini qui s'intitule *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction* (<sup>4</sup>) qui étudie précisément ces aspects du témoignage.

Tout cela est circonscrit dans un premier chapitre. Le deuxième chapitre, quant à lui, est consacré au pseudonymat selon Genette. En plus des abords de l'œuvre que nous étudions, nous nous demanderons pourquoi l'auteure a choisi celui de Abeer ?

La troisième partie, intitulée "Analyse du roman", est consacrée à l'analyse de *Constantine et les moineaux de la murette*. Cette dernière constitue le principal aspect de notre travail. Elle comporte une étude des personnages du roman.

C'est à partir de cette analyse que nous pouvons appliquer les théories étudiées au cours de cette recherche, et tenter de classer le roman. Dire si c'est un roman autobiographique ou autofictionnel, ou envisager s'il y a un mélange des deux genres. Ce qui constitue un premier chapitre.

---

<sup>3</sup> ) Céline MAGLICA, étudiante en Lettres modernes, DEA sur l'écriture autofictionnelle de Doubrovsky à l'université de Dijon.

<sup>4</sup> ) GASPARINI Philippe, *Est-il Je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Ed. du Seuil, 2004..

Le deuxième chapitre évoque Constantine en intertextualité ("Constantine ville mythifiée par les auteurs"), enfin nous examinerons et interrogerons les particularités linguistiques du roman. Cette partie viendra clore ce travail.

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **L'AUTEURE ET L'ŒUVRE**

# CHAPITRE I

## *L'auteure et l'œuvre*

Née le 16 septembre 1948 à Constantine, dans le vieux quartier de la ville, Souika "Zenket el Mesk", Najia va donner à sa ville une dimension particulière. Espace affectif où se déroulent son enfance et son adolescence (le premier et le deuxième volet de sa trilogie *Constantine et les moineaux de la murette*, et *Bab el Kantra*) <sup>(5)</sup>. Constantine va servir de moteur à la fiction en devenant un actant omniprésent qu'on interroge et dont on se souvient avec amour. En contrepoint, la mère fait l'objet d'évocations furtives mais régulières dans l'œuvre, sans jamais devenir réellement un personnage. Cette mère dont elle a été séparée très jeune et qu'elle ne reverra jamais jusqu'au jour où elle apprendra son décès, va la hanter pour le restant de ses jours.

La quête de soi va se confondre avec la recherche du passé et la tentative de le comprendre, ce qui donne une étrange interpellation de Constantine dans le premier roman, ville mémoire qui hante l'adulte blessée par la vie.

*« Constantine, tu me fais souffrir, est-ce que tu le sais ? Elle me fascine, la belle plus que jamais, avec tous ses ponts jetés d'une rive à l'autre au-dessus de ce ravin vertigineux où coule un Rhumel qui semble muet, perdu au pied de cette cité grouillante de monde. Indifférente. Pourquoi cette errance ? Qu'est-ce que je cherche au juste ? Je contemple le précipice et semble y chercher une vérité, un indice peut-être. Un indice de quoi ? sur quoi ? J'ai cette sensation désagréable que cette ville m'échappe. Constantine, je vais relever*

---

<sup>5</sup> ) ABEER, Najia, *Bab el Kantra*, Alger, Ed. Apic, 2005.

*ton défi et je t'arracherai ce que tu m'as pris. Du moins je vais essayer »* <sup>(6)</sup>.

A la fin de sa vie, Najia Abeer va s'impliquer dans la préservation de la vieille ville de Constantine, en particulier de la "Souika" menacée de démolition, elle s'engagera auprès d'un certain nombre d'associations dont le Club de Réflexion et d'Initiative (CRI), effectuant des recherches et réunissant une riche documentation (ouvrages, photographies, textes) sur l'histoire de sa ville. Elle projetait également de réaliser un livre d'art sur Constantine.

Elle partage cette passion avec son père, Maâmar Benzaghouta, membre fondateur de l'association du Vieux Rocher, lequel a écrit de nombreux articles sur l'histoire de Constantine et un ouvrage intitulé *Cirta – Constantine – de Massinissa à Ibn Badis, trente siècles d'histoire*.

Najia Abeer avait fait ses études à Constantine, école primaire puis l'Ecole Normale de Bab el Kantra en 1965 qui va changer le cours de sa vie, la rencontre avec des jeunes filles venues de toutes les villes et villages de l'Est, la vie en internat, la discipline et la qualité de la formation donnée, la marqueront à tel point que cela inspirera un livre intitulé *Bab el Kantra* (Editions Apic, 2005).

*« De cette période, je ne saurai rien, une page vide de ma vie côté famille, celle à laquelle j'appartiens chair et sang. La famille normalienne, par contre, m'offrira les jours les plus intenses, les nuits les plus studieuses, les plus fortes émotions de ma vie de jeune fille »* <sup>(7)</sup>.

La place accordée au savoir et au travail, la vie intellectuelle révélée par les nombreuses références littéraires, musicales, les valeurs morales inculquées aux futures enseignantes, modèleront des générations de

---

<sup>6</sup>) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux de la murette*, Alger, Ed. Barzakh, 2003, pp. 9-10.

<sup>7</sup>) ABEER Najia, *Bab el Kantra*, Ed. Apic, 2005,

normaliennes. Najia Abeer était en plus artiste, jouant du piano, dessinant et peignant avec talent et grâce, ce qui ne l'empêchait pas d'être une grande sportive.

A la question de savoir ce qui a motivé l'écriture de *Bab el Kantra*, elle répondit :

*« J'étais très heureuse de raconter cela, d'abord parce que, je ne vous cache pas, je suis très fière de l'éducation, de l'enseignement que nous avons eus dans cette école-là. Parce qu'il n'y avait pas uniquement l'acquisition du savoir, mais il y a eu l'acquisition d'une morale extraordinaire qui se faisait dans le vie de tous les jours »* <sup>(8)</sup>.

Après son mariage avec un certain Bouhouche, commence pour elle un cycle de voyages qui la mènera aux USA en 1969, où elle s'inscrira à l'université de Columbia au Missouri, pour faire une licence de français.

A son retour, le diplôme ne sera pas reconnu en Algérie, ce qui l'obligera à enseigner l'anglais au cycle moyen. Elle repartira une seconde fois vers un autre pays, la Jordanie, où elle enseignera le français au National College dans la ville de Amman. Elle y rencontrera Aïcha Lemsine avec laquelle elle se liera d'amitié. A son retour en Algérie, elle obtiendra un détachement à l'Ecole Normale Supérieure d'Alger pour entamer une licence d'anglais qu'elle obtiendra en 1993 à l'université d'Alger.

On peut deviner la place qu'occupait son métier dans sa vie, à travers les propos tenus par la narratrice de *L'Albatros* :

*« Mon métier, auquel je vouais un amour constant, me donnait ce plaisir de me sentir utile, constructive, positive, non pas indispensable, mais sollicité [...] professeur intransigeant avec un*

---

<sup>8</sup>) Emission radiophonique : Un fait, un livre, Chaîne III, 19 septembre 2005..

*cœur de maman, j'étais clown, troubadour ou trouvère, comédienne, fabuliste incorrigible, prestidigitateur».*

Malheureusement la passion du métier ne peut prévenir contre les épreuves de la vie et de la souffrance.

Une personne qui l'a côtoyée la décrit comme une « *femme forte et imposante pourtant, par ses idées qu'elle défendait bec et ongles, femme incomprise aussi, car enlisée dans des problèmes qui perdureront [...]. Après la mort de Najia Abeer et surtout après l'avoir côtoyée ces trois dernières années, j'ai dû relire L'Albatros avec d'autres yeux, cherchant entre les lignes ses propres déchirements et une détresse qu'hélas je n'ai pas décelée de son vivant. Najia parlait si peu d'elle, parfois quelques mots* »<sup>(9)</sup>

Dès l'année 2002, année de sa retraite, elle se consacrera à l'écriture qui l'aidera à panser ses blessures, à descendre au fond de soi, à communiquer ses émotions et se raconter pour enfin exister. « *Aujourd'hui, je sais que la seule manière de piéger le temps est de le devancer* », écrit-elle dans *L'Albatros* (<sup>10</sup>).

Najia Abeer nous quitte en octobre 2005. C'était le mois de Ramadhan, un vendredi très pluvieux. « *Le ciel avait pleuré pour Najia* », disait son frère Toufik Benzaghouta.

Quant au roman *Constantine et les moineaux de la murette*, il se présente comme l'évocation du monde d'une petite fille à travers une suite d'anecdotes piquantes, de souvenirs chatoyants, d'incidents pittoresques ruisselants du bonheur d'une enfance trépidante.

---

<sup>9</sup>) NESRINE Fatiha, *Les belles Algériennes*, Constantine, Ed. Média Plus, 2006, p. 30.

<sup>10</sup>) ABEER Najia, *L'Albatros*, Alger, Ed. Marsa, 2004, p. 5.

Le nid de parents cigognes sur le toit, la soupenne transfigurée où dorment la narratrice enfant, sa tante et sa jeune sœur Bouchra, les poupées de bois qui captivent la tendresse.

La maison traditionnelle constantinoise, avec sa cour centrale, son unique fenêtre soigneusement voilée sur la rue, dans la vieille ville de Constantine, la Souika, baigne dans l'atmosphère pleine d'humour d'une famille chaleureuse avec les tantes et les cousines sur lesquelles président la grand-mère et le père instituteur.

La rue, loin d'être un lieu étranger, prolonge et embrasse la demeure familiale avec ses métiers familiers, l'artiste avec ses figurines, le boulanger, le mozabite, etc. Plus tard, la scène se transporte dans l'immeuble d'une école française publique en limite de la ville européenne, cerné d'un espace impersonnel régi par des règles abstraites, les jeux et les rites d'une autre société, celle des Européens.

Le roman paraît ainsi, à première vue, comme traversé par une fracture, celle du basculement d'un monde à un autre ordonné par des rites et des conventions différentes, fait de cohabitations bon enfant mais sous le coup de menaces et d'hostilités permanentes, d'une domination plus ou moins feutrée ou pesante, celle des Européens sur les "*Indigènes*". En réalité, le roman ne se borne pas à cela. Il y a là, sous-jacent, la naissance et le mûrissement de l'esprit d'une petite fille au contact des réalités cruelles, mais à l'occasion chaleureuses, de la colonisation et de ceux qui l'incarnent.

La guerre d'Algérie est là, lancinante, tranchante ou violente dans son surgissement dramatique : la réunion secrète de conjurés, le pourchassé aux abois que l'instituteur français prend sous sa protection.

La petite fille perçoit, intègre dans son imaginaire, les détails qui la frappent, l'épouvantent, l'émeuvent, la bouleversent. Tout un itinéraire intérieur est ainsi saisi, évoqué, auquel le lecteur participe.

Cependant, la chronique d'une enfance vécue dans la guerre, sous la cohabitation dans l'inégalité de deux sociétés, sous le passage douloureux d'une culture à une autre, au contact d'un monde à la fois hostile et parfois bienveillant, il y a comme une topographie souterraine, des cheminements obscurs mais irrésistibles. On sent dans les profondeurs sourdre une interrogation, celle de l'enfant mais de la femme, sur l'identité de cette dernière, sur son être, sur l'amour, sur la filiation, sur les mystères dont les adultes enveloppent les actes de la vie.

La violence éclate brusquement au détour d'une scène banale pour projeter sur le devant de la scène, le secret qui hante, la passion qui a été mais qui n'a jamais été éteinte sous le poids des coutumes et des habitudes. C'est avec pudeur et retenue que l'angoisse du cœur et de la vie est évoquée : Constantine, ses précipices et ses passages dissimulés, son passé tourmenté et ses maisons autour de la *zaouïa* au-dessus de l'abîme, sert de masque transparent et de visage aux interrogations qui hantent le présent.

Un beau roman féminin, émouvant sous sa gaieté puérile, subtil et complexe dans sa simplicité, profond sous son naturel.

Errer dans sa ville natale, croire en connaître chaque coin de rue et n'y connaître personne est une aventure maintes fois renouvelée et bizarrement excitante. Chaque été, elle revoyait et dévorait des yeux cet immense rocher avec la même avidité, le même plaisir et le désir intense de garder dans sa tête ce qu'elle n'était jamais parvenue à cadrer.

C'est une fenêtre qui s'ouvre sur la vie de l'auteure, peut-être une parenthèse qui avait besoin d'être fermée. Un retour aux sources, revivre l'instant d'un roman ses souvenirs d'enfance, marcher dans ses ruelles, essayer de reconnaître ces maisons, ces passants.

Seul demeure le rocher qui surplombe la ville, immuable gardien de la cité et des habitants.

Najia Abeer désire, au plus profond d'elle-même, à travers son ouvrage, redonner à son passé une existence réelle. Désormais sa mémoire s'éveille et ses souvenirs sont retranscrits sur du papier. Le cœur rempli de nostalgie, elle nous fait la description d'une période de sa vie, parle de coutumes et de traditions qui ne font plus partie de notre quotidien. C'est sur un fond de guerre que son quotidien se dessine et que nous lisons entre les lignes.

On a cette impression étrange d'apercevoir les vieux quartiers de Souika et de la citadelle éternelle d'où nous parviennent de temps à autre les cris d'une naissance étourdie et innocente.

Lorsque, revenue sur les pas de son passé à la poursuite d'une trace ou d'une empreinte de vie qui aurait marqué son passage, elle s'émerveille enfin face à un clou qui, jadis, avait déchiré la M'laya de sa grand-mère.

Heureuse, elle avait grandi ici et la belle Cirta se souvient de sa rencontre, un jour, avec les frères, de la terreur qu'elle avait éprouvée, de Zazi et son irresponsable mari qui lui a légué une fille avant de prendre la poudre d'escampette, des maisons violées et des brusques assauts de l'armée française... Tant d'histoire à ne jamais oublier, tant de bonheur saisissant d'un voyage dans les racines du temps.

Un roman fait d'une description parfaite, une Algérienne qui met à nu son existence dans une ville reconnue plus que conservatrice, d'un pays profondément ancré dans un rituel mutisme fait de tabous. Qui, de nos jours, n'a pas envie de se retrouver dans les bras de son enfance, plonger dans l'insouciance et la facilité à résoudre les situations les plus complexes par des mots purs, parce que en nous et au cœur de nos âmes réside ce besoin de chaleur qui s'est éteint, il y a tellement de temps. Un témoignage que gardent certainement tous les expatriés dans leur mémoire, celui d'un village ou d'un pays qu'ils auraient quitté un jour sans retour puisqu'à jamais

leur départ aura brisé les larmes d'une terre qui les a vus naître et surtout partir.

C'est ainsi que Najia Abeer plonge dans son passé vertigineux, mais au fil des temps on s'aperçoit qu'on ne garde que les bons souvenirs de son enfance.

Abeer invite le lecteur à voyager à travers cette ville, ses ruelles tortueuses, ses souks aux odeurs pimentées et ses murs dont chaque pierre garde un secret, une histoire lointaine, la narratrice continue sa quête qui la mène sur le chemin de l'école qu'elle a fréquentée, avec cette âme innocente d'une *indigène* humiliée dans son propre pays.

Najia Abeer nous fait revivre des moments pleins de douceur et d'harmonie.

Ouvrage rétrospectif, machine à remonter le temps, un livre qui nous tient en haleine, avec courage, avec obstination, Najia réveille sa mémoire, ses pensées en traçant, sur papier, des émotions.

L'enfance, la souffrance, l'innocence et la femme sont au centre de cette réminiscence de la mémoire de l'auteure qui livre ici dans son premier roman, *Constantine et les moineaux de la murette* paru aux éditions Barzakh en 2003, 202 pages, un héritage singulier, le sien. Elle n'hésite pas à aller au fond des choses, à rentrer dans l'intimité d'une écriture profonde, la sienne certes, mais parfois détachée d'elle car elle use de ce jeu narrateur avec subtilité, nous forçant à voir dans ce récit une autre Najia Abeer, celle qui erre dans sa ville natale sans reconnaître chaque coin de rue, sans reconnaître les gens. L'auteure souffre de ce qu'est devenue sa ville, et c'est autour de cette douleur, une transformation incompréhensible, qui réduit tout ce que l'auteure tisse dans son roman, et Constantine est aussi cette Algérie qui perd ses repères.

## CHAPITRE II

### ***Bref aperçu sur la situation sociohistorique de Constantine avant l'indépendance***

Constantine, ville riche en histoire, en culture, cette citadelle qui, sans les gorges du Rhummel ne serait pour ainsi dire pas Constantine. Avec la sauvage et grandiose beauté du décor, elle est devenue une attraction touristique de réputation mondiale.

On y respire une atmosphère très particulière, tissée d'histoire et de destinée humaine, du fait qu'elles ont recueilli des vestiges de sept civilisations successives (berbère, phénicienne, romaine, byzantine, arabe, turque et française).

Cette ville révèle des aspects inconnus voire surprenants, des lieux qui nous sont familiers et souvent elle suscite en nous un irrésistible besoin de soulever le voile qui couvre le passé de Constantine.

La recherche que nous avons effectuée sur le roman de Najia Abeer nous a fait vivre dans Constantine pendant une dizaine d'années en l'espace d'une lecture, nous avons assisté à des transformations, à des événements, côtoyé ses habitants à une certaine époque, nous avons ressenti leurs joies et leurs peines, leurs espérances et leurs déceptions.

Le roman de Najia Abeer parle d'une période bien précise, la période coloniale où la ville était partagée en deux, la ville européenne et la *médina* ou la vieille ville habitée par les anciennes familles constantinoises, "les *Beldyas*" ou bien "les *indigènes*", selon les appellations autochtones ou coloniales. Il y avait une modernisation de la tenue vestimentaire, la *Mlaya* a été remplacée par les robes et les mini jupes qui engendraient un changement très ressenti dans les mentalités constantinoises.

Les Constantinois s'intéressaient davantage à tout ce qui était culturel : création d'associations (sportives, culturelles, musicales,...) avec une hausse

considérable des catégories instruites par rapport aux années précédentes (création d'élite, El Madrassa, les écoles coraniques) en plus du grand intérêt qu'on vouait au *Malouf*. Il y a eu une fusion entre Arabes et Juifs (Raymond, Sylvain, Cheikh Hassouna, Hamou et Tahar el Fergani), ainsi que la création des tendances politiques (OMS, Messali el Hadj,...), les Oulamas, les mouvements scouts ....

Constantine baignait dans ce foisonnement d'idées culturelles, il y avait différentes classes sociales (les bourgeois et les *khouddams*,...), il y avait ceux qui étaient attachés à leurs traditions et *Mlayas* et ceux qui s'ouvraient vers d'autres horizons. Les Algériens découvraient les films, les journaux, les revues des pays arabes du Moyen-Orient, notamment égyptiens, ils y voyaient des femmes arabes et toutes considérées, peut-être à tort, comme musulmanes habillées à l'européenne et les cheveux libres.

Au début du XXe siècle, la ville n'occupait pas une place importante dans la vie des Algériens, le travail, l'activité et la force de travail se concentraient dans les campagnes. C'était la société agricole ante industrielle : la campagne était le centre d'intérêt des populations. Après 1900 et malgré l'appauvrissement quasi général de la population algérienne, il y a eu dans les villes une relative bourgeoisie autochtone et une élite locale. Et selon Charles Robert Ageron, « *les H'dar, ou Beldiya, étaient les fidèles dépositaires des traditions de la vieille civilisation andalouse, ce sont les mainteneurs de l'Algérie du passé. Les laudateurs des temps révolus, profondément religieux. Ils défendirent l'Islam et imposaient les strictes prescriptions coraniques comme ils les comprenaient. Ils s'opposaient aux innovations modernes et à l'égalitarisme niveleur français, à la politique d'assimilation et à l'instruction française* » (1<sup>1</sup>).

Paradoxalement, une catégorie conservatrice va naître, une nouvelle génération peu regardante sur la pratique religieuse, s'instruisant et s'informant comme nous l'avons cité auparavant, sur des supports français, livres, journaux, périodiques, télévision et cinéma,... Cette génération va européaniser sa façon de

---

<sup>11</sup> ) "La discrète éclipse de la *Mlaya*, ou l'ultime adieu à Salah Bey", *Le Quotidien d'Oran*, lundi 27-03-2006.

vivre et particulièrement ses idées. Ce sont alors les premières filles allant à l'école française, au primaire, au lycée et jusqu'à la faculté. Ce seront les premières institutrices, infirmières et les premières secrétaires.

Mais toutes les traditions qui faisaient la ville de Constantine et les Constantinois donnaient un goût particulier à la vie, la tenue vestimentaire traditionnelle, "la *gandoura katifa*", la *Mlaya* qui exhale aussi les fragrances du corps de sa propriétaire que les initiés devinent au détour d'une rencontre furtive, imprévue et inattendue. Pour ceux qui ne sont pas avertis, la beauté, le charme, la grâce et l'attrait fuyant d'une telle rencontre demeurent énigmes et mystères. Le *Skhab*, ce bijou qui ceint le cou et pend sur la poitrine des femmes, ce collier de grains ouvrés en forme pyramidale faits à base de pâte grosse de clous de girofle ou *tib*, est un des accessoires de la parure des femmes lors des fêtes. Les mariages duraient des jours et des nuits, animés par des groupes musicaux de femmes *Fkiret* pour les femmes et *Laliyines* pour les hommes, la *Khaloua* qui est une cérémonie d'accompagnement des mariées au hammam, et l'occasion pour les jeunes filles de se rencontrer. Le cérémonial se faisait autour de la tenue comprenant la *Fouta*, le *Kabkab* en bois, et la *Siniya* de café et gâteaux, aussi les bougies allumées qui marquaient l'entrée de la mariée au bain... Le printemps annonçait son arrivée avec les odeurs d'eau de fleurs d'orangers et de pétales de roses que l'on distillait pour l'année afin de confectionner les gâteaux et le pain.

Chaque période avait son rituel, celle où l'on roulait le couscous et la *Trida* pour les réserves de l'année, celle où l'on préparait ses confitures, celle où l'on faisait ses conserves d'olives, et celle des grands nettoyages à l'approche du mois de *Ramadhan*. Ainsi était rythmée la vie à Constantine. Tout cela la rendait douce et charmante.

Cette ville qui a tant fait parler d'elle pendant des siècles et continuera à le faire tant que la vie existera.

## **DEUXIÈME PARTIE**

# **LES SOUBASSEMENTS THÉORIQUES**

*« Et si toute quête de soi ne pouvait être que métatextuelle ? » (12)*

---

<sup>12</sup> ) MAGLICA, C., DEA sur l'écriture autofictionnelle de Doubrovsky à l'université de Dijon.

# CHAPITRE I

## 1- *Autobiographie*

Pour Philippe Lejeune, le protocole propre à l'autobiographie est fondé sur l'identité onomastique de l'auteur, du narrateur et du personnage.

L'autobiographie est un récit rétrospectif en prose qu'une personne fait de sa propre existence lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle en particulier, sur l'histoire de sa personnalité. Ainsi, l'autobiographie doit principalement être fondée sur la vie individuelle de "l'auteur", sa genèse.

La définition de Philippe Lejeune met en oeuvre quatre éléments appartenant à des catégories différentes.

1- Forme du langage : -a) Récit

-b) prose

2- Le sujet traité : -a) Vie individuelle

-b) Histoire d'une personnalité

3- Situation de l'auteur : Identité de l'auteur (dont le nom renvoie à une personne réelle), et du narrateur.

En ce qui concerne le roman analysé, *Constantine et les moineaux de la murette*, l'identité du narrateur, personnage principal, est marquée par la première personne "je".

Najia Abeer est l'auteure, le narrateur et le personnage principal est Djoumana.

« *Est une autobiographie, toute oeuvre qui remplit à la fois les conditions dans chaque catégorie* » <sup>(13)</sup>.

---

<sup>13</sup>) LEJEUNE , P., *Le pacte autobiographique*, Paris, Ed. du Seuil, nouvelle édition, 1996, p. 14.

Donc, l'autobiographie selon Lejeune doit principalement raconter la vie individuelle, la genèse de la personnalité.

L'identité du narrateur et du personnage principal se démarque par l'utilisation de la première personne "Je", donc le "Je" utilisé dans l'oeuvre est considéré comme personne grammaticale, ce qui, pour Philippe Lejeune, est une autobiographie classique, dite *autodiégétique*.

Y a-t-il vraiment une différence entre l'identité de l'auteur et celle du narrateur ? Najia Abeer essaye-t-elle de nous leurrer par simple jeu, veut-elle brouiller les pistes ? Autobiographie ? autofiction ?

Existe-t-il vraiment une autobiographie pure ? Pouvons-nous faire confiance à notre mémoire ? Est-elle vraiment fiable à cent pour cent ?

André Gide, soutient que « *les mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères (...) même approche-t-on de plus près de la vérité dans le roman* ». <sup>(14)</sup>..

La mémoire est-elle vraiment sincère quand il s'agit de raconter l'histoire de sa vie ? Est-ce que toutes les vérités sont bonnes à dire ou, plus encore, à écrire ? Peut on dire que raconter sa vie ne peut que comprendre la vérité ? Ou peut on dire qu'il y a une part de fiction dans chaque autobiographie ?

Dans *Constantine et les moineaux de la murette*, Najia Abeer raconte sa propre histoire, ce que Gérard Genette définit comme le statut du narrateur à la fois par son niveau narratif et par sa relation à l'histoire : L'*acte extradiégétique* que Genette définit ainsi :

« *Tout événement raconté par un récit a un niveau diégétique immédiatement supérieur à celui où se situe l'acte narratif producteur de ce récit* » <sup>(15)</sup>.

---

<sup>14</sup> ) GIDE, A., *Si le grain ne meurt*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1972, p. 278.

Et en définissant le statut du narrateur à la fois par son niveau narratif et par sa relation à l'histoire, nous serions face à un statut extradiégétique, homodiégétique.

Homodiégétique est un concept donné par Gérard Genette au type de récit où le narrateur est présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte et c'est le cas de *Constantine et les moineaux de la murette*, où Djoumana est à la fois le narrateur et le personnage principal de l'histoire, et la vie de Najia Abeer ressemble étrangement à celle de Djoumana.

Quant à Philippe Lejeune, pour lui l'autobiographie n'existe pas, il introduit le terme *d'autofictionneur* dans *Signe de vie, Le pacte autobiographique II* <sup>(16)</sup>, il dit que l'auteur ne peut pas s'engager à dire toute la vérité puisque tout récit est une *fabrication* et que la mémoire ne peut pas être fiable. Il prend aussi en considération le côté de la psychanalyse ; comment peut-on croire que le sujet peut dire la vérité sur lui-même ? Pour lui, l'autobiographie n'est qu'une *fiction qui s'ignore*, une fiction naïve, hypocrite et qui n'accepte pas d'être fiction. Sans oublier les limites qu'elle s'impose : cette prohibition de la créativité. Donc l'autobiographie n'est qu'illusion.

Suite à une lettre que Lejeune avait reçue concernant un homme qui avait décidé d'écrire sa propre autobiographie, mais en vain, puisque l'homme en question ne cessait d'inventer, de modifier, c'était une vérité transfigurée, une vérité transformée. Il affirme :

« *Il m'a toujours été impossible d'écrire une véritable autobiographie ; j'ai toujours écrit des histoires à partir de ma vie mais sans cesse "modifiée" ; ce n'était pas la vérité toute plate mais plutôt une vérité "transfigurée", une vérité essentielle, plus vraie que les anecdotes*

---

<sup>15</sup> ) GENETTE, G., *Figure 3*, Paris, Éd. du Seuil, 1972, p. 238.

<sup>16</sup> ) LEJEUNE, Philippe, *Signe de vie, Le pacte autobiographique II*, Paris, Ed. du Seuil, 2005.

*strictes. A diverses reprises j'ai tenté d'écrire, depuis cinquante ans, une autobiographie "authentique"... rien à faire, [...] par contre je ne fais qu'écrire une autobiographie "rêvée", que j'estime plus exacte, plus vraie psychologiquement. A huit ans, je m'identifiais à Rémi de Sans famille. J'écrivais donc l'histoire d'un troisième petit garçon qui n'était ni Rémi ni moi mais notre frère jumeau. J'ai parlé de ce problème, jadis, avec François Mauriac et Henri Bosco. Ces illustres écrivains m'ont déclaré rencontrer les mêmes difficultés et m'ont conforté dans la conviction que certains écrivains ne peuvent écrire qu'une autobiographie transfigurée, plus "vraie" que nature. J'estime que cette autobiographie "essentielle" (au sens philosophique du terme) et plus exacte. J'estime aussi qu'une telle autobiographie, présentée sous forme de "roman" touche plus les lecteurs dans la mesure où elle est "essentielle", détachée des contingences anecdotiques particulières de la vie de l'auteur. Cet aspect "essentiel" permet aux lecteurs de rêver à leur propre tour leur propre histoire non plus dans son individualité stricte, anecdotique, mais dans son "essentialité" » (17).*

Donc, en voulant écrire sa propre autobiographie, l'écrivain, en réalité, n'écrit que les choses qui l'arrangent ou, autrement dit, comment il aurait voulu que sa vie eût été une autobiographie rêvée. La mémoire est donc trompeuse, hypocrite, sélective.

Lejeune ajoute aussi qu'il existe deux attitudes totalement opposées face à la mémoire, qu'elle n'est que construction imaginaire et invention, mise à part cette confusion entre la vérité et la fiction, il y a ce point culminant de la classification : comment classer un roman où le narrateur et le héros portent un autre nom que celui de l'auteur ?

---

<sup>17</sup> ) LEJEUNE, Ph., *Signes de vie, le Pacte autobiographique II*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, pp. 39-40.

Lejeune cite ce problème de classification : narrateur, héros et auteur.  
Il développe ses idées en ces termes

*« Imaginons la situation désespérante d'un "autofictionneur" refusé par les éditeurs parce qu'il fait de l'autobiographie, puis par les archives autobiographiques, son dernier recours, parce qu'il fait de la fiction... La discussion est actuellement ouverte au sein de l'association. Elle passionne, elle embarrasse. »* <sup>(18)</sup>.

Il développe ses idées en ces termes :

*« L'hostilité et l'agacement qui entourent l'autobiographie authentique, sont d'autant plus grands en France qu'un certain nombre d'écrivains campent, si je puis le dire, "illégalement" sur son territoire. Ils mobilisent en le faisant savoir, leur expérience personnelle, parfois sur leur propre nom, et jouent ainsi avec la curiosité et la crédulité du lecteur, mais baptisent "Roman" ces textes où ils s'arrangent comme ils veulent avec la vérité. Cette zone "mixte" est très fréquentée, très vivante, et sans doute, comme tous les lieux de métissage, très propice à la création (...) »* <sup>(19)</sup>.

Cette catégorie d'auteurs, Lejeune l'appelle la partie des autofictionneurs.

Pour terminer ce chapitre qui est consacré à l'autobiographie, il s'avère qu'il existe un nouveau genre d'autobiographie : une autobiographie post-moderne, qui intègre fiction et autobiographie.

Nous allons passer désormais à une toute autre forme de biographie qui est devenue un genre à part entière, il s'agit de l'autofiction.

---

<sup>18</sup> ) LEJEUNE, P., *Signes de vie, Le pacte autobiographique II*, Paris, Ed. du Seuil, 2005, p. 43.

<sup>19</sup> ) Idem, p. 44.

## 2- L'autofiction

« *Biographie ? Non [...] fiction d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut autofiction d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel* » <sup>(20)</sup>

« *L'autofiction, c'est la fiction que j'ai décidé en tant qu'écrivain de me donner à moi-même, en y incorporant au sens plein du terme, l'expérience de l'analyse, non point seulement dans la thématique mais dans la production du texte* » <sup>(21)</sup>

Autofiction, terme créé par Serge Doubrovsky, il voit le jour pour la première fois dans son roman, *Fils*, en 1977, terme si l'on peut dire inspiré d'autobiographie. Contrairement, l'autofiction implique trois points importants concernant : L'identité du personnage, auteur et narrateur.

- Celle du romancier dont le nom est sur la couverture du livre.
- Celle du narrateur qui dit : Je.
- Celle du personnage.

Les événements de l'autobiographie sont censés être vrais, réels ; L'autofiction, quant à elle, n'est que l'assemblage d'événements fictifs.

L'auteur et le narrateur se retrouvent au même niveau qu'un romancier qui produit une fiction ; c'est pour cela que Doubrovsky tente de nous démontrer le glissement de l'autobiographie à l'autofiction.

Serge Doubrovsky a voulu créer un nouveau genre, une nouvelle catégorie, ou plus exactement une sous-catégorie de l'autobiographie originale.

D'après lui, il n'a pas été le premier au vingtième siècle à casser avec l'autobiographie traditionnelle d'André Gide dans *Si le grain ne meurt*, on

---

<sup>20</sup>) LEJEUNE, P., *Signes de vie*, op. cit. p. 44.

<sup>21</sup>) DOUBROVSKY, S., Paris, Galilée 1977, Gallimard coll. Folio, 2001.

découvre quand même chez Colette un livre qui s'appelle *La naissance du jour*, paru en 1928 et qui, à l'origine, portait sur le péri-texte le sous-titre du roman, et dans ce roman, on trouve un personnage de femme âgée appelée Colette, elle se met aussi en scène dans différents romans intitulés *Claudine*, comme le personnage d'un roman écrit par Colette sur Colette. Nous avons aussi l'exemple de *Journal du voleur*, de Jean Genet paru en 1949 qui raconte l'histoire d'un personnage appelé Jean Genet.

« *Je ne suis pas du tout autobiographie, ce que j'ai essayé de faire, c'est un type différent d'autobiographie, mais je me range parmi les sous-catégories de l'autobiographie à la fin du vingtième siècle, on n'en fait pas comme on pouvait faire à la fin du dix-huitième siècle, mais je n'ai absolument pas l'ombre d'une hostilité envers l'autobiographie, au contraire* » (22).

Serge Doubrovsky confirme ne pas être le seul créateur de cette notion ; c'est-à-dire que lui avait inventé le nom, le mot "fiction", mais pas la notion en elle-même, puisque le véritable auteur du terme est Jerzy Kosinski dans *L'oiseau bariolé*, paru en 1965 (23). Celui-ci racontait à la première personne l'histoire d'un gamin juif dans l'Europe orientale en guerre. Ce texte était d'abord salué par de nombreux critiques dont Elie Wiesel comme un témoignage autobiographique de grande valeur. Kosinski s'empressa de faire un démenti à cette interprétation. Il avait bien souffert, étant enfant, des persécutions antisémites, mais cette histoire était imaginaire, il nomma alors "autofiction" le travail littéraire qui lui avait permis de représenter, à partir de son expérience, l'itinéraire d'une victime anonyme de la sauvagerie humaine.

« *L'erreur de réception qui avait assuré le succès du livre, provenait*

---

22 ) Entretien avec Serge Doubrovsky, à l'occasion de la parution de *Laissé pour compte*. Janvier 1999.

23 ) KOSINSKI, J., *The Painted Bird*, 1965, trad. fr. M. Pons, *L'oiseau bariolé*, Paris, Flammarion, 1966, rééd. Coll. "J'ai lu".

*d'une insuffisance des marques de fiction, les lecteurs, portés à croire, ne se sont pas avisés que de nombreux indices référentiels font défaut à ce texte, notamment en ce qui concerne l'identité du narrateur, le lieu et le temps du récit. Il a donc fallu que l'auteur rétablisse le texte dans son statut d'autobiographie fictive» (24).*

« *C'est un roman autobiographique ; ce n'est pas une autofiction au sens ou je l'entends, parce que, dans l'autofiction, il faut qu'il y ait comme pour l'autobiographie selon la catégorisation de Lejeune, identité nominale entre personnage, le narrateur et l'auteur. Or, il n'y a pas cela dans le livre de Kosinski » (25).*

D'autre part, pour Serge Doubrovsky, le travail de l'autofiction ne s'arrête pas au fait d'éduquer le lecteur, mais il doit aussi le séduire : rapport écrivain /lecteur.

*«(...) alors le rapport écrivain/ lecteur mon rapport au lecteur est un rapport très complexe, c'est un rapport sadomasochiste. Il faut offrir beaucoup de soi même et s'exposer à des réactions hostiles, mais en même temps, c'est une sorte d'emprise que d'avoir une écriture qui joue sur les mots, et tend donc à capter l'esprit qui veut bien se mettre en route dans cette écriture. Il n'y a pas de distance. Mon écriture n'est pas une écriture qui laisse au lecteur une distance par rapport au texte, si c'est réussi le lecteur doit se laisser emporter (...) ».*

Et cela ne s'arrête pas qu'aux lecteurs. Ce besoin de séduire est traduit par la présence de l'auteur dans l'œuvre. C'est le cas de Najia Abeer qui est présente dans toutes ses oeuvres, elle semble vouloir tester, essayer de jouer avec ses lecteurs, les séduire, voir s'ils sont capables de la

---

<sup>24</sup> ) GASPARINI, Ph., *Est-il Je ?*, op. cit. p. 26..

<sup>25</sup> ) Entretien avec Serge Doubrovsky, à l'occasion de la parution de *Laissé pour conte*. Janvier 1999..

reconnaître à travers ses histoires et ses aventures.

Comment, ou plus exactement où peut-on classer l'œuvre de Najia Abeer ? Autobiographie ou fiction, ou serait il plus juste de dire autofiction ? Autrement dit, son œuvre serait-elle plus tournée vers "l'auto" que vers la "fiction" ?

A partir de ces analyses, nous ne pouvons dire si l'œuvre de Najia Abeer fait partie de l'autobiographie ou de l'autofiction : comment peut on classer *Constantine et les moineaux de la murette* ? une autobiographie ? mais il faut tenir compte de la grande part de fiction qui est très présente dans le roman.

Lejeune tente de nous expliquer comment le lecteur envisage une narration autobiographique comme une fiction, comme autofiction : il faut que l'histoire soit impossible en se basant sur des informations qu'il connaît déjà. Mais ce n'est pas le cas avec le roman de Najia Abeer, puisqu'elle raconte une bonne partie de sa vie, d'après des recherches faites au sein de la famille de l'auteure.

Certes, l'histoire est vraie, avec des touches de fiction. Peut-on dire que c'est une autobiographie fictionnalisée ?

Faut-il qu'il ait identité nominale entre personnage, narrateur et auteur ainsi que l'affirme Lejeune ?

L'œuvre est parsemée de fiction, d'événements et d'éléments réels qui ont été vérifiés auprès de la famille de Najia Abeer.

Autobiographie ? La règle de l'identité onomastique entre narrateur, auteur et personnage n'est pas respectée.

Autofiction qui met de côté les indications nominales proposées par Doubrovsky et Lejeune ?

Pour Gasparini, cette théorie de l'identité qui unit auteur, narrateur et héros, est rompue.

« Pourquoi ne pas admettre qu'il existe, outre les noms et prénoms, toute une série d'opérateurs d'identification du héros avec l'auteur ; l'âge, le milieu socioculturel, leur profession, leurs aspirations, etc. ? Dans l'autofiction comme dans le roman autobiographique, ces opérateurs sont utilisés à discrétion par l'auteur pour jouer la disjonction ou la confusion des instances narratives (...) » <sup>(26)</sup>

C'est-à-dire, que Gasparini nous demande de dépasser le cadre étroit de l'homonymie, il y a d'autres aspects sur lesquels on peut se fonder.

En ce qui concerne Genette, il dit que la définition propre à l'autofiction serait :

« Autofiction : moi auteur je vais vous raconter une histoire dont je suis le héros mais qui n'est jamais arrivée » <sup>(27)</sup>.

Pour ce qui est du roman de Najia Abeer, on pourrait avoir une erreur de réception et cela est due à la rareté des marques de fiction qui se trouvent dans le roman. La première lecture du roman nous donne l'impression que l'auteure écrit sa biographie sans broder, mais les indices fictionnels ont été relevés après avoir effectué des recherches sur la vie de l'auteure.

Alors, autofiction ou autobiographie ? d'autant plus que le nom de l'auteure ne correspond ni au nom du narrateur, ni à celui du personnage, ce ne sont que des indices référentiels de la vie de l'auteure qui ont fait que nous croyons à la réalisation de l'autofiction.

Ce tableau, emprunté à Philippe Gasparini, va nous aider à mieux classer le roman.

---

<sup>26</sup> ) GASPARINI , PH., *Est il je ?* op. cit.

<sup>27</sup> ) GENETTE, G., *Fiction et diction* , Paris, Ed. du Seuil, 1991, p. 26

	<b>Identité onomastique</b> Auteur, narrateur, héros	<b>Autres opérateurs d'identification</b>	<b>Identité contractuelle ou fictionnelle</b> (vraisemblance)
<b>Autobiographie</b> (confessions)	Nécessaire	Nécessaire (l'espace, le temps)	Contractuelle (l'espace, le temps)
<b>Autobiographie fictive</b>	Disjonction	Disjonction	Disjonction
<b>Autofiction</b> (d'après Kosinski) <i>Constantine et les moineaux de la murette</i>	Facultative (pseudonyme : Najia Abeer)	Nécessaire (l'âge, absence de la mère, complicité avec père, la grand-mère)	Fictionnelle (l'attitude, la méchanceté de la belle-mère)
<b>Roman autobiographique</b> <i>Constantine et les moineaux de la murette</i>	Facultative (souvent partielle) Najia Abeer	Nécessaire (l'âge, absence de la mère, les études faite à l'Ecole Normale)	Ambiguïté, indice contradictoire (absence de la mère).

Toutefois l'autofiction a été sujette à plusieurs autres analyses dont celle de Laurent Jenny qui a examiné le travail de Serge Doubrovsky.

« *Le terme autofiction est un néologisme apparu en 1977, sous la plume de Serge Doubrovsky, qui l'a employé, sur la quatrième de couverture de son livre Fils. Ce néologisme a connu un succès grandissant aussi bien chez les écrivains que dans la critique. Il est intéressant de remarquer la paternité du terme revient à quelqu'un qui a été à la fois critique universitaire français enseignant à New York (spécialiste de Corneille) et un écrivain menant une carrière littéraire (après Fils, il a publié une suite de livres d'inspiration autobiographique)* » <sup>(28)</sup>.

---

<sup>28</sup> ) Méthodes et problèmes, L'autofiction : Laurent Jenny, © 2000, Dpt de français moderne, Université de Genève. File : // F:\L'autofiction.Laurent Jenny.htm.

Laurent Jenny remarque que cette double obédience, universitaire et littéraire, était significative de l'esprit dans lequel cette notion d'autofiction a été forgée.

*« On pourrait dire qu'il s'agit d'une mise en question savante de la pratique naïve de l'autobiographie. La possibilité d'une vérité ou d'une sincérité de l'autobiographie s'est trouvée radicalement mise en doute à la lumière de l'analyse du récit et d'un ensemble de réflexions critiques touchant à l'autobiographie et au langage »* <sup>(29)</sup>.

Pour Jenny, le mot "autofiction" est très répandu. Que signifie-t-il pour lui exactement ?

L'autofiction pour Jenny est ce qu'il appelle un "mot valise" suggérant ainsi une synthèse de l'autobiographie et de la fiction. Cette nature exacte de la synthèse est sujette à des interprétations très diverses.

Dans tous les cas, l'autofiction apparaît comme un détournement fictif de l'autobiographie. Selon certains, c'est le contenu et son rapport à la réalité qui fait l'autofiction, pour d'autres, c'est le langage employé et ses effets stylistiques qui déterminent l'autofiction et sa primauté sur l'autobiographie.

La thèse générale défendue par les tenants de la première définition, c'est donc qu'indépendamment de la véracité des faits racontés, certains caractères stylistiques du discours suffisent à créer ce qu'on pourrait appeler un effet de fiction. Pour certains, c'est là un défaut irréparable de l'autobiographie qui met en question la prétention à la vérité, d'autres au contraire voient dans le genre autofictionnel la possibilité d'une autobiographie critique sur la vérité et consciente de ses effets de discours.

---

<sup>29</sup> ) Idem.

A la fin, nous avons jugé nécessaire de donner un petit aperçu sur le travail remarquable de l'autofiction qui veut relayer, voire sauver l'autobiographie des impasses dans lesquelles cette dernière se serait engouffrée. Cette recherche a été réalisée par une étudiante française nommée Céline Maglica qui la définit ainsi

*« Usant principalement d'un cadre dialogique, elle met en scène une parole dont le discours est polyphonique. L'autofiction est écriture du fantasme au sens où elle permet à un auteur de dire tous ses moi en même temps, elle fait une place au Je fragmenté de l'écrivain »* <sup>(30)</sup>.

Elle définit le lecteur comme partie intégrante du livre, il est pris dans la fiction, dans cette voix qui se disperse. Ainsi l'autofiction ne fait pas que briser les catégories fermées ou ébranler les codes de l'autobiographie : elle renouvelle le pacte et le mode de lecture. Elle lutte contre le langage en essayant de lui faire dire ce qu'il s'obstine à taire, à force d'exhibition, de jeu de mots, de connotations et de résonances.

Finalement, elle conclut son travail en disant :

*« Et si Doubrovsky avait raison ? L'autofiction n'est pas du temps retrouvé, mais du temps créé. Les "Je" qui ne sont pas tout à fait Moi se disent dans un hors-temps salvateur qui les réunit et les écoute par le biais du lecteur complice. Le "sujet toujours en défaut" a trouvé sa place ou une place dans le livre»* <sup>(31)</sup>.

---

<sup>30</sup> ) MAGLICA Céline, étudiante en Lettres modernes, D.E.A sur l'écriture autofictionnelle de Doubrovski à l'université de Dijon.

<sup>31</sup> ) Idem.

### **3 – Témoignage**

Après avoir évoqué dans le détail les deux catégories *autobiographie* et *autofiction*, nous ne pouvons pas ne pas parler du *témoignage* qui est très présent dans le roman de Najia Abeer. L'auteure témoigne de sa vie à Constantine, elle raconte les événements vécus dans jeunesse, du combat qui inclut des secrets de famille, des confessions, fiction et sincérité, selon des théories vues par Philippe Gasparini dans son ouvrage intitulé *Est-il je ? roman autobiographique et fiction*. Elle témoigne aussi d'une période désormais révolue et d'un état en voie d'extinction de la société constantinoise.

Pour ce qui est de la *fiction et sincérité*, Gasparini nous dit que pour justifier la forme romancée de récits affichant des indices de sincérité autobiographique, les arguments sont de trois ordres :

- D'abord la protection que l'alibi fictionnel assure à l'écrivain.
- Ensuite la supériorité artistique du roman à l'autobiographie.
- Et finalement la fonction cognitive de la fiction

C'est-à-dire que la fiction offre à l'auteur un espace littéraire de liberté, et qu'il a une autonomie absolue vis-à-vis du lecteur, chargeant un narrateur imaginaire de décrire un monde virtuel, le romancier n'a pas de compte à rendre au réel, à l'inverse de l'autobiographe qui prend personnellement en compte l'énonciation et s'engage à dire toute la vérité. Le romancier-autobiographe, quant à lui, entend protéger sa liberté de parole.

La théorie qui sous-tend la pratique de la confession, assigne à l'aveu une fonction de catharsis : l'effort de sincérité purge le sujet de son mal. Il retrace un cheminement, de ce type à la première personne. L'auteur suffisamment habile semble accomplir ce travail en même temps qu'il le représente. Le lecteur croit alors assister et participer en tant que destinataire, à un véritable processus de libération par l'aveu autobiographique.

C'est le cas avec le roman de Najia Abeer, l'auteure témoigne avec un tel dévouement que nous ne savons plus ce que nous devons croire. Dit-elle la stricte vérité ? Est-ce que cette confession est vraiment sincère ? L'auteure a réussi à nous leurrer. Que croire et ne pas croire ? Bien entendu, la romancière ne produit jamais le rituel vécu avec exactitude : elle le mime, le dramatise de façon à l'adapter à son dessein. Par exemple, quand elle parle de la belle-mère, on relève qu'au contraire, en réalité la belle-mère de l'auteure était très gentille avec elle <sup>(32)</sup>

A la fin, nous parlerons du combat, c'est-à-dire que le héros ne se contente plus d'enregistrer passivement ses souvenirs, de subir le retour refoulé et le poids de la culpabilité, de rechercher un soulagement dans l'aveu : il agit sur son destin, il agit dans le temps remémoré en luttant, et il agit de nouveau en se remémorant, en donnant un sens à son passé.

C'est-à-dire que l'auteur est face à un combat pour donner un sens à son passé, et par là un sens à sa vie, dire ce qui le soulage et fait de sa vie une vie, une vraie vie par rapport à ce qu'il veut, à ce qu'il entend, à ce qu'il attend.

L'énoncé de lutte vise en effet cette efficacité qu'Austin a nommée "perlocutoire" <sup>(33)</sup>. C'est en retraçant son combat que le narrateur espère obtenir le résultat qu'il poursuit et, si l'on admet leur identité, c'est en publiant son récit que l'auteur escompte un résultat équivalent. Dans cette hypothèse, le texte du roman n'est plus seulement investi d'une fonction littéraire, il est aussi l'instrument d'une autre fin dans le réel.

A partir du moment où le lecteur reconnaît et entérine ce processus d'instrumentalisation du livre, le lieu du combat devient, à ses yeux, un lieu d'implication de l'auteur dans son dire, un lieu de sincérité. Toute cela nous conduit au phénomène du secret de famille

---

<sup>32</sup> ) Enregistrement effectué au sein de la famille.

<sup>33</sup> ) AUSTIN, J-L., *Quand dire c'est faire*, op. cit. pp 129-137.

Guy Ausloo, précurseur de l'étude psychopathologique des secrets de famille, rappelait que les secrets de famille constituent depuis le mythe d'Œdipe, un des ressorts favoris de la fiction littéraire : « *Sans secret donc pas de drame et point de mythe* »<sup>(34)</sup>. Cette longue tradition explique sans doute que la révélation des origines d'un personnage apparaisse aujourd'hui comme un procédé romanesque usé.

Le récit postule que la douleur de savoir et de dire est préférable à l'ignorance car elle permet de se détacher du passé. Ce travail de mémoire motive et légitime l'écriture aux yeux du lecteur comme de l'auteur. Il en va de même en ce qui concerne l'écriture du deuil.

On ne peut pas parler du secret de famille sans parler du deuil (on ressent ce deuil qui n'est pas vraiment explicite dans *Constantine et les moineaux de la murette*, ce deuil créé par l'absence de la maman, ce manque d'affection qu'on lit entre les lignes peut passer inaperçu).

Dans l'étude intitulée *Deuil et mélancolie*, Freud expliquait la dépression consécutive au décès de "l'objet aimé" (dans le cas du roman étudié, ça n'est pas un décès mais une absence). L'état d'abattement et de révolte qui en résulte, écrivait-il, présente tous les symptômes de la mélancolie « *sauf un seul : le trouble du sentiment d'estime de soi manque* »<sup>(35)</sup>.

L'expression "travail de deuil" est entrée dans le langage courant pour désigner ce processus complexe fondé sur la parole, le récit et la rétrospection<sup>(36)</sup>. Est-il besoin de souligner que ces éléments constitutifs font du deuil un thème et un scénario particulièrement adaptés au roman

---

<sup>34</sup> ) AUSLOO, Guy, *Secrets de famille* dans J-C. Benoit (ed) *Changements systématiques en thérapie familiale*, Paris, Ed. ESF, 1980, pp. 62-80.

<sup>35</sup> ) FREUD, S., *Trauer und Melancholie*, trad. J. Laplanche et J-B. Pontalis, (*Deuil et Mélancolie dans Métapsychologie*), Paris, Ed. Gallimard, 1968, rééd. Coll. Idées, 1974, p. 150.

<sup>36</sup> ) HANUS, M., *Les deuils dans la vie*, Paris, Ed. Maloine, 1994.

autobiographique ? Serge Doubrovsky ne cache pas que l'écriture est alors investie d'une fonction réparatrice :

« [...] à la mort d'Ilse, écrire m'a sauvé la vie, effondrement, désespérance, trauma mortel martèle le corps, le cœur et les touches du clavier » <sup>(37)</sup>.

Que le deuil soit réel ou fantasmé, bien que Najia Abeer ne le dise pas directement, il transparaît lors de la lecture du roman.

A travers le combat, les secrets de famille, le deuil, les confessions et fiction et sincérité, nous avons tenté un tant soit peu de décrire un aspect du témoignage qui est omniprésent dans le roman du fait que la vie de l'auteure est faite de secrets, combats, de deuil, ...

---

<sup>37</sup> ) DOUBROVSKY, S., *Laissé pour compte*, op. cit. p. 41.

#### **4- Le pseudonyme selon Lejeune et Gérard Genette**

Dans son livre *Moi aussi*, paru en 1986 aux éditions du Seuil, Philippe Lejeune a parlé d'une pragmatique du nom utilisé par l'auteur.

Il essaye d'expliquer le choix de l'auteur de donner ou pas son vrai nom à son œuvre, il appelle ce nom : réel, imaginaire, substitué ou absent.

Il qualifie le nom réel de nom propre de personne qu'il lit en pensant qu'il désigne une personne qui existe vraiment.

Ce nom peut être un nom d'état-civil, pseudonyme ou un surnom.

Puis il envisage le nom imaginaire, c'est le nom de personne qu'il lit en pensant qu'il ne désigne pas une personne réelle. En outre, il détermine une situation intermédiaire, celle du nom substitué, un nom qu'il perçoit comme inventé, mais dont l'auteur ou l'éditeur avertissent que certains noms ont été changés par souci de discrétion. De plus, il suppose que - d'après le paratexte, la rumeur publique, le contexte qui désigne une personne réelle portant un autre nom - le nom substitué se rapproche du nom imaginaire dans la mesure où celle référence à une personne réelle portant un autre nom est seulement partielle.

Finalement vient le nom absent : quand le narrateur, personnage d'un récit autodiégétique peut n'avoir pas de nom. Le fait de ne pas avoir de nom peut créer une gêne :

*« Le lecteur a besoin de nommer. Il remplira ce vide, soit en attribuant au narrateur le nom de l'auteur, soit en parlant du "narrateur" ou du "héros" »* <sup>(38)</sup>.

---

<sup>38</sup> ) LEJEUNE, Ph., *Moi aussi*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 70.

D'une autre façon, il est capital de distinguer entre le statut (réel, imaginaire ou mixte) du référent du nom propre et le statut des informations données par le prédicat dont il est le sujet.

Ensuite, Lejeune parle de trois conditions pour que le nom de personne dans un récit apparaisse comme "réel".

1) Le texte est régi par un pacte référentiel : quand il lit un journal, les articles d'actualité, faits divers, le "carnet", etc..., à l'exception des zones régies par un pacte différent (feuilleton romanesque). C'est aussi le cas des livres d'histoire, mémoires, journaux intimes, des autobiographies, des témoignages, des reportages, etc.

*« J'y rencontre en général une quantité énorme de noms propres de moi inconnus et que je prends pour des noms réels. Ici, donc, c'est le pacte qui fait paraître le nom réel »<sup>(39)</sup>.*

S'il mêle à ces noms des noms propres renvoyant à des personnages imaginaires, c'est soit le contexte, soit la compétence culturelle qui permettront de les distinguer (voir condition 2).

Dans ces textes, les noms imaginaires sont ceux de personnages mythologiques ou de personnages de fiction qui ne sont pas créés par le texte mais dont on parle comme d'une réalité culturelle.

2) Indépendamment du texte que je lis, je sais que le nom est réel : cette fois, il s'agit des noms de personnages historiques ou des personnages qui ont une certaine notoriété.

*« J'ai déjà lu leur nom dans des livres ou les journaux, ou je l'ai entendu à la radio ou à la télévision. A quoi s'ajoute, bien sûr, le nom de tous ceux que je connais directement. Je reconnais donc le nom réel dès qu'il me tombe sous les yeux, cela quel que soit le pacte qui régit ce*

---

<sup>39</sup>) LEJEUNE, Ph., *Moi aussi*, op. cit. p. 71.

*texte, je possède toujours un minimum d'information. Dans le cas des "noms substitués", c'est cette information qui m'amène à remplacer le nom donné dans le livre par le nom réel. Aussi le lecteur d'un récit à clefs varie-t-il considérablement selon le type d'information que possède le lecteur.»* <sup>(40)</sup>.

3) Le nom est celui de l'auteur lui-même : Dans ce cas, même si le pacte n'est pas référentiel, même s'il n'y a aucune information en dehors du livre concernant une personne réelle portant ce nom, le nom de l'auteur employé dans ce texte paraîtra réel. Quand le pacte est référentiel, ou quand il y a connaissance par d'autres voies, l'existence de la personne qui porte ce nom (phénomène amplifié aujourd'hui par la télévision).

*« Employés dans le récit, le nom de l'auteur a tendance à faire paraître réels les noms des personnages avec qui il se représente en relation. Ici, donc, c'est le nom réel qui fera paraître le pacte référentiel »* <sup>(41)</sup>.

Selon Lejeune, le nom réel est le plus souvent associé à un prédicat donné pour vrai, même quand il n'en est pas ainsi (nom réel utilisé dans une fiction). Cette croyance qu'engendre le nom réel se reporte, en partie ou totalement sur le prédicat, et du coup l'information donnée par le prédicat s'ajoute à l'information que nous avons déjà pour constituer la connaissance que nous avons de cette personne

*« un nom réel (correspondant aux cas 2 et 3) a une sorte de force magnétique ; il communique à tout ce qu'il touche une aura de vérité (c'est cette propriété qu'essaient d'exploiter les romanciers en mettant des personnages historiques à l'arrière-plan de leur fiction)*

---

<sup>40</sup> ) LEJEUNE, Ph., *Moi aussi*, op. cit. p. 71.

<sup>41</sup> ) Ibidem.

*et tout ce qu'on dit de lui, même donné pour fictif, s'intègre à sa définition »* <sup>(42)</sup>.

Lejeune affirme que pour contrebalancer cette puissance référentielle, il faut des signes très clairs ou bien des contradictions ou des impossibilités dans l'information proposée. Et même averti, il n'est pas sûr que le lecteur puisse lire comme fiction l'énoncé,

*« il évaluera plutôt l'assertion comme jeu, hypothèse, figure, concernant la personne réelle. Nommez, nommez, il en restera toujours quelque chose, surtout si la personne que vous nommez, c'est vous »* <sup>(43)</sup>.

Après avoir dirigé les travaux de Philippe Lejeune avec l'aide de Tzvetan Todorov concernant son livre *Moi aussi*, Gérard Genette a voulu parler du pseudonymat tout comme Lejeune, dans son livre *Seuils* paru aux éditions Grasset, à Paris, en 1987.

Gérard Genette parle du pseudonyme qui consiste à ne pas inscrire le nom légal de l'auteur sur la couverture du livre.

Cette pratique peut être :

- 1/ L'anonymat : absence de tout nom
- 2/ L'apocryphe : l'utilisation fallacieuse, trompeuse par son véritable auteur d'un texte à un auteur connu. Il donne l'exemple de *La chasse spirituelle* attribué en 1949 à Rimbaud par Nicolas Bataille et Akakia-Viala.
- 3/ L'apocryphe consenti : "porte plume". C'est quand l'auteur se fait aider par un autre.
- 4/ La supposition d'auteur : quand on attribue l'œuvre d'un auteur réel à un autre imaginaire.
- 5/ Pseudonyme : quand l'auteur réel attribue à son œuvre un auteur imaginaire dont il ne produirait rien d'autre que le nom en

---

<sup>42</sup> ) LEJEUNE, Ph., *Moi aussi*, op. cit. p. 72.

<sup>43</sup> ) Idem. p. 72.

l'absence de tout ce qui est paratextuel qui sert à faire reconnaître officiellement l'existence de l'auteur supposé.

Quels sont les motifs qui aideraient l'auteur à choisir les pseudonymes ? Genette explique que l'auteur peut signer quelques œuvres de son nom propre et d'autres de pseudonyme. Celles signées du pseudonyme sont plus engagées, plus avouées parce que l'auteur s'y reconnaîtrait davantage.

Pour Genette, un auteur peut bien reconnaître des œuvres sérieuses et professionnelles tout en utilisant un pseudonyme pour des œuvres romanesques et poétiques.

Pourquoi Najia Abeer a-t-elle utilisé un pseudonyme ? C'est pour s'engager davantage dans son écriture, raconter son enfance et des événements réels, histoires de famille, ou bien pour se démarquer de son père, prouver qu'elle était capable de faire quelque chose toute seule sans tirer bénéfice de la notoriété de Si Maâmar Benzaghouta ?

Après avoir soulevé la question du pseudonyme selon les théoriciens, nous allons tenter, dans le deuxième chapitre, de savoir pourquoi l'auteure a choisi d'en faire usage.

## CHAPITRE II

### 1. La recherche du pseudonyme

Pourquoi Abeer ? Comme nous l'avons déjà mentionné dans les parties précédentes, l'auteure s'appelait réellement Najia Benzaghouta et Abeer n'est qu'un pseudonyme.

Najia Abeer n'avait gardé qu'une seule partie de son identité, Najia par rapport à sa grand-mère qui l'avait appelée ainsi. Elle avait choisi "Najia" en souvenir d'une petite fille que la grand-mère adorait et qu'elle trouvait très belle. Cette petite fille faisait partie de la famille Bengana avec qui la grand-mère avait de très fortes relations amicales. Pour cette raison l'auteure l'a gardé pour faire plaisir à sa grand-mère en quelque sorte. La grand-mère avait élevé l'enfant, Najia Benzaghouta, et c'est un geste de reconnaissance que lui adresse l'auteure.

Elle a choisi Abeer parce qu'elle adorait le chanteur Abdelhalim Hafed et en particulier une chanson qui disait : نسمت عبير في شعر حرير (Nasmet Abeer fi chaar harir). C'était une sorte d'hommage au chanteur.

Abeer veut dire un mélange de musc (le mot français est d'origine latine et le mot arabe d'origine persane, disent les lexicographes. Ayant l'odeur du musc. Musqué). Substance utilisée en parfumerie, cette substance est tirée d'une fleur appelée la *Mauve musquée*, son parfum est très fort, très attirant et qui dure très longtemps.

D'autre part, cela lui rappelait son enfance au printemps quand les femmes se rassemblaient pour filtrer les arômes d'eau de rose et de fleurs d'oranger. Ces réunions familiales, ces traditions, ce partage la rendaient particulièrement heureuse, cela a été vérifié auprès de son ami, monsieur Bencheikh El Hocine Lokman.

Abeer ; Abeer pour l'auteure est synonyme de fleur, de parfum, de bien-être, de partage lors de ces séances de relations conviviales, tout ce qu'aime une personne ; donner et recevoir, faire plaisir aux autres et se faire plaisir.

Et finalement Abeer renvoie au fait d'avoir vécu en Jordanie où ce prénom était très répandu.

Pourquoi Najia Abeer avait-elle changé son patronyme ?

Tout simplement pour marquer son opposition au père, pour des raisons qui ressortiront à l'analyse, père qu'elle chérissait et respectait par ailleurs. Mais aussi et surtout par défi, elle voulait lui prouver ainsi qu'à toute la famille qu'elle était capable de faire quelque chose de sa vie sans faire usage de la notoriété du nom patronymique de cette figure de Constantine qu'est Si Maâmar Benzaghouta.

## 2. Les "abords" de l'œuvre

### I - Etude des indices paratextuels

Gérard Genette nomme le « *discours d'escorte qui accompagne tout texte* » le paratexte.

« *Titres, sous-titres, préfaces, notes, prière d'insérer et bien d'autres en tours moins visibles mais non moins efficaces qui sont, pour le dire trop vite, le versant éditorial et pragmatique de l'œuvre littéraire et le lieu privilégié de son rapport au public et par lui au monde* » <sup>(44)</sup>.

Il dit aussi dans *Seuils* : « *Un texte se présente rarement nu, sans le renfort de l'accompagnement d'un certain nombre de productions* » <sup>(45)</sup>.

A partir ces deux citations de Gérard Genette, nous relevons qu'il existe autour du roman des marques qui aident le lecteur à s'orienter, à se repérer malgré lui dans son activité de décodage comme : le nom de l'auteur, l'appartenance générique, le titre, ...

Nous allons aborder à présent ces facteurs indéniables dans le choix et la compréhension du texte.

#### 1- Le nom de l'auteur

Comme nous l'avons cité plus haut, « *un texte se présente rarement à l'état nu* » c'est-à-dire qu'une fois l'œuvre achevée, l'auteur ne peut pas ne pas signer son texte, par le vrai nom ou simplement par un pseudonyme et cela renvoie à des envies personnelles par simple fantaisie ou par contraintes, tel que Yasmina Khadra craignant étant militaire d'avoir des ennuis, ou encore pour leurrer les lecteurs comme c'est le cas d'Emile Ajar

---

<sup>44</sup> ) GENETTE, G., "Courant de critique littéraire", in *Le Magazine littéraire*, n°192, fév. 1983.

<sup>45</sup> ) GENETTE, G., *Seuils*, Paris, Ed. du Seuil, 1987, p. 7.

ou simplement pour pouvoir s'investir davantage dans l'écriture comme c'est le cas de l'auteure que nous avons choisie.

Najia Abeer a décidé de publier sa toute première œuvre, *Constantine et les moineaux de la murette* sous un pseudonyme comme toutes ses œuvres d'ailleurs. Vouloir publier sous un pseudonyme signifie d'abord que l'auteure avance masqué, raconte sa vie, des événements réels vécus dans son enfance alors se cacher derrière un pseudonyme lui offre la liberté de dire tous ses "moi" à travers son écriture. Sans oublier qu'elle avait un attachement sentimental à Abeer qui portait tellement d'espoir pour l'auteure

Toutefois le nom de l'auteure (pseudonyme) est mentionné sur la première de couverture, avec l'accompagnement du titre de l'œuvre. Il est formé de deux prénoms, il n'y a pas de nom patronymique, qu'il soit vrai ou emprunté.

Quant à la présentation de la première de couverture, elle est, dans une grande partie, de la compétence de l'éditeur.

Barzakh, l'éditeur de *Constantine et les moineaux de la murette* commence d'abord par le nom de l'auteure, c'est comme s'il avait voulu présenter aux lecteurs une personne qui était jusque là inconnue annonçant ainsi un talent remarquable.

## **2- L'appartenance générique**

La précision ou l'appartenance générique est signalée sur la première de couverture, mais elle est mise entre parenthèses : (*Roman*). D'habitude, les parenthèses ne figurent pas. L'éditeur de l'auteure avait des raisons très particulières pour le faire. Cela vient pour renforcer notre idée sur l'ambiguïté générique de cet ouvrage.

### 3- Le titre

Le titre est la partie la plus importante de ces éléments paratextuels car c'est la première chose que le lecteur remarque avant tout. Il intervient comme un aimant pour attirer le lecteur. C'est pour cela que nous ne pouvons passer à côté de cette approche.

#### 3.1. Définition et fonction du titre

La titrologie s'est imposée depuis plusieurs années comme un fragment très important dans l'approche des œuvres littéraires.

Le titre est le premier élément par lequel on aborde le livre ; il joue le rôle d'accroche. Il a une fonction apéritive, selon le mot de Barthes. C'est-à-dire qu'il éveille la curiosité du lecteur et sa volonté de savoir tout ce que cache le titre plongeant directement ce dernier dans la lecture. Il occupe une position incontournable dans le péri-texte. Le titre ainsi a un rôle stratégique dans le choix du livre. En effet, si le lecteur ne connaît pas l'auteur, c'est le titre qui l'aidera à faire son choix.

Najia Abeer était une auteure quasi inconnue, elle n'est venue à l'écriture qu'en 2003, date de publication de son premier roman, *Constantine et les moineaux de la murette*. Ce titre était le seul élément qui pouvait solliciter l'intérêt du lecteur.

A travers cette étude, nous tenterons de découvrir ce que ce titre a d'exceptionnel pour pousser le lecteur à choisir ce livre.

Le titre doit jouer un rôle de séducteur auprès du public, il porte donc en lui tout un dispositif de marketing, il faut qu'il réunisse ces deux éléments pour des raisons de littéralité et socialité.

Comme le montre Claude Duchet dans "Éléments de titrologie romanesques" in *Littérature* n° 12, décembre 1973, « *qui parle de l'œuvre en termes de discours social mais le discours social en terme de roman* ».

Nous tenterons d'expliquer les différents aspects par lesquels le titre de notre objet de recherche prend en considération cette rencontre de littéralité et socialité.

Se préoccupant de répondre aux besoins du marché littéraire, le titre est travaillé de plus en plus par l'auteur et l'éditeur.

Il a pour but de mettre en évidence l'œuvre, de donner une valeur à l'ouvrage et d'attirer le public, alors il est évident qu'il réunit les fonctions référentielle, conative et poétique.

- La fonction référentielle

c'est-à-dire que le titre doit informer le lecteur sur ce qui se présente.

- La fonction conative

Cette fonction a pour but d'impliquer le titre dans ce qui se présente, c'est-à-dire l'ouvrage.

- La fonction poétique

Cette dernière fonction fait du titre qu'il soit admiré par le public, il doit susciter de l'intérêt et de la curiosité.

Le rôle du titre ne s'arrête pas qu'au besoin du marché et de la publicité. Il doit être en équilibre entre les demandes du marché et celles du savoir-faire et le vouloir-dire de l'auteur parce que c'est le premier élément du livre et c'est ce qui attire le plus un public.

Il peut aussi réunir deux fonctions principales :

Mnésique : Tout ce qui est relatif à la mémoire, c'est-à-dire le savoir antérieur du lecteur, c'est-à-dire que le titre a pour but d'atteindre un public bien précis qui le connaît déjà.

Rupture : c'est quand le titre se présente comme nouveau, c'est-à-dire que le public ne connaît rien et le but est plutôt de se faire une nouvelle liste d'admirateurs.

### 3.2. Approche titrologique de *Constantine et les moineaux de la murette*

Nous tenterons, à travers cette approche, de montrer le fonctionnement du titre dans l'œuvre de Najia Abeer, par conséquent nous allons étudier la fonction du titre par rapport au roman et à partir du roman nous essayerons de voir comment le titre a réussi à reproduire le texte du roman ou, en d'autres termes, comment il a réussi à parler du texte en quelques mots.

*Constantine et les moineaux de la murette* est un énoncé connotatif, il comporte deux opérateurs spatiaux : *Constantine* (ville natale de l'auteure et qui est omniprésente dans tout le roman). *Murette*, c'est un espace décrit dans le roman et qui veut dire beaucoup de choses.

*Murette* vient de mur qui veut dire un obstacle infranchissable du point de vue connotatif. S'il y a des murs, il n'y a pas de liberté.

*Moineaux* : oiseaux, l'oiseau vole et qui dit envol dit liberté, élévation.

« *Ces enfants sur la murette, ressemblaient à des moineaux rassemblés pour un envol vers de plus douces contrées* » <sup>(46)</sup>.

Le titre est divisé en deux parties, la première, *Constantine*, écrite en caractères gras, ce qui nous montre l'importance de la ville pour l'auteure, et la grande place qu'elle occupe dans le livre et dans l'oeuvre de Najia Abeer. Mais également ces caractères gras invitent le lecteur à pénétrer d'une manière ou d'une autre dans cette ville.

La deuxième partie est : *les moineaux de la murette* en petits caractères.

Les caractères sont mimétiques de l'effet connotatif escompté. Ainsi y aurait-il une volonté de l'auteure de se libérer, peut-être ? se détacher de tout ce qui est enfoui au fond de son cœur depuis l'enfance, se libérer et

---

<sup>46</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p .82.

pouvoir s'élever comme les moineaux au-dessus des problèmes existentiels.

*Constantine et les moineaux de la murette*

↓	↓	↓
Ville natale	Voler	Mur, obstacle
= souffrance	être libre	se sentir emprisonné

« *Constantine, tu me fais souffrir, est-ce que tu le sais ?* » <sup>(47)</sup>.

C'est à travers cette ville qu'elle veut mettre un terme à sa souffrance, grâce à une liberté, se libérer de tout ce qui est au fond d'elle et qui la tient comme prisonnière entre des murs.

Cependant si le titre comporte le monème "moineaux", cela connoterait à l'espoir, le rêve de meilleurs lendemains, plus d'amour et de liberté, mais aussi la fragilité, la vulnérabilité, la fin de la souffrance et de la douleur.

Le titre *Constantine et les moineaux de la murette* est un énoncé long mais facile à mémoriser, allusif, qui ne dévoile pas tout le texte qui nous laisse ce soupçon d'interrogation, cette envie d'en savoir plus et de découvrir ce que sont ces moineaux, ou ce qu'il advient d'eux. Ainsi la valeur métaphorique du titre est claire, c'est-à-dire qu'il résume le contenu du texte d'une façon symbolique, aussi le titre et le texte du roman sont harmonieusement complémentaires, l'un annonce et l'autre explique.

Donc le titre *Constantine et les moineaux de la murette* remplit avec brio son rôle de faire connaître l'auteure et son livre (quoique la mort précoce de l'auteure ait changé le cours des événements, elle n'a pas eu le temps de faire parler d'elle comme il le faut, mais le laps de temps qu'elle a passé au sein du monde littéraire l'a sortie de l'anonymat). Cela dit, le choix du titre est primordial dans une œuvre, on a remarqué comment Najja Abeer annonce à la fois le contenu du récit et le cheminement de l'écriture.

---

<sup>47</sup> ) Idem, p. 9.

Constantine est présente dans le titre et tout au long du récit, comme beaucoup d'auteurs Najia Abeer parle de Constantine, ville incontournable pour elle comme pour d'autres auteurs.

« *Constantine si présente dans la description narrative d'un nombre important de textes littéraires, produits par des écrivains d'horizons divers tels Kateb Yacine, Malek Haddad, Rachid Boudjedra, Tahar Ouattar, Djamel Ali Khodja, Rachid Mimouni, Noureddine Saadi, Maximillienne Heller, Rolland Doukhan, Nedim Gürsell et bien d'autres, l'est aussi dans des œuvres plus proches du référentiel que du fictionnel tel que les récits de voyage et les témoignages* » <sup>(48)</sup>.

La recherche de madame Benachour évoque les auteurs qui en ont parlé et ont nourri un grand intérêt pour la ville de Constantine. Elle a voulu savoir pourquoi cette ville suscite un tel engouement, pourquoi Constantine est présente dans leurs écrits. L'intitulé de son travail laisse entrevoir deux centres d'intérêts : un espace et un mode d'expression.

L'espace : En occurrence, la ville offre l'avantage d'être un objet complexe, toute complexité est polysémique.

« *Constantine, une ville réelle est une création à la fois lente et collective ; son aventure est à explorer dans une durée qui relève, certes, de l'histoire mais aussi de l'imaginaire* » <sup>(49)</sup>.

On aime Constantine pour tout ce qui la fait, ses rues, ses traditions, son architecture spatiale qui attache chaque habitant, chaque visiteur, chaque architecte.

« *Constantine, avant d'être une représentation, est tout d'abord un espace perçu qui a souvent fasciné par son site, par toutes les*

---

<sup>48</sup> ) BENACHOUR N., *Constantine une ville en écritures*, Thèse de Doctorat d'Etat, sous la direction de Charles Bonn, soutenue à Constantine le 12 janvier 2002, p. 1.

<sup>49</sup> ) Idem, p.1.

*réalisations que les constructeurs successifs ont laissées à la ville et par son histoire ancienne, tumultueuse, expliquée en grande partie par, précisément, ce site si remarquable, cet aspect réel, lisible que l'urbaniste américain Kevin Lynch nomme "lisibilité" est sans doute, le point de départ de la rencontre entre la ville et ses textes »* <sup>(50)</sup>.

Constantine n'a pas fait que l'objet d'œuvres littéraires mais aussi de recherches. Si Maâmar Benzaghouta, qui est aussi le père de Najia Abeer, était un grand chercheur et historien ayant voué sa retraite à la rédaction d'écrits tels que *Cirta-Constantine De Massinissa à Ibn Badis, 30 siècles d'histoire*.

Il y a aussi beaucoup de chanteurs qui ont chanté la ville tels que Mohamed Tahar Fergani quia repris un moment de l'histoire de la ville avec la chanson "Salah Bey ou Dalma", Zine Eddine Bouchaâla ("*Ksomtina*"), Enrico Macias ("*Constantina*"). Constantine est là, présente, vivante à travers un mode de vie, des traditions orales, une culture imprégnée de raffinement, un cérémonial qui réapparaît lors de certaines fêtes animées par les groupes féminins Fkirate ou Aïssaouas.

Elle est présente grâce à des auteurs nés à Constantine tels que Najia Abeer, Kateb Yacine, Malek Haddad, ou qui l'ont traversée comme Tahar Ouettar, Rachid Boudjedra. Kateb Yacine disait :

*« Je vis le jour à Constantine, chez la tante Khadidja qui fit venir des musiciens au septième jour de ma naissance »* <sup>(51)</sup>.

L'écrivain précise :

*« Mon grand-père maternel ne me déclara pas né le 06 août à Constantine, mais bien plus tard à Condé-Smendou, village dans la forêt, où il était lui-même juge »* <sup>(52)</sup>.

---

<sup>50</sup> ) BENACHOUR N., op. cit. p. 2.

<sup>51</sup> ) *Algérie Actualité* du 16 avril 1967.

<sup>52</sup> ) *Idem*, p. 12.

Madame Benachour aurait voulu parler de Najia Abeer, mais son travail a été achevé en janvier 2002, alors que le premier roman de Najia Abeer a été publié en janvier 2003.

« *Cette date explique l'absence, dans ce livre, de certains romans dont Constantine constitue l'espace narratif primordial, je pense essentiellement à La nuit des origines de N. Saâdi [...] à ceux de Najia Abeer, Constantine et les moineaux de la murette, Barzakh 2003, Bab el Kantra, Alger Apic 2005* » <sup>(53)</sup>.

## II - L'OUVERTURE ET LA FIN DE L'ŒUVRE

A travers cette deuxième partie, nous allons essayer d'examiner ce qui constitue l'entrée dans le récit *incipit*, et de la *clôture*.

Cette analyse nous éclairera sur les relations entre le début et la fin de *Constantine et les moineaux de la murette*.

### 2.1. L'incipit

En parlant d'incipit, nous allons aborder l'étymologie du commencement, c'est-à-dire l'incipit, du latin *incipio* qui veut dire : commencer.

« *On nomme Incipit le début d'un roman (du latin incipio qui veut dire commencer). A l'origine, désignant par ce terme la première phrase d'un roman, aussi nommée "phrase-seuil". Il est cependant commun de nos jours de le considérer plutôt comme ayant une longueur variable. Il peut ne durer que quelques phrases, mais aussi plusieurs pages* » <sup>(54)</sup>.

---

<sup>53</sup> ) BENACHOUR, N., *Constantine et ses romanciers*, Ed. Media Plus, Constantine, 2008.

<sup>54</sup> ) wikiwepidia, l'encyclopédie libre en ligne : <http://fr.wikipeda.org/wiki/incipit>

Il est l'élément primordial de toute lecture, c'est ce qui permet une orientation générale, il met en œuvre le mécanisme de l'entrée dans le sujet du récit, il raconte les envies, les désirs de l'écrivain et les attentes du lecteur.

Grâce à l'incipit, l'auteur entre dans l'orientation du lecteur, il l'ensorcelle, l'attire grâce à son pouvoir romanesque, le commencement est un piège qui l'envoûte et le tient prisonnier de vouloir tout lire jusqu'à la fin.

Cette question cruciale est encore très floue, la délimitation de ce dernier pose aujourd'hui plusieurs problèmes dans la critique contemporaine : serait-il juste la phrase seuil ? ou tout un paragraphe ? ou alors toute la page ?

Le lecteur aurait-il ce pouvoir de délimiter l'incipit ? Khalid Zekri tente d'apporter des réponses à ces questions sur ce sujet dans une thèse de doctorat qui étudie les incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et de Jean-Marie Gustave Le Clézio :

*« Fragment textuel commençant au seuil d'entrée dans la fiction (...) et se terminant à la première fracture importante du texte »<sup>(55)</sup>*

Cette délimitation dépend impérativement d'évaluation qui reste injustifiée et relative, ou par des éléments pertinents tels que des indications de l'auteur telles que : donc, après cette introduction, ce préambule, etc.), ou alors la fin du chapitre, l'espace blanc qui délimite la première partie ou l'incipit.

## **2.2. Fonctions de l'incipit**

L'importance de l'incipit est cruciale dans toute œuvre, c'est le début du commencement, il permet au lecteur de se plonger, se lancer dans l'histoire. Ce dernier remplit généralement trois fonctions : il informe de ce qui va

---

<sup>55</sup> ) Thèse de doctorat, université Paris XIII, 1998, p. 46.

suivre et cela nous permet d'envisager directement dans la deuxième fonction qui est de séduire le lecteur en le troublant, l'obligeant ainsi à aller jusqu'à la fin, avoir alors ce sentiment de besoin, d'envie de dévorer le livre. Et finalement l'incipit va aider le lecteur à classer ou à deviner, décoder le genre de l'œuvre.

Ces fonctions accompagnent tout incipit.

### **2.3. L'entrée dans *Constantine et les moineaux de la murette***

« *Comme toutes les villes plusieurs fois millénaires, Constantine a ses vieux quartiers. Kart, Kirta ou Cirta, donne cette impression d'étroitesse, d'étouffement, à tous les enfants du littoral algérien habitués aux horizons où ciel et mer se confondent, la belle Cirta, la "citadelle éternelle" comme l'appelaient tous ceux qui ont voué leur vie à la culture [...]. Comme toutes les villes dont le passé se noie dans la nuit des temps, la ville porte en son sein, dans ce rocher, des secrets jusque là sujets à controverses interminables... »* <sup>(56)</sup>.

Ce sont les premières phrases du roman, l'auteure nous plonge directement dans la ville, son nom, sa description qui est toute subjectivité. Elle en parle avec un réel dévouement, un réel attachement qui nous interpelle et noue un lien avec tout ce qui va suivre. Elle éveille cette curiosité intarissable qui fait du lecteur un assoiffé pressé de pénétrer dans le cœur du roman, en parlant de "secrets" et de "controverses".

Puis dans le troisième paragraphe, elle entre dans le vif du sujet, celui de raconter son enfance, sans oublier de parler de Constantine, elle se présente, donnant de réelles informations autobiographiques :

---

<sup>56</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 15.

« la fille de l'instituteur, la petite fille de l'imam de la zawia du quartier, l'arrière petite fille du vénérable cheikh... »<sup>(57)</sup>.

Puis elle évoque quelques personnages qui font partie de l'histoire, personnages réels qui ont vraiment existé, sa grand-mère, sa tante Zazi, sa petite sœur Zakia,...

Tout le premier chapitre est l'incipit du roman. Nous expliquons cela par le fait que l'auteure ne s'arrête pas de raconter, de narrer et de flatter sa ville, nous avons l'impression qu'elle voulait dire tellement de choses que tout un chapitre ne lui suffirait pas.

L'incipit prend une valeur d'inexistence. Quant à la présence du pronom personnel "Je", il désigne que la narratrice s'investit, semble être le personnage principal de l'histoire, mais son nom n'est révélé que plus tard, cela peut nous guider sur la précision générique. Cette absence de nom du personnage dans l'incipit peut être un indice sur la précision générique, l'auteure préférant repousser à plus tard la révélation de ce nom.

## 2.4. Les clausules

Sortir d'un roman est tout aussi important que d'y entrer, cela est primordial dans la composition de l'œuvre. Moment important, crucial pour l'écrivain qui met un terme à quelque chose qu'il a façonnée pendant plusieurs jours, mois ou peut-être des années.

Khalid Zekiri dit dans sa thèse de doctorat intitulée *Etude des incipit et des clausules dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni et dans celle de Jean-Marie Le Clézio* :

« Tension entre la nécessité de finir structurellement et l'impossibilité d'achever l'histoire narrée »<sup>(58)</sup>.

---

<sup>57</sup> ) Idem, p. 20.

<sup>58</sup> ) ZEKIRI Khalid, op. cit. p. 53.

Le récit est une succession, de pensées, peut-on mettre un terme à sa pensée ?

### **Définition**

Du latin *Clausula* qui veut dire terminer, c'est à ce moment que l'auteur décide de mettre un terme à son œuvre en mettant le point de la fin.

Comme l'incipit, la clôture est tout aussi difficile à délimiter, il faut essayer de trouver les signes qui nous aident dans cette recherche de la fin.

L'auteur commence à donner des signes qui annoncent la fin, pour préparer le lecteur que le livre arrive à son terme comme par exemple : le changement de temps, de discours, de personne ou le changement du cours de l'histoire,... Ces signaux peuvent être très clairs, explicites ou alors tout dépend du lecteur et de sa capacité à deviner les choses.

### **2.5. La sortie de *Constantine et les moineaux de la murette***

*Constantine et les moineaux de la murette* est un roman qui se compose de vingt deux chapitres, nous ressentons l'approche de la fin dès le chapitre 21. Ce changement dans la vie de l'auteure qui annonce beaucoup de choses, de nouveauté comme le déménagement à la ville de l'espoir,

« *Voilà que le présent se mêle au passé et que le passé se met à gérer le présent et se projette même dans le futur* » <sup>(59)</sup>.

Qui dit futur dit avenir, cela connoterait l'espoir, le rêve de meilleurs lendemains, amour, espoir, pessimisme.

« *Depuis que j'avais réclamé mon droit à la parole, mon père fit de moi une interlocutrice potentielle* » <sup>(60)</sup>.

---

<sup>59</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 185.

<sup>60</sup> ) Idem, p. 189.

Changement de statut, nouveau comportement du père, cela signifie que le personnage devient plus grande, plus mûre, plus responsable,...

Puis dans le vingt-deuxième chapitre, Najia Abeer parle des changements dans la ville, ces changements dus au départ des Pieds-noirs qui avaient tout fichu en l'air, elle se pose un tas de questions sur ce qui arrive aux habitants, pourquoi tant de désordre ?

« *Qu'est-il arrivé à tes enfants, Constantine ? Pourquoi toute cette haine ? la vie semblait si simple ? [...] Christine et Ariane étaient chrétiennes, André était juif et cela n'avait pas empêché notre amitié* » <sup>(61)</sup>.

C'est comme si Najia Abeer voulait changer les choses, elle donnait des preuves d'une cohabitation possible entre Algériens et colons, c'est comme si elle voulait arranger les choses et réconcilier des parties, retrouver le monde magique et mythique de l'enfance.

Puis dans le quatrième paragraphe, elle parle de la maison de sa grand-mère qui se situait à Bab el Kantra. C'est comme si elle annonçait le deuxième livre de sa trilogie.

« *Grand-mère et sa vieille amie, Louza la Juive [...], elle avaient cohabité longtemps dans cette maison de style arabo-andalou de Bab el Kantra* » <sup>(62)</sup>.

Très astucieux de la part de l'auteure pour annoncer la fin et un futur incipit.

Finalement, elle finit son livre en parlant de liberté, la liberté de l'Algérie, de sa liberté d'imagination....C'est comme si elle s'était libérée comme un moineau de ce mur infranchissable.

---

<sup>61</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 194.

<sup>62</sup> ) Idem. p. 195.

Cette fin est donc ouverte, une fin qui donne sur un projet d'un autre roman, celui de *Bab el Kantra*, qui dit liberté dit ouverture, espoir et futur.

Nous avons parlé de nom d'auteur, de titre, de précision générique, de ce qui fait le début et la fin du livre. Dès lors il est indispensable de décrire tout ce qui fait la couverture du roman (la première et la quatrième de couverture, les dédicaces, les remerciements,...)

Il y a une présence d'une reproduction picturale ; un tableau qui rappelle le style de Baya ; mais ainsi que nous l'avons déjà signalé dans la présentation de l'auteure dans la première partie de notre travail, cette dernière faisait de la peinture, on peut alors se demander si il s'agit d'une reproduction ou d'une peinture peinte par l'auteure elle-même ?

Najia Abeer avait une grande passion pour tout ce qui était artistique, peinture, dessin, broderie, poésie, musique, et surtout le *Malouf* (cela rappelle l'amour de la ville),...

Cela nous donne un avant-goût des préférences de l'auteure.

Nous remarquons sur la peinture une femme et sa fille. Ce choix pictural est significatif à plus d'un titre ; il symbolise l'impact de l'absence maternelle et le ressenti de l'auteure, un manque affectif. Cette reproduction joue alors un grand rôle de mise en abîme, elle résume et désigne de façon métaphorique par le thème choisi pour la représentation picturale entre son intérêt sur le lien mère /fille, elle reduplique ce thème de l'écriture.

Dès le début du roman, avant même de commencer la lecture, en regardant la reproduction après Constantine, après les moineaux et la murette vient l'amour maternel.

Ce roman a été publié dans le cadre d'El Djazair, l'année de l'Algérie en France.

La première page est consacrée à une dédicace familiale, à ses enfants, puis dans la deuxième page il y a un extrait de Maupassant. Ce

dernier ayant séjourné à Constantine avait laissé ses impressions sur cette dernière dans *Au soleil* :

*« Voyez, mes amis, ce n'est pas un pari, mais une mission que je dois m'imposer pour sauver ce qui reste... Je t'ai prévenue, Constantine, je vais creuser. Tu m'as fait trop longtemps tourner la tête. Tu veux faire de moi une folle girouette ? ».*

En plus d'un résumé et d'une toute petite notice biographique

## **TROISIEME PARTIE**

## **ANALYSE DU ROMAN**

## **1- Portrait des personnages de *Constantine et les moineaux de la murette***

Il n'y a pas d'histoire sans personnages, ils constituent l'un des points de fixation traditionnelle de la critique que l'analyse littéraire ne peut que prendre en considération.

L'étude du personnage est un concept très complexe, il est à la fois celui du figuratif dans la fiction (il est le lieu d'un effet de réel important), celui de l'anthropomorphisation du narratif (qui est le lieu d'un "effet moral" et d'un effet psychologique également important), et finalement celui d'un carrefour projectionnel (projection de l'auteur, projection du lecteur, celle du critique ou de l'interprète qui aiment ou n'aiment pas, qui se projettent ou non en tel ou tel personnage) selon Philippe Hamon.

Puis vient le choix des noms attribués aux personnages. Cette analyse onomastique suscite une approche très attentionnée. Ces noms sont chargés. Octroyer un nom à un personnage montre que l'auteur est conscient de ce qu'il fait, et chaque signe a un signifiant.

Philippe Hamon désigne le personnage comme étant « *un signifiant discontinu renvoyant à un signifié discontinu* »<sup>(63)</sup>.

Les noms des personnages dans le roman étudié sont très riches de connotations. Ce changement ou ce choix est fait sciemment, nous tenterons de discerner les significations de ces noms.

- **Djoumana** : Djoumana est le personnage principal de *Constantine et les moineaux de la murette*, un prénom très répandu dans les pays de l'Orient, et nous savons que l'auteure avait séjourné en Jordanie.

---

<sup>63</sup> ) HAMON Philippe, "Pour un statut sémiologique du personnage", in Roland Barthes, W. Kayser et al., *Poétique du récit*, Paris, Ed. du Seuil, 1977.

Djoumana : c'est le singulier de Djoumane qui est une pierre précieuse, une sorte de perle de culture très très rare et très chère.

Alors, le choix de ce prénom connote la poésie et la valeur qu'elle confère au personnage.

El Djoumane est une perle qui n'est pas très connue, c'est ce que Abeer veut faire ressortir, c'est que les autres ne connaissent pas sa vraie valeur. Mais elle a du caractère comme une perle, si belle, si précieuse et brute.

*« J'eus donc droit au maximum. La véritable punition n'était pas là mais dans le fait que la grappe fut distribuée entre spectateurs, j'étais frustrée, blessée dans mon âme, mais chose étrange je ne me sentais pas coupable. J'eus l'envie folle de me venger (...) je laissai tout le monde partir, une fois le maître disparu, je cueillai une grappe sur le point de tomber, j'avalai mon raisin toute seule sur le chemin du retour, sans même l'avoir rincé, toute fière de ma témérité et en traitant les autres de voleurs »<sup>(64)</sup>.*

Cela nous donne un petit aperçu du caractère réel du personnage.

• **Le père** : Le père, quant à lui, n'avait pas de nom. Il était appelé : Mon père, mon guide, le chef de famille, le maître de la maison, une partie de Louise. Cette désignation porte le sceau de l'ambiguïté : d'une part on lui reconnaît son statut social et familial et on exprime sa reconnaissance "mon guide", il est en quelque sorte placé sur un piédestal par l'auteure, on lui retranche cependant une partie du respect du maître par l'expression "une partie de Louise" : c'est comme si on ressentait cette rage d'avoir à partager le père avec la belle-mère. Une partie de Louise signifie qu'il ne continue plus à faire partie, pour elle, du couple initial qui l'a enfantée. Comme nous l'avons dit plus haut, les parents de l'auteure étaient séparés et Najia Abeer,

---

<sup>64</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 70.

à travers les mots de Djoumana, exprime son amertume à l'égard de cette situation dans laquelle sa mère a été remplacée par une autre. D'ailleurs, dans le premier chapitre, elle écrit : « *et comme dit Maâmar Benzaghouta, historien, chercheur...* » <sup>(65)</sup>, sans avouer qu'il s'agit de son père, en plus du fait que Abeer a choisi un pseudonyme à la place de son patronyme parce qu'elle voulait marquer sa distance.

● **La belle-mère** : Dans le livre, elle est appelée Samra, alors qu'en réalité, elle s'appelle Safia.

Nous relevons tout de suite l'opposition des signifiés et des connotations. Samra veut dire "brune" et tout ce qui est brun est sombre, alors que Safia, c'est la clarté, elle porte dans ce prénom les sèmes cités, transparence, limpidité, peu foncé, chez les Constantinois les femmes claires de peau sont réputées plus belles que celles au teint foncé. Pourquoi la belle-mère est-elle ainsi changée ? Pourquoi est-elle marquée négativement ?

Pourquoi ce choix ? Certes, il n'est pas facile de voir remplacer sa mère par une autre femme qui devient la maîtresse de maison, décidant de tout, usant de l'autorité qui lui revient et occupant tout l'espace réservé à la mère. Ce n'est pas facile à accepter surtout si on est une petite fille avec un caractère bien trempé, rebelle comme celui de Djoumana, une petite fille qui veut comprendre et le pourquoi et le comment du monde, et qui refuse l'absence incompréhensible de sa mère et son remplacement tout aussi incompréhensible par une autre maman.

Elle est aussi appelée "l'autre", "la femme qui partage le lit de mon père".... L'absence de la mère se manifeste insidieusement dans le texte et marque l'obsession du personnage qui, instinctivement, vit une quête silencieuse, laissant l'enfant dans ses souffrances et ses questionnements.

---

<sup>65</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 15.

« Louise était quelque part, ici, là-bas peut-être, à quelques pas sans doute. Qui savait ? qui pouvait me le dire ? derrière quelle voilette se cachait-elle ? Je ne savais pas » <sup>(66)</sup>.

• **Louise** : Louise, c'est sa mère, à qui l'auteure a conservé le vrai prénom. Louise veut dire "Louis d'or". Qu'est-ce qui est plus précieux que l'or ? L'or est synonyme de la beauté, de la richesse, de la rareté, de la finesse et de la grâce.

Et perdre un bijou est un véritable gâchis, on ressent une telle tristesse, une nostalgie, un regret face à une telle perte.

La mère fait partie d'évocations furtives, ponctuelles mais régulières, sans être un personnage du roman, Toutefois, elle hante le roman, tel un fantôme, on la croise au moment où on s'y attend le moins.

« J'ai jamais entendu le rire de Louise » <sup>(67)</sup> ;

« Maman cigogne les gardait au chaud sous son ventre, et je les enviais » <sup>(68)</sup> ;

« J'en arrivais à cette conclusion ; j'avais grandi et Louise n'était pas là » <sup>(69)</sup>.

Tous les noms du roman sont changés sauf celui de la mère et Lella ; les personnes les plus chères au cœur de Najja, une sorte d'hommage.

• **La grand-mère** : "Mâ". Ce personnage est très présent dans le roman. "Ma" veut dire maman, la grand-mère avait pris la dénomination de la mère qu'elle n'avait pas, la mère absente.

Ce personnage naïf appartenant à un autre temps, et bien qu'elle défendît des principes surannés, elle concentrait toute la tendresse et le

---

<sup>66</sup>) ABEER Najja, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 75.

<sup>67</sup>) Idem, p. 32.

<sup>68</sup>) Idem, p. 33.

<sup>69</sup>) Idem, p. 62.

réconfort recherchés par Djoumana.

*« Mâ appartenait à un autre siècle où la lune était une grande assiette tenue par un fil qui la rattachait à la voûte céleste. "Tu sais que des hommes ont marché sur la lune, Mâ ?". Elle levait les yeux vers le firmament d'un air incrédule. "Et ils ne sont pas tombés ?"» (70).*

Cette femme très conservatrice qui ne trouvait pas normal qu'une fille sorte, fasse de grandes études, qui vénérât l'homme en tant que chef de famille, pour laquelle les femmes n'étaient là que pour servir et subvenir aux besoins des maris,

*« Les femmes pourront voler très haut dans le ciel, disait-elle, mais ne resteront que des femmes, quoi qu'elles fassent » (71).*

C'était une grande femme, au grand cœur, très courageuse avec un grand caractère.

*« De temps à autre les soldats surgissaient à toute heure, de jour comme de nuit, et mettaient notre maison sens dessus dessous en vociférant des insultes auxquelles grand-mère répondait en crachant devant leurs bottes [...] elle était la seule à le faire » (72).*

Elle était aussi très protectrice avec Djoumana et sa sœur (les filles de Louise), c'est comme si elle ressentait le besoin de protéger les deux petites filles qui n'avaient pas de mère.

*« Je me souviens d'un grand jour de neige, grand-mère nous accompagnait à l'école comme d'habitude, ma sœur et moi, on devait passer obligatoirement devant l'école Arago où mon père enseignait le français [...] Nous avons pris le chemin habituel pour éviter ce grand détour que les barbelés nous imposaient désormais*

---

<sup>70</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 30.

<sup>71</sup> ) Ibidem.

<sup>72</sup> ) Idem, p. 49.

[...]. *Tout à coup, une sirène lugubre déchira le ciel trop bas et la neige arrêta de crisser sous nos pas. Tout le monde se mit à courir, certains s'engouffraient dans les maisons en claquant les portes derrière eux, d'autres se faufilaient sous les rideaux des boutiques qui descendaient déjà. Ma sœur et moi avons réussi à passer de l'autre côté mais Mâ, trop habillée, restait coincée,...* » <sup>(73)</sup>.

Ce que l'on remarque, dans cette scène, c'est qu'elle avait fait passer ses deux petites filles à travers la barrière pour les protéger, signe de protection et de grand amour.

Ce qui est aussi frappant est que ce personnage correspond à un espace et qu'elle change d'identité par rapport à l'espace. Ainsi quand la famille vivait dans la maison familiale de Sidi el Djlis, la grand-mère était appelée "Mâ" et quand la famille avait déménagé dans un immeuble où presque tous les habitants étaient français, elle était appelée "grand-mère".

On voit aussi que Djoumana en voulait un petit peu à sa grand-mère du fait qu'elle avait caché une partie de la vérité sur l'absence de sa mère et la présence de "l'autre".

« *Mâ ne ratait jamais une prière et ne jurait jamais [...] je ne l'avais jamais entendue jurer de toute sa vie. Elle avait menti une seule fois et c'est parce qu'elle n'avait jamais menti que j'ai longtemps cru à ce mensonge découvert huit ans seulement après sa mort* » <sup>(74)</sup>.

● **Lella** : ou alors la mère adoptive des filles de Louise.

« *Elle était l'unique jeune fille de la maison, et son frère s'interposa entre elle et les soldats. C'était une violation terrible, sa sœur était pour lui plus que sa benjamine. Elle était sa filleule, sa fille, la mère*

---

<sup>73</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 59.

<sup>74</sup> ) Idem, p. 30.

*adoptive des filles de Louise, sa protégée, celle que son père lui avait confiée sur son lit de mort. Et il était aussi tout pour elle » (75).*

Dans le roman, elle est également appelée Sabha. Après nos recherches, nous avons relevé qu'en réalité, elle était effectivement appelée Lella.

Dans les anciennes familles constantinoises, on appelait les personnes âgées "Lella", signe de respect, de dévouement et d'égard. Sa tante était comme une mère pour Djoumana, elle l'aimait sincèrement, elle lui donnait tout l'amour qu'elle ne pouvait donner à sa vraie mère.

A la suite du mariage de Sabha, elle vécut cette séparation avec d'autant plus d'amertume qu'elle n'était pas guérie de la première.

*« Sabha s'était envolée un jour, comme ça, après une longue fête familiale dont elle était le centre d'intérêt [...] puis elle était partie avec lui après la fête sans m'embrasser. Elle était très belle ce jour-là dans sa gandoura en velours génois annabi [...], ne l'ayant pas retrouvée à sa place, je m'étais sentie moi-même abandonnée, désertée pour la seconde fois, je me croyais inconsolable mais le temps aidant, ma peine se dissipa » (76).*

● **Zazi**, la tante maternelle : Dans la vraie vie, Zazi s'appelait Zaza, étrange ressemblance ? ! Djoumana ne la portait pas vraiment dans son cœur, elle la trouvait bizarre, elle lui en voulait parce qu'elle disait des méchancetés concernant Louise. *« Votre mère vous a abandonnées » (77).*

*« Ne sachant plus sur qui exercer sa méchanceté, elle trouva en sa jeune sœur une nouvelle victime, une seconde Louise. Seulement voilà, Sabha n'était pas Louise et Zazi allait avoir du fil à retordre » (78).*

---

<sup>75</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. pp. 47-48..

<sup>76</sup> ) Idem, pp. 82-84.

<sup>77</sup> ) Idem, p. 30.

<sup>78</sup> ) Idem, p. 85.

« *Zazi avait des croyances qui me donnaient froid dans le dos et qui me laissent encore perplexe aujourd'hui* » <sup>(79)</sup>.

« *Zazi qui adorait dramatiser, comme sa fille d'ailleurs, avait un air catastrophé de plus mystérieux et n'arrêtait pas d'avalier une salive qui n'arrivait pas, ce qu'il lui faisait claquer la langue, son nez en forme d'équerre bien plantée au milieu, était si rouge que la blancheur de sa peau en était violacée. Ses yeux rétrécis larmoyaient et ses lèvres très minces avaient disparu (depuis cette apparition, toutes les sorcières de mes contes avaient cette physionomie)* » <sup>(80)</sup>.

Un portrait peu flatteur donc, sur lequel se cristallisent les peines et les souffrances de l'enfant en mal d'amour maternel.

● **Garmia**, la fille de Zazi : Dans la vraie vie, Gamra, Gamra veut dire "lune" et cela veut dire femme d'une grande beauté, alors que Garmia est un prénom très ancien, un prénom de vieilles femmes. Nous constatons que l'auteure ne choisit pas par hasard ces prénoms, mais plutôt en fonction du ressenti. C'est un travail très recherché, très minutieux.

« *Garmia, fille de Zazi, que je ne réussissais pas à gober* » <sup>(81)</sup>.

« *Garmia jeûnait pour "s'entraîner", disait-elle, mais je la soupçonnais de vouloir simplement faire l'intéressante [...] Peu importe, ma sœur et moi étions gagnantes dans l'affaire, car le jeûne l'assommait* » <sup>(82)</sup>.

● **Bahia** : Bahia veut dire belle, jolie. Ce personnage dans la vie réelle est appelé Bouchra, qui veut dire bon présage.

---

<sup>79</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p.84.

<sup>80</sup> ) Idem, p. 97.

<sup>81</sup> ) Idem, p. 86.

<sup>82</sup> ) Idem, pp. 88-89.

Djoumana était très proche de sa petite sœur, elle éprouvait une sorte de sollicitude pour elle, elle voulait la protéger, la couvrir, remplacer sa mère qui ne faisait plus partie de leur vie.

« *Bahia, c'était son prénom, était trop incrédule pour comprendre* » <sup>(83)</sup>.

● **Rosy** : vient de rose, fleur, parfum, beauté, douceur. Rosy avait joué un grand rôle, un rôle très important dans la vie de Djoumana, elle remplaçait Louise,

« *Elle s'était substitué, à son insu, à Louise, au fil du temps* » <sup>(84)</sup>.

Elle ne faisait pas partie de ces Français que Djoumana n'aimait pas, ces Français qui avaient quitté leur pays pour venir habiter, travailler, vivre en Algérie.

« *Qui sont ces Français qui nous insultent, rentrent dans nos maisons sans demander, fouillent dans nos affaires, frappent et tuent nos hommes ? qui s'approprient nos terres, nos maisons, notre pays ? qui sont-ils ?* »

Rosy, cette femme formidable, unique, à chaque fois posait une tesselle à sa mosaïque, cette femme occupait une place privilégiée, elle inspirait l'admiration et attirait la petite fille.

« *"Qui t'a aidée à faire ton dessin, ma fille ?", elle m'avait appelée "ma fille". A ce moment précis, elle venait de poser la première tesselle d'une mosaïque dont j'avais tracé l'esquisse dans mes songes* » <sup>(85)</sup>

« *Son appartement identique au nôtre, sauf que chez elle, tout était inversé – était un havre de paix, un cocon soyeux où se trouver était un délice, "sa maison" comme on dit en arabe, "apaise le petit", tout*

---

<sup>83</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 35.

<sup>84</sup> ) Idem, p. 135.

<sup>85</sup> ) Ibidem.

*y était harmonie et confort. Le décor et les meubles étaient d'une beauté, d'un chic qui vous mettaient à l'aise mais vous obligeaient à garder les jambes bien jointes et les mains croisées.»* <sup>(86)</sup>.

Beaucoup de Français ont fait partie du roman en tant que personnages ou en tant qu'évocations furtives comme ses amis Christine, Ariane, Gérard, Jean, André qui étaient là pour lui montrer que tous les Français pouvaient ne pas être Rolland (un voisin qui avait tué son chat Soussène et qu'elle détestait plus que tout). Cette haine à l'état embryonnaire plantant ses griffes dans un cœur trop tendre.

Grâce à cette partie, nous avons pu pénétrer plus en profondeur dans le roman, comprendre le choix de l'auteure, et détecter tout ce qui est indices primordiaux qui génèrent une signification voilée dont le sens est lourd et oriente tout acte de lecture, enfin offre l'occasion de saisir l'importance du nom dans la détermination du rôle narratif destiné à chaque personnage.

---

<sup>86</sup>) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 137.

## **2- Analyse de l'autobiographie, de l'autofiction et du témoignage dans Constantine et les moineaux de la murette**

Dans cette partie, nous analyserons l'autobiographie, l'autofiction et finalement le témoignage dans *Constantine et les moineaux de la murette*.

Nous ne pouvons parler de l'autobiographie sans le roman autobiographique puisque cette catégorie est à la fois fictionnelle et autobiographique.

D'après Lejeune, dans *Le pacte autobiographique* <sup>(87)</sup>, le roman peut imiter tous les procédés de l'autobiographie.

Alors, il faut revenir au texte pour pouvoir déceler ces différentes catégories.

Le huitième chapitre représente parfaitement ces aspects :

« *J'accompagnais mon père presque partout. Fraîchement toilettée et coiffée par Lella, mains dans la main, je suivais mon guide en sautillant, guillerette. Tout le monde le saluait et il marchait la tête haute tout en rendant son salut à tout le monde en prononçant le nom de chacun* » <sup>(88)</sup>.

Pour ce qui est de l'autobiographie, nous avons vérifié que la petite fille accompagnait réellement son père dans ses promenades, mais pouvait-elle se rappeler de tous les détails de ces promenades, pouvait-elle se rappeler la démarche du père ? et le détail qu'il rendait son salut à tout le monde en prononçant le nom de chacun ? Oui, car c'est une habitude de chaque citadin habitant Constantine.

---

<sup>87</sup> ) LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, Ed. du Seuil, 1975.

<sup>88</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 66.

D'après Serge Doubrovsky, les actes et le langage sont totalement différents et que le souvenir et l'écriture ne sont pas assez forts et puissants pour retracer le passé avec exactitude dans la fiction.

Et pour susciter l'intérêt des lecteurs, l'auteur doit utiliser son imagination pour raconter des faits qui n'ont probablement jamais existé dans la réalité, ou plus exactement dans sa vie réelle.

En effet, cette œuvre balance tantôt vers une autobiographie, tantôt vers l'autofiction (qui dit autofiction dit histoire truffée de réalité et de fiction). Aussi, nous pouvons relever d'autres détails plus édifiants :

*« Après l'Aïd el fitr, fête de fin du carême, ma cousine Garmia était restée chez sa mère. Nous étions partis, mon père et moi, pour la ramener et rendre par la même occasion une visite de courtoisie à mes tantes et à leurs maris. Mon père claqua le butoir métallique sur la rondelle de fer vissée sur la porte, d'habitude ouverte, résista à son épaule. Depuis quand verrouillait-on ce battant ? Mon père fronça les sourcils [...]. La voix de Zazi, qui venait de la fenêtre était bizarre "Arrête de faire ce boucan, j'arrive !" Il roula de gros yeux rieurs mais agacés, disant : "Y'a du mystère dans l'air »<sup>(89)</sup>.*

Certes, cet événement s'est réellement passé, cela fait preuve d'une présence d'autobiographie, mais pouvait-elle se souvenir de manière détaillée, le comportement de son père, les phrases et les intonations et cela est une preuve de fiction.

Le passage suivant nous démontre indéniablement la présence de fiction et de réalité.

*« On n'avait pas entendu claquer les savates de Zazi dans l'escalier. La porte, à peine entrouverte pour nous laisser passer, fut aussitôt*

---

<sup>89</sup> ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 96.

*refermée et verrouillée avec soin derrière nous et Zazi, qui adorait dramatiser, comme sa fille d'ailleurs, avait un air catastrophé des plus mystérieux, et n'arrêtait pas d'avalier sa salive qui n'arrivait pas, ce qu'il lui faisait claquer la langue. Son nez, en forme d'équerre bien plantée au milieu, était si rouge que la blancheur de sa peau en était violacée. Ses yeux rétrécis larmoyaient et ses lèvres très minces avaient disparu [...] elle murmurait des mots incohérents d'une voix tremblante, brisée parfois et se frottait les paumes des mains tout en s'écrasant les phalanges. Sa maigreur naturelle et la blancheur laiteuse de sa peau donnaient une impression de vulnérabilité qui trompait tout le monde...»<sup>(90)</sup>.*

Najia Abeer a écrit une trilogie *Constantine et les moineaux de la murette* qui raconte une partie bien précise de sa vie, "L'enfance", quant à *Bab El Kantra* raconte son "adolescence" et finalement *L'Albatros* qui raconte la vie de l'auteure à l'âge "adulte". Donc comment Najia Abeer pouvait-elle se souvenir et décrire ces scènes avec un tel détail ? La mémoire peut-elle être aussi fiable ? Comme nous le savons tous, les souvenirs, tout comme l'écriture, ne peuvent retracer le passé avec exactitude.

Ceci est une autre preuve que *Constantine et les moineaux de la murette* n'est pas totalement une autobiographie puisqu'il intègre une grande part de fiction. Le texte apparaît finalement comme étant un roman autofictionnel.

Maintenant nous allons parler du témoignage qui, nous l'avons déjà précisé dans la partie théorique, est très présent dans le roman.

---

<sup>90</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 97.

En évoquant le témoignage, nous allons parler des secrets de famille, des confessions, du deuil, vu que l'auteure parle de tout ce qui fait sa vie. Or, comme nous le savons, la vie est faite de secrets, de combats, de deuils.

Najia Abeer parle de son enfance, de sa vie à Constantine, de ses coutumes.

L'un des aspects les plus importants du témoignage est le secret de famille. Le secret qui a bouleversé la vie de l'auteure ; l'absence de sa mère.

*« Grand-mère avait menti une seule fois et c'est parce qu'elle n'avait jamais menti que j'ai longtemps cru à ce mensonge découvert huit ans seulement après sa mort »<sup>(91)</sup>.*

*« Je sais pertinemment que Louise n'est plus, et je continue à rôder, l'âme en peine, dans ces ruelles qui ne me reconnaissent plus. Je sais que mes pas sont inutiles et pourtant je marche. Il n'y a rien à expliquer, mais il y a quelque chose à comprendre et c'est la seule chose que je sais. Du moins pour le moment. Vagabonde, folle, insensée, incohérente, où vas-tu donc ? Elle n'est plus là. »<sup>(92)</sup>.*

Ce secret avait tant blessé l'enfant, avait laissé des séquelles et avait persisté jusqu'au jour de sa mort. Cette cachotterie qui avait meurtri la femme au plus profond de son âme.

Pour ce qui est des confessions, le roman en est truffé.

*« Chacune de ces marches était une épreuve. Mais tout le monde s'en fichait... J'en arrivais à cette conclusion : j'avais grandi et Louise n'était pas là »<sup>(93)</sup>.*

---

<sup>91</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 30.

<sup>92</sup> ) Idem, p. 77.

<sup>93</sup> ) Idem, p. 62.

« *Je la savourai toute seule, assise sur la marche des sermons, me demandant si je pouvais refaire ce miracle. Louise, elle, se serait sans doute rendu compte.* » <sup>(94)</sup>.

« *Il était mon guide, le maître d'école, le maître de la maison, une partie de Louise* » <sup>(95)</sup>.

Nous remarquons que toutes les confessions que nous avons citées comme exemples tournent autour du même sujet : Louise.

La maman surgie au moment où l'on s'y attend le moins parce qu'elle est absente physiquement dans le récit, mais elle est présente par des évocations brèves et discrètes.

La mère ne vivait pas avec ses deux filles, Djoumana et Bouchra, mais l'auteure n'a de cesse de l'évoquer sans dire qu'il s'agissait de la mère.

C'est en faisant des recherches sur la vie de l'auteure que nous avons résolu cette énigme, "L'énigme de Louise".

**Le deuil** : Après avoir fait des investigations auprès de la famille et après une deuxième lecture du roman, nous ressentons cette douleur intense et brûlante, presque palpable que ressentait l'auteure du fait de l'absence inexplicée de la maman, et qui a du mal à se manifester ouvertement dans le texte. C'est comme une lente et rude anamnèse.

« *Rosy était de ces femmes que tous les enfants rêvent d'avoir pour maman, elle s'était substituée, à son insu, à Louise* » <sup>(96)</sup>.

L'image de la mère est ainsi transférée à Rosy qui nourrissait une certaine tendresse à l'égard de Djoumana.

---

<sup>94</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit.. p 62.

<sup>95</sup> ) Ibid. p. 51.

<sup>96</sup> ) Ibid. p. 137.

L'auteure explique ainsi l'aversion de Djoumana pour Garmia, la fille de Zazi :

*« Zazi venait souvent voir sa fille, elles s'isolaient pour chuchoter [...]. Il y avait entre elles une complicité que je leur enviais et qui, sans doute, contribuait beaucoup à mon envie de toujours la rejeter. Elle avait une mère, et elle acceptait de s'en séparer facilement »* <sup>(97)</sup>.

A travers ces trois exemples, la souffrance, une jalousie si l'on peut dire de la part de Djoumana, son deuil d'être éloignée de sa mère, elle ressentait comme une injustice envers Louise. Elle voulait comprendre pourquoi personne n'en parlait, pourquoi elle avait été remplacée par "la femme de son père" ?

*« Et un jour, la récompense de notre longue attente était là : deux ou trois œufs que maman cigogne tourne et retourne entre son long bec et ses longues pattes avec un œil plein de méfiance et de fierté, "Ça y est, elle les a faits !" et la nouvelle dégringolait l'escalier et rebondissait comme une balle rouge vermeil comme seul mon père savait en acheter. Maman cigogne les gardait au chaud sous son ventre, et je les enviais »* <sup>(98)</sup>.

L'auteure, à travers ce verbe "envier" exprime l'impuissance et la frustration de l'enfant dont la mère est absente.

*« Louise était quelque part, ici, là, là-bas peut-être, à quelques pas sans doute, qui savait ? qui pouvait me le dire ? Derrière quelle voilette se cachait-elle ? Je ne savais pas ! »* <sup>(99)</sup>.

Il y a une quête éperdue, faisant rechercher cet être cher, sous tous les voiles et voilettes portés par les femmes de la ville.

---

<sup>97</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 87.

<sup>98</sup> ) Ibid. p. 32.

<sup>99</sup> ) Ibid. p. 75.

Voilà comment à travers ces aspects, Najia Abeer a témoigné des évènements de sa vie, elle a fait ressortir ses sentiments, ses révoltes, ses joies et ses peines.

Cette quête se fixe autour du nom de Louise. Louise "arlésienne" du roman, celle dont on parle mais qu'on ne voit jamais, a marqué le roman. Par ses évocations, l'œuvre porte le sceau du témoignage. Le deuil et le secret autour de l'absence de Louise donne une tonalité particulière à partir d'un jeu de voilement /dévoilement de l'auteure, qui en a dit peu mais suffisamment pour intriguer son lecteur.

*« La créativité pure n'existe pas, le plus original des textes s'affirme répétition ou en moins inscription neuve s'incrétant dans un déjà-dit, page précédemment écrite et sur laquelle on décide d'écrire, sans effacer ce qui précède, ce qui lui délivre raison d'être» <sup>(100)</sup>.*

---

<sup>100</sup> ) MADDEB, Abdelwahab, *Talismano*.

### 3- Constantine en intertextualité

#### a) Ville mythifiée par les auteurs

Cirta, Constantine, la belle des belles. Cette ville qui a tant fait parler d'elle et devient ainsi un ressort narratif de plusieurs textes, dépassant le simple rôle d'une ville et devenant un objet d'écriture et d'histoire chez plusieurs écrivains ; Gustave Flaubert qui, en 1858, fit dans les gorges une promenade équestre, écrit : « *La seule chose importante que j'ai vue jusqu'à présent c'est Constantine le pays de Jugurtha* » <sup>(101)</sup>, Guy de Maupassant, Louis Regis, Paul Lelu, Alexandre Dumas, Théophile Gautier (auteur d'un sombre drame constantinois "*La Juive*"), Louis Bertrand à qui nous devons de nombreuses relations de voyages en Algérie (*Les villes d'or*, 1921), Malek Haddad, Kateb Yacine, Djamel Ali Khodja, Rachid Boudjedra, Rolland Doukhan, Najja Abeer et bien d'autres.

Ville porteuse de messages, de sens, d'histoires et d'anecdotes piquantes et drôles, tissant ainsi des relations d'une grande envergure entre la ville, l'auteur et le lecteur, elle devient alors une ville mythique, cette relation intime qu'elle a avec les auteurs en a fait le symbole d'une ville en écritures comme l'a si bien dit madame Benachour Nedjma dans son essai : *Constantine et ses romanciers* <sup>(102)</sup> :

« *Constantine, présente dans la spatialisation narrative d'un nombre important de textes littéraires produits par des écrivains d'horizons divers – tels Kateb Yacine, Malek Haddad, Rachid Boudjedra, Tahar Ouetta, Djamel Ali Khodja, Rachid Mimouni, Nouredine Saâdi, Maximilienne Heller, Rolland Doukhan, Nedim Gürsell, et bien d'autres – fut, par ailleurs, une ville de prédilection dans des œuvres plus proches du référentiel que du fictionnel, tel que les récits de*

---

<sup>101</sup> ) Correspondance le 25-04-1858.

<sup>102</sup> ) Ed. Media Plus 2008.

*voyage et les témoignages [...]. Le titre de ce livre – Constantine et ses romanciers – laisse entrevoir deux centres d'intérêts : un espace et un mode d'expression.*

*Cet espace, en l'occurrence la ville, offre l'avantage d'être un objet complexe et toute complexité est polysémique. Ville réelle, Constantine est une création à la fois lente et collective, son aventure est à explorer dans une durée qui relève, certes de l'histoire mais aussi de l'imaginaire » (103).*

La mise en écritures de Constantine est différente d'un livre à un autre, elle se décline en témoignage comme le texte de Najia Abeer, *Constantine et les moineaux de la murette*, ou récit de voyage.

Cette ville a aidé les écrivains à mettre leurs sentiments, leurs vécus, leurs histoires et leurs imaginations en récits. L'auteur arrive, grâce à cette ville, à décrire ce qu'il ressent, à décrire des espaces existant réellement, des personnages qui ont fait partie de sa vie, les liens de ces personnages à tel ou tel espace recréent la ville, comme dans le roman étudié où Najia Abeer a su parler de ses personnages qui sont associés à des espaces différents, prenant l'exemple de sa grand-mère qui était "Ma" quand la famille habitait La Souika et "grand-mère" quand ils avaient déménagé à Sidi Mabrouk où presque tous les voisins étaient des Français. Rosy qui est un personnage du roman, fait partie d'un espace bien précis. On remarque que l'auteure a su associer chaque personnage à un espace bien précis, et qu'il est difficile de les dissocier.

*« Dans le "roman constantinois" la présence énonciative de Constantine est souvent fortement associée à un ou plusieurs personnages. Est-il possible de procéder à une lecture de la ville dans Nedjma, La dernière impression, Berechit ou la prise de*

---

<sup>103</sup> ) BENACHOUR, N., *Constantine et ses romanciers*, Ed. Media Plus, pp. 17-18.

*Gibraltar en la dissociant de Rachid, Si Mokhtar, Saïd, Joseph, Tarek ? Ainsi ces personnages construisent l'espace narratif et permettent aux lieux propres à Constantine de se fixer dans l'énonciation. Les liens de ces personnages à tel ou tel espace recréent la ville, non pas de façon globale, mais par touches, par quartiers, par sensations. Ils donnent vie au lieu référentiel qui peut paraître figé : le lieu est apparemment inerte, à la différence du personnage qui se déplace de lieu en lieu en conservant son pouvoir d'intervention... Le lieu présuppose les personnages et l'action, et non l'inverse » (104).*

C'est le cas des personnages du roman étudié, nous avons cité dans les chapitres précédents l'exemple de la grand-mère qui changeait d'appellation en fonction de l'espace : dans le quartier nouveau, français, elle est appelée en français : "grand-mère".

Certains écrivains utilisent des villes pour mieux cerner ce qu'ils veulent faire parvenir aux lecteurs, et cela n'est pas qu'un simple choix effectué par l'auteur, c'est le résultat d'un vécu, d'un parcours sociologique.

*« La spatialisation narrative propre aux villes citées dépasse le simple choix, elle résulte, en fait, d'un parcours sociologique que l'écrivain justifie en ces termes : "la littérature maghrébine est encore une littérature rurale, sans aucun sens péjoratif. En effet, il est de bon aloi d'écrire des livres sur le monde rural du Maghreb. D'abord cela renvoyait à une vérité sociologique réelle... mais aussi il y avait une certaine forme de mauvaise conscience de l'intellectuel arabe face à la pauvreté des campagnes et de la paysannerie... Depuis quelque temps a émergé l'idée de la ville dans le roman arabe et maghrébin, et je crois avoir été le premier à commencer à vivre cette émergence*

---

<sup>104</sup> ) BENACHOUR, N., op. cit. p. 36.

*et à la réaliser sur le papier. Cela s'explique tout simplement parce que je suis un produit de la ville par hasard »* <sup>(105)</sup>.

Si la ville, en général, a fasciné Boudjedra, Constantine reste néanmoins la ville privilégiée, « *la ville qui m'a peut-être le plus fasciné et sur laquelle j'ai écrit reste Constantine* » <sup>(106)</sup>.

Grâce à cette ville, l'auteur peut faire passer plusieurs messages. Najia Abeer, à travers son roman, *Constantine et les moineaux de la murette*, décrit la vie à Constantine, les coutumes, les modes de pensée, elle décrit les rues et les quartiers, on a l'impression qu'elle la fait revivre, renaître, ressurgir de ses décombres. En cela, l'auteure fait preuve de témoignage.

Elle décrit une période bien précise, qui est la période coloniale, comment les Constantinois vivaient sous l'emprise des Français, comment ils étaient traités, quelles relations de voisinages ils entretenaient avec eux, leurs cohabitations et le sentiment d'être souvent étranger dans leur propre ville, dans leur propre environnement, dans leur propre pays.

Après avoir lu et relu le roman, et aussi après avoir effectué des recherches concernant l'auteure, nous arrivons à mieux cerner le message que Najia Abeer voulait renvoyer aux lecteurs. Constantine est assimilée à la mère, une mère qui était absente tout comme Constantine qui était là et pourtant absente parce que c'est une Constantine perdue, celle de l'enfance : « *Constantine, tu me fais souffrir, est-ce que tu le sais ?* » <sup>(107)</sup>.

## **b) Le langage spécifique du roman**

Le langage utilisé dans *Constantine et les moineaux de la murette* est d'une simplicité rappelant la spontanéité enfantine, un franc-parler naturel,

---

<sup>105</sup> ) BENACHOUR, N., *Alger, une ville et ses discours*, op. cit. p. 182.

<sup>106</sup> ) BENACHOUR, N., *Constantine et ses romanciers*, op. cit.. pp. 49.

<sup>107</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 9..

astucieux, avec un emploi pourtant très ingénieux de la langue, en plus du réalisme dans la narration de l'auteure.

La narratrice a su réellement jouer avec cette fluidité mettant les lecteurs très à l'aise dans la lecture, le langage utilisé par l'auteure est tellement facile à comprendre qu'il donne l'impression qu'elle est en train de raconter une histoire pour enfant, "un conte".

Cette fluidité de parole renouvelle l'écriture romanesque par la légèreté.

C'est un cachet spécifique à l'auteure, ce franc-parler et cette légèreté d'esprit met du baume au cœur de tout lecteur.

,Najia Abeer a su choisir ses mots pour décrire la ville, les traditions, tout simplement la vie, en outre elle utilise beaucoup de mots de la langue arabe.

Cet emprunt à la langue maternelle, ou plus exactement constantinoise, a su cerner ce que l'auteure veut montrer, l'âme de Constantine. Des mots tels que "*Wast eddar*", "*Skifa*" et "*Doukhana*", "*hammame*" portant la marque distinctive d'une culture purement constantinoise et véhicule aussi un mode de vie, empreint d'un style architectural, de traditions culinaires (*Khobz eddar*, *z'labia*, *el Jawzia*, *âssida*, *chbet*, *harcha*, *tilfef*, *jijib*, *annab*), des rites, cérémonies et fêtes (fêtes religieuses telles que *Aïd el Fitr*, *Mouloud*, *Ramdan*, ainsi que les fêtes de mariage à Constantine).

*« Elle était très belle ce jour-là dans sa gandoura de velours génois annabi – de couleur de jujub – brodée de fil d'or [...], beaucoup de musique accompagnée de youyou strident [...] Les Issaouas étaient venus et des femmes avaient dansé comme des folles, elles s'agitaient à un rythme qui s'accroissait en même temps que les coups de bendir, et la voix des chanteuses s'amplifiait. Certaines s'effondraient par terre et on les arrosait d'eau de fleur d'oranger et d'eau de Cologne pour les réanimer. Grand-mère disait : "Elles ont enfin refroidi leurs djins !" Je n'avais jamais vu ces gens-là, et quand je posais la question, on invoquait le Dieu clément et*

*Miséricordieux. Pourquoi jouaient-elles avec ces je-ne-sais-qui-ou-quoi, puis faisaient appel à Dieu pour les damner ? Zazi était leur amie, en tout cas, c'est ce que j'avais cru comprendre.*

*Grand-mère disait qu'elle était possédée et qu'elle devait leur faire des offrandes régulièrement pour qu'ils la laissent en paix. A une période bien précise, Zazi achetait un coq de ferme qui devait être obligatoirement noir [...] ce coq était sacrifié devant la fontaine de la cour et c'était à elle seule de le plumer » <sup>(108)</sup>.*

Najia Abeer évoque aussi les croyances des femmes constantinoises, les rituels qu'elles pratiquaient dans le temps et qui existent jusqu'à nos jours : la *Nachra*, la *Waâda*,... cérémonies et rites que les Constantinois de pure souche pratiquaient à une période bien précise, des offrandes et des danses, des célébrations étranges qui duraient des jours et des jours, chaque danse était exécutée en portant une gandoura de couleur bien précise... Tout cela fait partie des coutumes et croyances constantinoises que Najia Abeer révèle :

*« Elle commençait par lui enlever ses organes génitaux puis elle nous les frottait sous les aisselles, à sa fille et à moi, en prononçant un mot magique. Je refusais énergiquement et elle criait : "Pauvre imbécile, c'est pour que tu n'aies pas de poils aux aisselles, pus tard". En tout cas, ça n'a pas marché et j'en suis fort aise car je n'ai jamais cru à ces superstitions. Zazi avait des croyances qui nous donnaient froid dans le dos et qui me laissent perplexe aujourd'hui» <sup>(109)</sup>.*

Elle a su décrire le quotidien des Constantinois, leurs us et coutumes :

*« La sœur aînée de mon père vit encore dans notre cité avec ce fils marié à l'une des sept filles d'une ancienne employée de maison*

---

<sup>108</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. pp. 82-83.

<sup>109</sup> ) Idem, pp. 83-84.

*que Mâ avait toujours traitée comme sa fille. D'ailleurs pendant longtemps, j'avais cru qu'elle était ma vraie tante. Toutes les grandes familles ici avaient une à trois filles adoptives. Leur nombre dépendait des besoins de la maison et étaient un signe de richesse humaine et matérielle » (110).*

Elle racontait avec précision comment les gens vivaient dans les maisons familiales où il régnait une atmosphère très conviviale. Les tableaux vivants nous donnent l'impression d'assister à des scènes réelles, d'être dans cette période bien précise, car elle décrit avec une fluidité du langage tout ce qui faisait Constantine :

*« Wast-eddar, le centre de la maison, était ainsi visible de partout, sur une hauteur de plus d'un mètre, les murs sont décorés de faïence ou mosaïque aux couleurs vives s'entremêlant en arabesques infiniment répétées. Le bleu turquoise dominait presque toujours, offrant une fraîcheur visuelle apaisante. Toutes ces maisons obéissaient à un même style de base avec parfois des originalités exprimant le goût du propriétaire qui occupait toujours la place de choix de l'édifice [...]. La fontaine jouait un rôle primordial dans les relations sociales. Elle était le témoin passif, aveugle et muet de toutes les conversations et intrigues, confidences et dénouements de quelques situations scabreuses. Le bord du bassin pouvait se transformer en lieu de réunion, où toutes les polémiques étaient permises et où aussi les conflits dégénéraient en véritables guerres pouvant aller jusqu'à l'agression physique [...], les plus sages intervenaient pour mettre fin à ces excitations puériles et les antagonistes se retiraient non sans essayer d'avoir le dernier mot. La loi de la jungle prenait parfois le dessus, ce que Jean de la Fontaine a su résumer ainsi : "La raison du plus fort est toujours la*

---

<sup>110</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit., p. 21.

*meilleure"»* (<sup>111</sup>).

L'auteure parle aussi des hommes de cette époque, de leurs comportements, comment ils étaient, comment ils réagissaient dans telle ou telle situation :

*« Les hommes ignoraient ces querelles, mais lorsque l'affaire ne restait pas sans lendemain, ils étaient mis au courant et intervenaient à leur façon pour mettre fin à ces discordes qui pouvaient aller jusqu'à devenir une atteinte à leur honneur, et là "rien n'allait plus". Leur Rodjla était en danger »* (<sup>112</sup>).

Ces récits réfèrent à une période bien circonscrite, celle de la guerre de libération avec les mots *fellagha*, *Moudjahid*, *soldats*. Comme le roman reflète toute une atmosphère, dans une ère révolue, celle où différentes communautés cohabitent à Constantine, il rend compte des rapports entre deux communautés :

*« Grand-mère et sa vieille amie, Louze la juive, avaient pétri le pain des cérémonies ensemble, elles avaient aussi frotté leurs lessives. Elles avaient cohabité longtemps dans cette maison de style arabo-andalou de Bab el Kantra et grand-mère parlait des joies simples et de douces complicités, elle racontait aussi que leurs rires résonnaient comme des timbales, et que cela faisait des envieux »* (<sup>113</sup>).

Tout ceci s'intègre également dans le roman comme témoignage de la vie constantinoise dans un milieu et à une époque donnée.

---

<sup>111</sup> ) Idem, pp. 23-24.

<sup>112</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit., pp. 24-25.

<sup>113</sup> ) Idem, p. 195.

## CONCLUSION GENERALE

Quel que soit l'usage du pseudonymat, Najia Abeer voulait subtilement évoquer tout ce qui avait fait sa vie ; elle ne s'était jamais réellement cachée, elle se confessait, racontait, se dévoilait même dans des situations difficiles avec des stratégies d'écriture remarquables qui n'étaient pas sans surprises et étonnements.

Rebelle et exhibitionniste, spontanée, étalant sa vie et ses secrets à la lumière du jour, usant de créativité et d'invention captivant ainsi le monde des lecteurs. Nous avons constaté à travers cette œuvre comment l'auteure jouait de ses atouts et de son génie d'écrivain,

*« Se mettant à nu et raillant leur propre exhibitionnisme, les autofictionnistes créent des textes qui désirent le lecteur. Prenant pour matière les impasses même de l'autobiographie, les auteurs ne livrent plus des confessions mais chuchotent des confidences. Pas de mimétisme mais un érotisme du langage – entre voile et dévoilement – qui aguiche le lecteur. Celui-ci se surprend à baisser le regard en rougissant ou à rendre son sourire à ces textes faits de paillettes et de silences avec lesquels il passera le reste de sa vie »<sup>(114)</sup>.*

A travers ce jeu du pseudonyme auquel l'auteure nous entraîne, nous avons vu naître une œuvre particulièrement attachante et émouvante. Cette soif de dévorer le roman d'un trait en ne voulant le lâcher qu'à la dernière page et en en voulant encore puisque *Constantine et les moineaux de la murette* n'est qu'une première partie d'une trilogie surprenante et particulièrement captivante. Le fait d'en vouloir encore nous montre le génie de l'auteure à laisser le lecteur dans l'attente d'une suite.

---

<sup>114</sup> ) MAGLICA Céline, D.E.A sur l'écriture autofictionnelle de Doubrovsky à l'université de Dijon.

*Constantine et les moineaux de la murette* est l'une des plus belles mises en scène de la vie de l'auteure, elle y dévoile ses peurs bien connues, sa tristesse de ne pas avoir de mère, cette sensation de mise à l'écart, de rejet, cette rébellion pour pouvoir prouver à tout le monde qu'elle était capable de faire quelque chose de sa vie, de son destin, d'où l'utilisation du pseudonyme Abeer.

S'être rebellée en changeant son patronyme était une sorte de révolte contre toute la famille Benzaghouta qui avait remplacé sa vraie mère Louise par une femme qui partageait la vie de son père.

Cette œuvre est une parfaite réussite de l'écriture autofictionnelle ; en effet, nous y voyons une excellente mise en fiction de son propre vécu, elle y traite également des événements de sa vie comme pour vouloir les évacuer une fois pour toutes, d'où le titre *Constantine et les moineaux de la murette* ; un moineau qui s'envole pour tout laisser derrière lui.

Le sujet de la mère absente la tourmentait depuis son plus jeune âge et même en étant une femme, elle n'arrivait pas à accepter cet échange inexplicable.

Toutes les peurs étaient recensées par l'auteure par les différents témoignages présents dans le roman par un subtil jeu d'écriture qui est un cachet spécifique à Najia Abeer, femme tourmentée, blessée, déchirée, qui retrouve la sérénité grâce à son évasion dans l'écriture, ce jeu de voilement et de dévoilement. Le monde est séparé en gentils et méchants - cela est typique du regard de l'enfant – et rapproche le texte de la fiction puisque l'entretien avec la famille ne corrobore pas cette façon de voir, les personnages "négatifs" ne l'étant pas toujours dans la vie réelle. On peut dire que Najia Abeer fait œuvre de fiction à ce niveau de l'analyse.

De facture autobiographique et autofictionnelle, l'œuvre de Najia Abeer est une quête de soi, douloureuse, courageuse, un travail de mémoire à la recherche d'une clé, d'une réponse à la question existentielle, susceptible

d'exorciser les démons passés et présents, elle ne pouvait s'empêcher de témoigner d'une époque, d'un pays et de mettre à nu les goulots d'étranglements d'une société qui sert d'ancrage à ses personnages et dans laquelle l'auteure, malgré son détachement, reste fortement enracinée.

Toutefois, les particularités de l'auteure ne s'arrêtent pas là. Elle était une grande humaniste, personne très sociable, souriante, qui aimait défendre la cause des plus démunis et mettre en fiction un agréable témoignage de cohabitation religieuse et raciale entre Algériens et Français au-dessus de tout a priori. Najia Abeer n'avait pas eu la reconnaissance qu'elle méritait de par sa venue tardive à l'écriture et la volonté divine qui a voulu qu'elle nous quitte pour un monde meilleur, mais l'intérêt qu'elle sollicite actuellement démontre le génie de sa créativité littéraire.

*« Najia Abeer n'est plus, une nouvelle bouleversante qui répand la consternation en ce début de semaine chez tous ceux qui l'avaient connue. C'était le cas au sein de ce supplément où ses contributions amicales étaient les bienvenues. Najia Abeer ne se posait pas en critique littéraire, mais de ses interventions, elle s'attachait à faire aimer la littérature »* <sup>(115)</sup>.

*« Alors, comme ça tu décides de partir sans nous ! Comment imaginer revenir au pays sans te voir ? comment parcourir ta Souika sans t'apercevoir, au détour d'une venelle ? comment accepter de ne plus te lire, lors de nos correspondances nombreuses et passionnées ? comment admettre que tu ne produiras plus tes œuvres ? Mais il n'y a pas que nous que tu laisses de l'autre côté du pont, il y a Cirta, notre belle belle ville tant chérie et pour laquelle jusqu'à ton dernier souffle tu as milité, avec la passion que tous tes amis te connaissaient [...]. Jamais je ne pourrai te remercier de cet immense*

---

<sup>115)</sup> Journal *El Watan*, le 16 septembre 2005.

*bonheur, de cette revanche sur le passé. Désormais, dès que je serai dans cette belle médina, je te donnerai le bras pour que tu continues à me guider, pour que tu m'expliques tout ce que je ne suis pas capable de voir tout seul. Chaque lutte pour sauvegarder ce précieux patrimoine, ton lieu de naissance, sera marquée de ton sceau enflammé »* (<sup>116</sup>).

Comme nous l'avons déjà mentionné durant toute cette recherche, Najia Abeer avait un amour particulier pour sa ville natale. D'ailleurs elle en parle durant tout le roman en décrivant les ruelles de Constantine, ses quartiers, ses *Diar* arabes, la vie et les traditions des Constantinois avec une ingénieuse précision qui donne l'impression de vivre dans son époque.

Nous concluons par un extrait d'une lettre écrite par son ami Jean-Michel Pascal qui s'intitule *Lettre à Najia Abeer* qui a été publiée comme article sur le journal *Soir d'Algérie* le 27 avril 2006.

*« Tu étais rebelle, passionnée, parfois violente, mais toujours à l'écoute des autres, soucieuse de partager l'histoire de ton pays, de ta ville, tous tes écrits le prouvent et c'est aussi en cela que nous sommes tous orphelins. »*

Nous espérons qu'à travers ce modeste travail nous avons pu contribuer à faire connaître l'auteure dans le milieu universitaire et que nous avons pu rendre hommage à cette grande dame qu'était Najia Abeer.

Nous avons tenté, dans ce modeste travail, d'éclairer un tant soit peu l'œuvre et le talent de cette grande écrivaine.

Dans une première lecture, nous avons trouvé le monde merveilleux de l'enfance avec "les cigognes", "les petites poupées en bois" et les "jeux

---

<sup>116</sup> ) Lettre à Najia Abeer de la part de son ami Jean-Michel Pascal, parue sur *Le Soir d'Algérie* le 27 avril 2006.

d'enfants" ; mais le texte a laissé entrevoir une fracture, celle de la mystérieuse Louise qui correspond à une absence de la maman ressentie confusément.

Puis l'entretien avec la famille nous a permis de confirmer que malgré les attitudes très ouvertes et émancipées de l'auteure, l'attachement aux valeurs et aux traditions de la ville reste fort bien qu'il y ait une mise en questions de pratiques irrationnelles puisqu'il transparait dans son œuvre que l'enfance est aussi ce monde en voie de disparition recherché par Djoumana.

Nous découvrons une œuvre riche où l'attrait pour le moderne et l'art se dispute à l'attachement aux racines. Constantine a focalisé les joies et les peines, elle reste un élément-force dans l'impulsion de l'écriture chez Najia Abeer, écriture conçue comme une anamnèse, puis comme un travail à sincérité et fiction se partageant l'espace textuel.

Il serait intéressant de suivre le fil déroulé par l'auteure. Après l'enfance avec *Constantine et les moineaux de la murette*, l'adolescence avec *Beb el Kantra*, l'âge e la maturité avec *L'Albatros*, ont-ils apporté un changement dans la façon d'appréhender le monde ? Pourrons-nous dégager un "mythe personnel" chez Najia Abeer ?

## **Bibliographie**

### **Les œuvres de Najia Abeer**

- *Constantine et les moineaux de la murette*, Alger, Ed. Barzakh, janvier 2003.
- *Bab el Kantra*, Alger, Ed. Apic, 2005.
- *L'Albatros*, Alger, Ed. Marsa, 2004.

### **Ouvrages littéraires**

DOUBROVSKY Serge, *Fils*, roman, Paris, Ed. Galilée, 1977. Réédition Gallimard, coll. Folio, 2001.

GIDE André, *Si le grain ne meurt*, Paris, Ed. Gallimard, coll. Folio, 1972.

### **Ouvrages théoriques**

ACHOUR Christine, BEKKAT Amina, *Clefs pour la lecture du récit, Convergences critiques II*, Alger, Ed. du Tel, 2002.

BARTHES Roland, KAYSER Wetal, *Poétique du récit*, Paris, Ed. du Seuil, 1977.

BARTHES Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Ed. du Seuil, 1973.

BARTHES Roland, *SZ*, Paris, Ed. du Seuil, 1970.

DOUBROVSKY Serge, *Le Livre brisé*, roman, Paris, Ed. Grasset et Fasquelle, 1989.

GASPARINI Philippe, *Est-il Je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Ed. du Seuil, 2004.

GENETTE Gérard, *Fiction et Diction*, Paris, Ed. du Seuil, 1991.

GENETTE Gérard, *Figure III*, Paris, Ed. du Seuil, 1972.

GENETTE Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Ed. du Seuil, 1983.

GENETTE Gérard, *Seuil*, Paris, Ed. Grasset, 1987.

KOTIN Mortimer Armine, *La clôture narrative*, Ed. José Corti, 1985.

LARROUX Guy, *Les mots de la fin, la clôture romanesque en question*, Paris, Ed. Nathan, coll. Le texte à l'œuvre, 1995.

LECARME Jacques et LECARME TABONE Eliane : *L'autobiographie*, Paris, Ed. A. Colin 1999.

LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Ed. du Seuil, 1975, rééd. 1996.

LEJEUNE Philippe, *Moi aussi*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Poétique, 1986.

LEJEUNE Philippe, *Signe de vie, Le pacte autobiographique II*, Paris, Ed. du Seuil, 2005.

## **Thèses**

COLONNA Vincent, *L'autofiction et c'est sur la fictionnalisation de soi en littérature*, Thèse inédite dirigée par Gérard Genette, EHSS, 1989.

Entretien réalisé par Alex Hugues avec Serge Doubrovsky à l'occasion de la parution de *laissé pour compte* en janvier 1999, Université de Birmingham, Département de français.

BENACHOUR Nedjma, professeur à l'université de Constantine : *Constantine, une ville en écriture*, Thèse de Doctorat soutenue à Constantine le 12 janvier 2002.

JENNY Laurent, *Méthodes et problèmes de l'autofiction*, Département de français, Université de Genève, 2003.

MAGLICA Céline, étudiante en Lettres modernes, D.E.A sur l'écriture autofictionnelle de Doubrovsky à l'université de Dijon.

## **Revue et Journaux**

*El Watan*, 27 octobre 2005

*Soir d'Algérie*, 27 avril 2006.

## **Sitographie**

- [www.L'autofiction](http://www.L'autofiction) Laurent Jenny.htm
- www. Le pseudonymot selon Gerard Genette;FR
- www. Le pseudonym.com
- www.Najia Abeer.com
- www. les amis de constantine.com
- www. Association Arch.com

## **ANNEXES**

## **1 - Rencontre avec la famille Benzaghouta**

Après avoir effectué plusieurs recherches par-ci par-là, pour tenter de connaître la vie de l'auteure, nous avons jugé nécessaire d'aller au sein de la famille de Najia Abeer, pour mieux en connaître les différents aspects de la personnalité de l'auteure.

Qui, mieux que sa propre famille, pouvait nous parler d'elle ?

C'était un jour très particulier pour nous, faire la connaissance des personnages qui ont fait l'histoire du roman, le père, Ami Maâmar Benzaghouta qui était le guide de Najia dont elle ne tarit d'éloges à son égard, le frère Toufik avec qui elle avait une relation particulière, avec lui elle était à l'aise, elle pouvait parler de tout sans se soucier d'être mal jugée.

Le frère : « *Najia, Najia, dourk ngoulek alah, je vais vous dire une chose, Najia par exemple fumait, elle ne le faisait devant personne sauf devant moi et ma femme, tellement elle me faisait confiance, kanet tatkayaf guir goudami anaya, avec mes autres frangins, elle ne le faisait pas...* » <sup>(117)</sup>

La belle-sœur qui ne figure pas dans le livre parce qu'elle racontait son enfance, mais qui était très proche d'elle, et qui l'affectionnait particulièrement. Madame Benzaghouta (la femme de son frère Toufik) nous a beaucoup parlé de Najia Abeer, étant elle-même une femme, elle la comprenait davantage, elles papotaient de tout et de rien, des choses de la vie, des sujets de femmes que seules les femmes comprenaient.

La belle-mère Safia qui était appelée Samra dans le livre (un nom très significatif, "Samra" veut dire brune et tout ce qui est brun est sombre. Safia veut dire claire alors on constate le contraste entre le réel et le fictif, sombre et clair), avec qui, malheureusement, nous n'avons pu parler à cause de ses problèmes de santé.

---

<sup>117</sup> ) Enregistrement effectué au sein de la famille.

La personne qui nous a aidée ou servi d'intermédiaire, qui connaissait personnellement la famille, est monsieur Benhamani Brahim et qui nous a accompagnée lors de la visite.

La maison familiale se situe à Sidi Mabrouk en face de la clinique d'accouchement "Les Apôtres", exactement comme dans l'oeuvre *La villa de l'espoir*,

*« Depuis un peu plus d'un an, mon père avait réussi à acheter un petit lot de terrain dans la partie supérieure de notre faubourg. Je l'accompagnais souvent pour arroser la dalle et les piliers de ce qui allait être "La villa de l'espoir"»* <sup>(118)</sup>

Nous avons reçu un accueil très chaleureux, la famille Benzaghouta est une famille très simple qui nous a ouvert les bras, qui nous a parlé sans tabous, sans carcan, ce qui est un peu étonnant parce qu'ils parlent de leur vie, ils mettent à nu des sentiments, des secrets de famille, ce qui nous a permis de sauter à pas de géant dans notre recherche.

Grâce à tout ce que nous avons appris auprès de la famille, nous avons mieux compris, du moins nous avons essayé de comprendre la personnalité de l'auteure.

Personne aux multiples facettes ; gentille et sévère à la fois, forte et si vulnérable, qui connaît et côtoie beaucoup de monde, et en réalité seule...

C'était le 04 juillet 2007, date de cette rencontre. Nous étions attendue par le frère, Toufik, et sa femme. Nous nous sommes installés dans le salon. Après les présentations, nous avons expliqué le but de notre recherche ainsi que les motifs qui nous ont fait choisir le thème de Constantine et nous avons été surpris de constater que toute la famille Benzaghouta était des fans, des amoureux sans limite de la ville de

---

<sup>118</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 120.

Constantine, toute la maison sentait l'amour de cette ville, il y avait plein de photos plus anciennes les unes que les autres qui témoignaient l'affection particulière qu'on avait pour Constantine. Il y avait de la musique en sourdine, du Malouf, bien entendu, et aussi plein, plein de livres. Nous avons senti que nous étions dans un environnement d'intellectuels, un milieu où baignaient la culture et l'amour du savoir,

« ... et, comme dit Maâmar Benzaghouta, historien chercheur : "Ville capable de forcer à l'étonnement le voyageur le plus blasé, tel ce général tunisien qui, après avoir en vain essayé de s'en emparer par un long siège [...] exalte son dépit par cette phrase : Ailleurs, les corbeaux fientent sur les hommes. Ici, ce sont les hommes qui fientent sur les corbeaux !"» <sup>(119)</sup>

Nous avons ensuite commencé à parler de Najia Abeer, de sa vie, son enfance, ses goûts pour la musique constantinoise, de son amour pour sa ville natale, de son penchant pour la peinture, le dessin, la broderie...

Mais aussi des évènements qui ont fait sa personnalité, son mariage précoce qui lui avait donné l'impression que son père voulait se débarrasser d'elle alors qu'elle était sa préférée.

Le frère : « *Elle était gâtée par mon père, les meilleurs habits pour Najia, je me souviens, le meilleur cartable était pour Najia...* » <sup>(120)</sup>

Son divorce, sa maladie, l'indifférence totale de certains de ses proches, l'absence de sa mère...

Son frère voulait nous faire comprendre que Najia était incomprise, vu la société constantinoise qui était très conservatrice et qui continue à l'être jusqu'à présent.

---

<sup>119</sup> ) ABEER Najia, *Constantine et les moineaux...*, op. cit. p. 15.

<sup>120</sup> ) Enregistrement effectué au sein de la famille.

Il y avait un échange très agréable, c'était très convivial. Nous posions des questions et les membres de la famille répondaient de façon naturelle, avec un tel tact qui nous mettait très à l'aise.

Après un certain temps, le père nous avait rejoints, muni de sa canne. La première impression que nous avons eue de ce grand homme c'est la générosité sans limites.

Après une présentation qui s'était imposée et le but de notre visite, le papa s'était lancé dans la discussion avec une fluidité dans la parole qui nous laissait sans voix, vu l'âge avancé de Si Maâmar. Certes, c'était une personne très âgée mais tellement jeune d'esprit, sympathique, drôle et tellement attachante, que nous avons souhaité que cet entretien ne finisse jamais.

Le papa parlait de sa fille, racontait ses bêtises à travers une suite d'anecdotes piquantes, de souvenirs chatoyants et pittoresques, avec cette lueur dans les yeux tel un petit enfant à qui on montrait une friandise et en même temps une sorte de nostalgie, le regret d'avoir perdu sa fille à la fleur de l'âge, mais aussi une fierté parce que c'était le fruit de son éducation.

Parler, parler et parler, nous n'avons fait que parler de Najia Abeer, Najia la battante, la fragile, l'enfant espiègle qu'elle était, ses carences affectives, ses aventures excitantes, et son désir profond de redonner à son passé mêlé à l'encre de son stylo une existence réelle, sa mémoire s'éveille et ses souvenirs sont retranscrits sur le papier, le cœur rempli de nostalgie. Elle nous fait le récit d'une époque qui n'est plus, de traditions que l'on ne reconnaît plus.

L'entretien arrivait à sa fin et nous n'avions toujours pas fini de parler, nous en voulions tellement plus, le temps passait et nous ne nous en rendions même pas compte tellement l'échange était passionnant. Enfin nous avons essayé de connaître au mieux l'auteure pour comprendre davantage son récit, et la faire connaître au sein du milieu universitaire puis

finalement tenter de prouver son génie et contribuer à l'intérêt de ses œuvres en milieu culturel, c'est le moins que nous puissions faire.

## **2 - Enregistrement effectué au sein de la famille Benzaghouta**

Le frère : Najia, c'est la première fille de mon père. Hya lawla, c'est-à-dire elle est issue d'un premier mariage de mon père. Sa mère c'est, s'appelle (Allah yarhamha) : Bakir Khoudja Louise, et puis elle a étudié, elle a fait l'Ecole Normale, après l'Ecole Normale elle s'est mariée rahet directement aux Etats-Unis avec son mari qui est actuellement le docteur Bouhouche, il est connu wache rayah ngoulek 'aliha, c'est une fille que je ana bark j'étais très proche d'elle par rapport à tous mes frères.

C'était une fille qui était toujours rebelle, ha elle a été toujours rebelle, elle fait à sa tête, elle a été toujours libre et quand elle a envie de faire quelque chose elle la fait, elle la fait, c'était une femme moderne qui aimait la musique, qui faisait la peinture, elle s'intéressait à tout, elle qui n'avait pas froid aux yeux, et puis mahssoub mangouleche ana mal terminée, tellement que les gens ne la comprenaient pas, malgré kanet elle était artiste. Wa mbaâde elle a divorcé wa dork elle s'entend plus avec son mari parce qu'elle n'a jamais trouvé quelqu'un qui la comprenait.

Najia avait un caractère propre à elle.

Le chercheur : Très spécial d'après wach grit ana fi *Constantine et les moineaux de la murette*.

Le frère : Très spécial, Najia, tâaytlek tgoulek ani fi tunes wa radwa tgoulek ani fi dzayare, ani jaya nbate wa naboad ma tbateche.

La belle sœur : Elle est libre

Le frère : Hadi hya.

La belle sœur : Elle est libre, elle vivait pleinement.

Le chercheur : Ça se voit

Le frère : Elle veut pas prendre d'engagement jamais tgoulek alla el hadja hadik, hihe parce que hya baâd ma tahkamche fi waqtha. Hadi hya la vie de Najia, c'est une vie mouvementée, c'est une vie agitée, c'est une vie ! Ana ani khouha nhar nrouh Ldzayar on se donne rendez-vous on prend un café dans une cafete walla hadik wa nbâad fi lamane abqa bslama.

La belle sœur : Elle réserve dans sa littérature

Le chercheur : Oui, c'est vrai

La belle sœur : La littérature c'est une évasion.

Mr Benhamani : Le moi parle inconsciemment de l'auteur dans el texte.

Le frère : Hadi hya Najia : Najia naâyate elha rgoulha ani fi Alger tji, nrouhou la cafete hadik eli mninela grande poste. Tag'oud mâya hadouk les 45 minutes hadouk wa mbaâd tgouli Bye bye mon frère fi lamane khouya.

La belle sœur : Donc elle a été forgée par ses voyages. Il faut dire que les voyages ont leur impact sur la personnalité.

Mr Benhamani : Bien sûr !

La belle sœur : Elle a été aux Etats-Unis, elle a été en Jordanie, elle a vécu avec une classe en Jordanie, c'est une classe de littérature, d'évasion, de gens libres aussi, des gens qui ne ressemblaient aux gens de tous les jours, et sa littérature en quelque sorte parce que m'a j... comment il s'appelle hadek eli ja Jean, Michel walla qui a dit, qui nous a parlé d'un grand poète français de noblesse il a dit que la poésie n'est pas donnée à tout le monde, donc les hommes de Lettres, walla les femmes de Lettres, c'est des gens qui ne sont pas comme tout le monde, ils sont...

Mr Benhamani : Ils ont leur vision des choses. Peut-on considérer la poésie comme art majeur ? Bof ! je ne sais pas ! Je ne peux rien dire ana je l'ai connue de toute façon un petit peu, un après midi, c'est tout, on a discuté un peu.

Le frère : Najia, mahsoub, elle a un peu souffert parce que personne ne la comprenait, personne ne comprenait ce qui se passait dans la tête de Najia, comme hnaya société conservatrice, famille aussi conservatrice, elle était toujours en marge de, du groupe, de la famille parce qu'elle a sa propre vie, sa manière de vivre, de voir les choses. Hadi hya. Pour elle, se promener dans la rue avec un ami wella une amie pour elle c'était la même chose, alors que la société ntaâna, l'époque eli Najia elle avait un ministre qui était son ami, et elle avait un chauffeur de bus, nachfa aliha qui était son ami à elle et elle le considérait, elle le recevait chez elle wa hadi hya Najia kanet mâa Khalida Toumi mâa Rbahi mâa tout le monde. C'était le milieu féministe hadak, elle adorait sortir dans la rue et participer aux manifestations gaoulilha ay kayna une marche Najia aye fi nousha ma tqallaqche rouhek.

Le chercheur : 'Andkoum une autre sœur ? Y a deux filles et deux garçons ?  
je pense

Le frère : Bon, pour être clair, mon père a eu deux filles d'un premier mariage puis il a épousé ma mère, c'est une Benzaghouta wayne il a encore une fille et deux garçons et tout et pour tout trois filles et deux garçons.

Le chercheur : Allah ybarek

Le frère : Ybarek fi 'oumrek.

Le chercheur : La maman taâk emmala hya elli wassamha Samra.

Le frère : Hihe Safia, maâlabaliche dans son livre.

Le chercheur : Dans le livre, msamyatha Samra.

Le frère : Safia.

Mr Benhamani : Chkoune Samra machi jaddak ?

Le chercheur : La grand-mère kanet taâyatalha Mâ.

Mr Benhamani : Fi le livre même

Le chercheur : Fi le livre, oui, taâyatlha Mâ.

Le frère : Elles appelaient houma leur propre mère Mâ et ma grand-mère mâ parce que tout le monde l'appelait ma wa amadi kouna naâyoutouha Lallâ.

Le chercheur : Lallâ, oui.

Le frère : Wa amati loukhra naâyoutouha Zaza.

Le chercheur : Zaza, c'est vrai.

Le frère : Ma mère kounna naâyoutouha Nana alah naâyoutouha Nana parce que ma mère elle a vécu en Tunisie, et en Tunisie 'andhoum hadi la patronne de la maison yaâyoutouha Nana. Donc elle a vécu en Tunisie, ki jate Iguinahoume yaâyoutou Nana donc on l'a appelée Nana wa khlassé.

La belle sœur : Moi, je voudrais rajouter quelque chose yaâni quelque qu'est-ce qu'il devient il devient le fruit de ce qu'il a subi, c'est-à-dire écrire, écrire c'est d'abord écrire c'est un don, c'est un don kima ygoulek Rachid Boudjedra en arabe Hajesse, c'est pas tout le monde qui a ça hajesse, ça peut être un besoin, comme ça peut être une façon de s'exprimer, d'exprimer ce qu'on veut. Pour Najia, bon, c'est une femme qui a écrit comme beaucoup d'écrivains qui ont écrit, mais sa vie a été façonnée par un tas d'évènements qui ont fait qu'elle a parlé de la mort dans le livre parce qu'elle a vécu la maladie, elle a parlé de son enfance et

puis il y a ce qu'elle souhaite on voit, moi j'ai vu dans ses écrits surtout comment les choses doivent être, un peu d'idéalisme aussi, il y a de l'idéalisme parce que écrire à un certain âge, la quarantaine la cinquantaine, on aboutit à...

Mr Benhamani : Elle est venue tardivement à l'écriture

La belle sœur : Non, tardivement et aussi on parle de certaines choses, je ne sais pas, moi, si on écrit à 20 ans, je pense, je n'ai, j'ai écrit, j'ai fait des gribouillages, j'ai pas réellement écrit, à 20 ans c'est une chose, à 50 ans, on ne regarde pas les choses de la même manière, non ?

Le chercheur : C'est normal ! on mûrit...

Mr Benhamani : C'est normal, c'est une quête.

La belle sœur : C'est une quête de quelque chose, mais il faut aussi dire que c'est la façon de vivre aussi parce que en tant que femme, yaâni si on parle de la femme algérienne même si il y a cette idée d'être libre on se sent toujours, il y a quelque chose qui nous retient, la famille, y a un tas de tabous, je dirais de traditions, de choses qui font partie de la vie, qui donnent à la vie un sens, je ne sais pas, moi, du jour au lendemain je vais partir et je vais laisser mes enfants... Vous voyez ce que je veux dire, y a toujours des choses qui nous retiennent quelque part, y a la morale, y a un tas de choses, y a beaucoup de choses qu'on ne fait pas parce qu'on a envie de les faire, comment dire, ai-je..., c'est comme parler de l'amour, je dirais kayene wahed un professeur ygoulkoum l'amour c'est un feu de paille et les chaînes de l'habitude sont plus fortes que celles de l'amour. Mois, je crois ça, les chaînes de l'habitude sont plus fortes.

Mr Benhamani : L'habitude est une deuxième nature.

La belle sœur : Oui, c'est-à-dire quand on se marie, les chaînes de l'habitude c'est qu'on vit, et je regarde pour ça par exemple, les couples, les parents, nos parents, nos grands-parents. Je disais tout à l'heure douk anahar à Toufik, ces gens ont appris à s'aimer dans le mariage et ont persisté, ont vécu longtemps, et aujourd'hui kima ygoulek hadak taâe el mourayha dahakni gale el houb 'âde fil stage ça m'a fait rire que les gens sortent ensemble comme ça et que ces couples...

Le frère : Là wala ces mariages sont voués à l'échec, c'est pas évident.

La belle sœur : La...

Le frère : C'est pas sûr que ça marchera.

La belle sœur : Oui, hada ce n'est qu'un exemple qui m'est venu à la tête, yaâni je dirais que peut-être le fait d'avoir vécu aussi aux Etats-Unis d'avoir tellement fait de voyages, elle nous disait qu'en Jordanie avec une certaine classe jordanienne, elle se rencontraient chaque soir, chaque après-midi autour d'un café. Y a pas cette idée, par exemple comme en Algérie où les femmes ne parlent pas de laver les tapis, les couvertures. Quand on parle de ça, elles sont étonnées en Jordanie et au Liban...

Au Maghreb, oulla en Algérie, y a la tendance, c'est-à-dire je ne sais pas, moi, à 6 heures, si une femme qui ... si une femme qui est au bout de cette heure dehors, ça y est, c'est mal vu par la société, n'est-ce pas ? Moi, je me presse de rentrer rapidement, on obéit à certaines normes, ce qui veut pas dire qu'on n'est pas libre, mais vous voyez ce que je veux dire ? Peut-être chez Najja, elle veut balayer tout ça, elle dit que je m'en fous de ça, je m'en fous, je ne sais pas, moi, comment on juge ça, c'est... je ne sais pas si on appelle ça d'abord liberté et il fut définir ce qui est la liberté. La liberté, ça n'et pas faire ce qu'on veut tout le temps

et prendre en considération à mon avis les autres c'est de la liberté aussi, n'est-ce pas, en considération certaines choses, comme ça, voilà, yaâni Najia d'emblée, ... d'emblée, yaâni c'est la liberté, c'est vivre, c'est déguster la vie, c'est voyager.

Le frère : Najia, ... Tout ce qu'elle a vécu était noir.

Mr Benhamani : Elle voulait prendre sa revanche.

.....

La belle sœur : Non, dans la vie, c'est pas la peine de parler de tout ça, nous on parle du côté littéraire.

Mr Benhamani : Pourquoi ?

La belle sœur : non, non, non y a rien à cacher.

Mr Benhamani : Dans la littérature il y a une part de fiction et une part de réalité aussi.

.....

Mr Benhamani : Je pense que ces différences ont été faites par la société, je ne sais pas si c'est prendre la chose en elle-même, si c'est un respect ou bien autre chose qui est mal vu, c'est des référents et les référents sont faits, je ne sais pas, moi, je ne vois pas les choses de cette façon, enfin Najia Abeer a beaucoup...

Le frère : On est en train de parler d'une personne et la personne hadi, la connaissant ana, je dirais une chose quand j'ai lu son livre... Je respecte ses écrits mais ses descriptions ne sont pas vraiment comme elle le dit parce que ana 'ala bali elle a été gâtée par mon père.

Le chercheur : Oui, cela se voit.

Le frère : ... elle a été gâtée par mon père parce que ngoullek les meilleurs habits kanet tadihoum Najia. Nechfa 'ala le meilleur cartable

kanet tadih Najia, quand elle voyageait wahad ma yahdar maâha, Najia elle voyageait, c'est la ...

Elle a fini ses jours isolée, elle a eu ce qu'elle méritait pas, un mari occupé, la maladie, la solitude, le divorce, elle s'est retrouvée oua mbaâde toute seule oua mbaâde wayne kanet taskoune, tout le monde la prenait pour une folle mal hada parce qu'elle a divorcé parce que tout le monde voyait son mari un homme important ; akal il ne fait rien mais ma 'ala balhoumch b les coulisses, hadak elli biha parlique chafet hadik elaklia taâ houme chafet belli c'est très froid, y a pas de relations yaâni klasse chroub, deux objets qui bougent à l'intérieur, oua mbaâd elle a eu deux gosses plutôt différents, .....

Et un jour, parce que anaya maâla balach qu'est-ce qu'elle allait faire oua kanet tgouli rayna naktaoub ktab et vous allez avoir une surprise hadi galat hali, gattli je vais faire une surprise et puis mbaâd qrit le livre ça m'a touché oua mbaâd goult : non, il ne faut pas avoir honte, c'est une personne, elle a mis ses sentiments, sa façon de voir la vie, de voir les choses parce que ma nqadrouch nadakhlou fi galbha parce que hya il lui semble que la vie ne lui a pas souri oua mbaâd effectivement malgré ses voyages, malgré kda parce que annass ygoulou rahat les Etats-Unis, la Jordanie, ou a nqarri, oua l'université, oua naâraf dans la tête de la tête de tout le monde c'est une personne comblée, elle a tout oua mbaâd finalement c'était rien, c'était au fond d'elle-même, elle n'avait rien, elle n'a rien eu belli tout était vide.

La belle sœur : Pourquoi on écrit, aussi ? Quand on écrit ?

Mr Benhamani : Madame, lorsqu'on vient à la littérature, comment on vient à la littérature, on peut venir à la littérature par ..., si on n'a pas

de don, on peut venir par cassure, donc maintenant les motivations sont une route à son écriture, peut-être qu'elle voulait, elle s'est servi de la littérature comme une catharsis, elle voulait un petit peu faire sortir tout ce qui l'attendait chez elle.

Le frère : Elle a commencé par la peinture, il y avait un tableau Bakda wayn msawra un groupe hakda oua chroute hya à l'écart indirectement elle a fait un tableau oua mbaâd yadharb la solitude ki rahet saknet ouahadha fi son appartement toute seule, elle s'ennuyait yadharbi elle a gribouillé oua mbaâd aki taârfi comment c'est une explosion, c'est quelqu'un qui, elle, a commencé à écrire...

La belle sœur : George Ahame, un écrivain anglais, dit qu'on écrit pour l'amour des sons et des Lettres et on écrit aussi pour rehausser quelque chose, sa propre image, pour se dire qu'on a fait quelque chose aussi parce que écrire,... donc y a ça chez elle, elle a voulu, à mon avis, se reconstruire après tous es évènements, c'est une façon de se reconstruire intérieurement et nous parle parce qu'on la connaît aussi, on parle de la littérature, on parle de la philosophie.

Mr Benhamani : Mais tout le monde ne connaît pas son fond, ce qu'elle voulait au fond d'elle, donc suivant une certaine analyse au niveau de l'œuvre peut-être voir...

La belle sœur : Oui, oui, non, comment ça, moi, je la connais en tant que membre de la famille et j'ai découvert, je l'ai mieux découverte, j'ai reconstruit l'image, voilà, en lisant, j'ai rassemblé les images et j'ai une idée d'elle quand même, elle a son sens artistique, il existe chez elle, c'est une femme très très élégante, il faut le dire, elle s'habille d'une façon très très élégante et unique à elle, je le dis yaâni elle ne s'habille pas comme n'importe qui, je

l'aide, l'ai assez dit, c'est-à-dire on voit l'art dans ce qu'elle met, c'est-à-dire qu'elle me dit que c'est une artiste, voilà pour vous expliquer, c'est-à-dire on peut être belle, dire une femme est élégante mais on sent qu'il y a l'artiste derrière, voilà une chose, c'est pour ça qu'elle faisait de la peinture.

Le frère : Et elle aime Constantine, elle adore Constantine d'une manière que vous ne pouvez pas imaginer, ha wald Ksentina, wa Ibrahim naârfou baâdana on collectionne les photos de Constantine, nsamou el malouf, mais hya elle aimait Constantine, elle aimait Constantine. Taji Isouika, tchouf addar rabet tablei aliha, tchouf kda, elle adore Constantine, elle aime, elle aime Constantine, c'est une fille du Rocher, elle aime Constantine vraiment d'une manière extraordinaire

La belle sœur : Moi, je me dis y a plusieurs éléments, y a aussi le fait d'avoir perdu sa mère jeune, ça compte, l'amour maternel, ça compte beaucoup ça, je pense que...

Mr Benhamani : Elle a eu des carences affectives

Le frère : Chouf, y a des non-dits de la vie, pour ne pas toucher à la morale des gens, mahsoub même son divorce, sa mère, etc., étaient... y avait des trucs et peut-être ça l'a touchée durant toute sa jeunesse, c'est-à-dire, parce que parfois on peut décrire quelqu'un, j'ai pas envie de tomber dans le procès en essayant de comprendre la personne pourquoi et comment, mais on le fera jamais à 100% parce que koul wahed'andou el indifaâ ta'ou achchakhsyia , elle n'a pas bien vécu parce que sa propre mère n'était pas là.

Mr Benhamani : Est-ce que elle, lorsqu'elle était avec vous, elle était expansive, c'est-à-dire qu'elle était introvertie beaucoup plus, est-ce qu'elle n'écrit pas comme ça ? elle l'a écrit par exemple

La belle sœur : D'abord, on la voit une fois par an, on la voit pas tous les jours hadi, d'une part, mais quand on discute, on s'adonnait à des discussions yaâni entre femmes elle pouvait me parler de certaines choses avec audace, mais elle n'était pas facile aussi, c'est-à-dire voilà je constate qu'on connaît tout d'elle, ce manque d'affection, le manque de la mère, etc., il y avait des moments où je la trouvais quand même pas facile de caractère dans le sens qu'on n'a pas l'impression qu'elle a perdu sa mère, parfois elle n'est pas facile, ça je le dis, est-ce que c'est dû à... comment dire, conflit avec soi-même ou conflit avec la maison...

Mr Benhamani : Sur quel point de vue ?

La belle sœur : Elle n'est pas facile...

Le chercheur : Elle a son caractère

La belle sœur : Oui, elle a du caractère, pas facile, je le définis comme ça.

.....

Le chercheur : Non, mais anaya wach qrite fi el ktabe taâha c'était une personne très rebelle qui se laissait pas faire.

La belle sœur : Je sais.

Mr Benhamani : Attention aussi peut-être sous le signifié de la rébellion on peut découvrir une âme meurtrie.

Le chercheur : Bassah haka c'est-à-dire d'après ce que j'ai lu entre les lignes ...

Mr Benhamani : Je vous dis au niveau de *les moineaux de la murette*, fi les 10 ou 15 dernières pages, le syndrome symbolique du père parce que je ne crois pas qu'elle a reproché à Ammi Maâmar le divorce avec sa femme parce qu'elle accable trop Ammi Maâmar.

Le frère : Par respect à la morte dans sa tombe, koune jate haya ngoulou Rabbi yahdiha, mais pour être parce que ana nahdar 'ala nafsi en mon âme et conscience, je ne l'ai jamais considérée comme demi-sœur wana les trucs hdou tâe demi-sœur jamais dakhlou fi rassi, 'andi khourti et j'ai respecté son mode de vie qui ne nous convenait pas à nous tous. .... Et puis, après le divorce, elle a essayé de se remarier

La belle sœur : Non, c'est la vie, ma chi ghir hya

Le frère : Elle n'a pas accepté, oua mbaâd hya tellement meskina elle était accablée tahate fi plusieurs engrenages oua mbaâd à certains moments elle faisait ...

La belle sœur : Elle a été déçue.

Le frère : C'est pour ça que on remarque cette façon d'être rebelle.

Mr Benhamani : Y a une âme meurtrie.

Le chercheur : Oui, tout à fait ! Oui, on sent qu'elle est, qu'il y a un truc qui manque, qu'elle est sensible, thawwasse daïmane 'ala hadja halea.

Mr Benhamani : La quête

Le chercheur : Voilà, la quête, une mission

Le frère : Maz nakdhabcg 'alik, on lui menti pendant toute sa jeunesse, hadi mon analyse personnelle tâi, makhi dans les grandes familles laâmamate, la grand-mère, etc., on lui a beaucoup menti. Nhar elle s'est rendu compte, c'était trop trd sur tout point de vue, santé, vie conjugale .... donc c'est tout, tout n'allait pas pour elle, la pauvre, tout n'allait pas pour elle, c'est pour ça que...

La belle sœur : Non, moi, je n'aime pas ça, non, nhar hadarn lelwahed, des gens disaient ça dans la vie d'un individu y a des hauts et des

bas, pourquoi on dit ça n'allait pas, y a eu des moments où elle était très bien quand même elle était très bien...

Mr Benhamani : A un certain moment, on peut prendre en charge ça, on est au creux de la vague et on peut prendre en charge, et par moment on peut pas prendre en charge.

Le frère : Choufi

Le chercheur : Mais quand on est sensible

Le frère : Choufi : Elle était très forte de caractère

La belle sœur : Elle était forte de caractère

Le frère : Mouch forte, elle était très forte de caractère.

La belle sœur : Exactement

Le frère : Mais c'est une humaine, par le temps et à l'usure elle a fléchi

La belle sœur : Non, moi, je vous dis, je pense qu'à un moment donné elle a regretté son divorce, le premier, ça je l'ai vu dans ses yeux, elle ne me l'a pas dit mais elle a regretté, un petit regret parce que divorcer tardivement hakda, c'est pas facile, ça, à la cinquantaine, divorcer à 50 ans, c'est un âge très critique pour la femme, je dirai émotionnellement on a des habitudes, je parlais tout à l'heure des habitudes du mariage qui sont plus fortes que les chaînes de l'amour. Elle s'est rendu compte, c'est-à-dire à un moment donné, elle m'en parlait quand elle a divorcé vers 46 ans, je pense, elle venait parler, moi-même à l'époque j'étais jeune yaâni pour conseiller, wallah ! mais on échange, mais j'ai retenu, je lui ai dit : ne quitte pas ton mari, tu es à un âge où tu as besoin de ton mari yaân c'est pas un âge parce que moi, j'ai pensé d'une façon yaâni les gosses à cet âge-là, que peuvent les gosses pour leur mère à un certain âge comme ça, que peuvent les gosses ? C'est des jeunes hommes, ils vont partir

faire leur vie et toi tu vas rester seule, ça c'est le coup le plus dur, même si on le voit pas, même si les gens disent y a des choses que seule une femme comprend quand même. Moi, je pense qu'elle a regretté son mariage.

Mr Benhamani : Oui, c'est fort probable.

La belle sœur : Elle a su, c'est-à-dire qu'elle pensait que parce que l'amour à 50 ans, aller à la recherche c'est,.... c'est idiot, je dirais,.... faire de la pêche à 50 ans, c'est pas...

Le chercheur : C'est pas évident

.....

Le frère : Ana, wach ngoullek, Najia y a eu une vie mchate, mchate, mchate oua waslate à un certain moment waïne bdate... habset oua mbaâd elle a tout revu, kima nchouf fiha la connaissant chi li chafetou boukkoul tout était noir, tout était échec, tout était kda, même si elle avait des moments de joies, y avait plus de déception que de joie oua mbaâd elle aurait souhaité kima ana fhamit, elle aurait souhaité que quelqu'un la freine quelque part. Bdate Bbabaha libéral zed edate un mari tellement son mari il est libre avec elle, .....

Le chercheur : Qu'est-ce qu'il occupait comme poste ?

Le frère : Il occupe un poste à l'université.

Mr Benhamani : C'était un grand juriste déjà dans les années 60, c'était un grand...

Le frère : ... Ce qui l'a bousillée, c'est quand elle a eu le cancer du sein, elle s'est retrouvée toute seule.

La belle sœur : Ki goulit goulit elle a vécu en Jordanie, elle a eu son problème de cancer au départ et elle s'est faite soigner en Jordanie à ce moment-là.

Mr Benhamani : Oui, mais c'est la moindre des choses, ha, madame.

La belle sœur : Aha, ma fhamti nich

Le frère : On ne peut pas juger les gens parce .....

Tout ça, 'ala balak ana goulit lek ana Najia pour moi mchate mchate, oua mchate dans sa vie, oua rahet les Etats-Unis, la Jordanie, el Koweit oua ma na'raf che ouach hya oua mbaâd daret un mouvement féministe ..... oua mbaâd ki matete, j'ai compris c'est pour combler le vide.

La belle sœur : C'est le côté Mère Térésa à vouloir tout faire à la fois. Non, y a des gens qui croient beaucoup aux associations, ha...

Mr Benhamani : C'est des êtres généreux.

La belle sœur : Y a un côté rêveur aussi parce que la vie n'est pas une fatalité ni c'est un tout il faut bien qu'il y ait des pauvres gens.

Mr Benhamani : Oui, mais y a des traits de sa vie, dans son deuxième roman lorsqu'elle parle de son mari, "celui qui partage mon lit", pas "mon mari".

Le chercheur : Elle parle de lui dans *L'albatros* ?

Mr Benhamani : Je crois, oui, elle dit celui qui partage mon lit, c'est pas mon mari.

Le frère : Oui, je les ai vus chez eux.

Mr Benhamani : Mais pourquoi elle a choisi cette expression? Nous sommes dans un écrit, pourquoi elle ne dit pas ; l'être cher, l'être aimé ?

Le chercheur : Parce qu'il n'y avait pas de sentiments

Mr Benhamani : Ça reste uniquement physique, le lit est physique, y a rien d'affectif. Bon, c'est sûr quand on pense au lit, y a ces images qui viennent et tout fi un écrit pareil, ana je vois plus le côté physique et non l'affectif et je crois que l'expression n'a pas été choisie comme ça ! Même si elle l'a écrit comme ça d'une façon automatique, c'est son inconscient qui lui a dicté ça ! 'alabelek l'inconscient ame gaârine edanya fina ame ahna brk on prend pas conscience et c'est comme ça qui nous guident.

Le frère : Kayna, kayna, A Brahim ma khi hakina ana wayak al l'œuvre gadah an khatra fi el qahoua, je le répète, je respecte la volonté de ses sentiments, mais ana je porte un jugement, en mon âme et conscience, elle a un peu appuyé sur la pédale parce que 'alah ? parce que 'alah elle a écrit du mal sur sa belle-mère, ana je me rappelle la robe de mariée ntaâ c'est sa belle-mère qui l'a cousue, hya eli khaytatalha, le premier enfant ntaâ, Adnane, ki zed, c'est sa belle-mère elli jabet hadouk el kratel tâe edisse hadouk ou ratathalha oua taret elha bel mkhadda oua baâtathalha, donc dans la vie wachaoua y a un équilibre, y a les bons et les mauvais, ouahed ki oud mache bnke ma takdarche thabouki bnete c'est normal mais je vois qu'il y a un excès parce que...

La belle sœur : Moi, j'ai reçu une copine y a deux mois, qui vit à Paris et qui a des problèmes de couple. Elle a vu le psychologue, elle m'a dit que le psychologue, elle m'a dit ta mère, tu sais si on se met d'accord, j'ai été inspirée par la psychologie quand j'étais étudiante, etc. Le rôle de la mère que si on se mettait à toute ce que nos mamans on fait, ouallah l'entourage on va finir par tuer tout le monde.

Mr Benhamani : Où est-ce qu'elle habite ?

La belle sœur : A Paris

Mr Benhamani : Loukène je vais vous apprendre une chose parce que même moi j'étais étonné. J'ai une amie qui est diplômée de philosophie à la Sorbonne qui a 27 ans de radio en France et qui a travaillé avec les plus grands philosophes et psychanalystes... n'importe qui peut s'improviser psychanalyste parce que lorsque je discute avec elle parfois y a des choses auxquelles je ne prête pas attention mais après, petit à petit, je me dis qu'est-ce que c'est que cette psychanalyse, c'est pas possible, je dois tout maîtriser c'est impossible, galet li n'importe qui peut s'improviser psychanalyste si il essaie de comprendre ce montage humain si on peut dire 'ala hadik il faut pas prendre ce côté-là comme étant une science exacte. Ana 'ala balek j'étais étonné gaultana que tout est réglementé, que tout est carré !

Le frère : Ana, je vis faire une confidence. Quand elle a écrit oua khroudje el ktabe elle a regretté. 'alah ? Makhi antaya rak habibi oua ana wayak rana nahkiou quand elle a fait la vente dédicace, ana le plus proche fihoume wa el madame maâdatnache, son propre père elle ne l'a pas invité ki gouldalha pourquoi galatli il me fait de l'ombre.

Mr Benhamani : C'est un complexe

Le frère : Parce que Si Maâmar maârouf qbalha kifeh khouk Toufik nhar rayha Tairiana eli chaftlek Media Plus. Kifeh aâlah maâdtinich ? Ha malgateche wach tgouli j'ai vu ma naâraf quand elle a écrit maâ elakhar elle a un peu regretté.

Mr Benhamani : Pourquoi elle a pris Abeer ha Toufik

La belle sœur : C'est un prénom jordanien

Mr Benhamani : Hih mais pourquoi Abeer ?

Le frère : Ngoulek ana wache galetli, galti louken naktoub Benzaghouta, ygoulou benti si Maâmar Benzaghouta je veux tkoune l'empreinte tai Abeer.

La belle sœur : Ana goulit lek 'alah Abeer ?

Le frère : Khalina le choix du prénom, elle a vécu au Moyen-orient peut-être elle a connu quelqu'un mais anaya goulthalha 'aâlah ma goulitiche Najia Benzaghouta parce que ki daret la vente dédicace ya Brahème ma khi elle était dérisoire, ma kane ma kaneki khalsate la vente dédicace, elle s'est taillé, ma jatèche hna, nhar ayatalha oua mbaâd jate goultelha wach bik, galt li lou kan ndir Benzaghouta galt li boukoul yjiou ygoula aye bente Si Maâmar Benzaghouta donc wech kayne el dakhel, elle voulait hya s'imposer mache en tant que Benzaghouta.

Le chercheur : Elle voulait s'imposer en tant que Najia Abeer et non en tant que la fille de Si Maâmar Benzaghouta.

La belle sœur : Tout à l'heure, avec Mr Benhamani, elle voulait s'imposer, elle voulait dire que j'ai fait quelque chose, elle était toute fière

Mr Benhamani : Certainement

Le frère : Oua, Dieu merci, malgré rahet kharjet fi l'entraite, elle voulait faire elle voulait pas partir hakka.

La belle sœur : Même ses romans sont d'une qualité, je vous dis lire ses livres c'est vraiment ça m'a emportée dans Constantine moi je suis dans ma ville natale que je ne connais pas, d'ailleurs

Mr Benhamani : 'Ammi Maâmar, cette dame est en train de faire une recherche sur Najia et ça sera la première, le premier travail qui sera fait sur elle

'Ammi Maâmar : Ha, Aha, la vieillesse, la vieillesse, waâra galha, kifeh ygoulou ? Menhou el gale ha vieillesse ennemie ! De Gaulle,

non, non, non non, c'est dans une pièce de théâtre, ho vieillesse ennemie. *Le Bourgeois gentilhomme* oualla ma naâraf.

Mr Benhamani : Emmala Molière...

'Ammi Maâmar : Molière, hih, je crois que c'est Molière. Marthaba bik a benti.

Le chercheur : Yaâychek

'Ammi Maâmar : Kifeh esmek ya benti ?

Le chercheur : Dallel

'Ammi Maâmar : Hada isme radjel, hada ma houche isme mra, ana 'andi wald oukhti ouasmou Dallel weld ha.

Le frère : Weld Zaza

'Ammi Maâmar : Weld Zaza. Wayne taqraye a benri.

Le chercheur : Fi el jami'â.

'Ammi Maâmar : Fi el jami'â taâna

Le chercheur : Oui.

'Ammi Maâmar : Kima galha lakhour ouache mane classa ?

Le chercheur : Je suis en train de passer mon magistère. Je termine cette année, In chaa Allah.

'Ammi Maâmar : Wache mdayra ?

Le chercheur : Français, littérature.

'Ammi Maâmar : Ah ! tu connais De Gaulle aussi, c'est un écrivain, c'est un chef d'Etrat. Moi, De Gaulle, anaâme hih, il avait du charisme

Mr Benhamani : Il était d'un grand charisme, après mais 68, il a eu quand même une fin honorable lorsqu'il leur a dit : Si le peuple veut de moi, je reste, si il ne veut pas de moi, je pars et il a fait le referendum et il est parti.

'Ammi Maâmar : Et il est parti, houwa.

Mr Benhamani : Makhi bakri ygoula el halla belf oua dakhla belfayne, il faut savoir quitter la table, i faut savoir quitter la table au bon moment.

'Ammi Maâmar : Ahlan oua sahlène.

Mr Benhamani : Atfadhli choufi wache habba

'Ammi Maâmar : Assaâilini wana nwajbek parce que je ne sais pas par où commenter. Najia, c'était une fille, une fille vivante, très vivante, elle était assoiffée de vie, elle voulait vivre, malheureusement les circonstances ne l'ont pas favorisée, c'est-à-dire que vouloir vivre chez nous comment, d'abord il faut définir le mot Vivre, vivre comment, comment, on vit pas, on n'a pas de vie dans notre pays.

Le chercheur : Elle voulait vivre librement

'Ammi Maâmar : On écrit, on mange, on dort, on étudie, oua hada ma kane.  
Haya Banti rouhi.

Le chercheur : Ahki li antaya 'aliha, l'enfance, la jeunesse

'Ammi Maâmar : Elle a été toujours une personnalité, c'était une personnalité dès son jeune âge. Nous nous entendions beaucoup parce que moi, je suis de ces parents qui n'aiment pas mettre le chapeau à ses enfants, qui les laisse réfléchir comme ils l'entendent, qui les laisse s'exprimer et il essaie de leur expliquer ce que c'est que la vie, ce que c'est que l'engagement vis-à-vis des autres, etc.

Najia était vivante, ah ! et puis elle n'a pas peur, et puis il y a sa situation familiale, elle joue un grand rôle, la situation familiale, Najia a perdu sa mère qui est morte, j'étais obligé de me remarier, pourquoi ? parce que j'étais encore jeune et j'étais je

ne pouvais pas rester hakdek et, bien sûr, elle n'a pas, comme tous les enfants, accepté.

Elle ne supportait pas le carcan dans lequel elle vivait, c'est-à-dire que nous, nous vivons dans un carcan, nous avons certaines traditions qui ne sont pas toujours bonnes et nous vivons sous le chapeau des parents, des grands-parents, du qu'en dira-t-on, hadak halakna bazaf mmala hya elle voulait sortir de ce carcan, ce que je n'ai pas admis aussi parce que il y a quand même certaines valeurs ancestrales qu'il ne faut pas négliger. Aha on s'est toujours bien entendu parce que je suis un enseignant et l'enseignant c'est quelqu'un qui se frotte aux idées des générations montantes alors il n'est pas, je ne sais pas si je peux employer ce terme là...

Mr Benhamani : Il est actuel, toujours actuel

'Ammi Maâmar : Mmala on s'entendait très bien. Ah ! je l'ai mariée évidemment un peu précipitamment, un peu parce que à mon avis elle est sortie de l'Ecole Normale. Je l'ai mariée ma gaâdatche loche, j'ai pensé que le parti qui s'est présenté était bon, c'était un professeur qui a fait ses études aux Etats-Unis et qui allait retourner aux Etats-Unis, alors moi je me suis dit : ma fille, en épousant cet homme-là , d'abord c'est un professeur, c'est quelqu'un de bien instruit, et puis à la page. Et puis aller aux Etats-Unis, elle va continuer ses études là-bas et c'est ce qu'elle a fait, d'ailleurs, elle a obtenu une licence, là-bas oulla ma n'aârf 'aliha. Ah ! malheureusement pour elle et pour son mari aussi, son mari était prisonnier des coutumes de sa famille c'est-à-dire qu'il vivait ... Ah ! il a fait ses études aux Etats-Unis, il a vécu dans un pays avancé, des idées avancées et quand il rentrait ici à Constantine, il se retrouvait en décalage, différence

extraordinaire, kima ngoulou wahed el hibre yakoule fi tabla oua ki ja lahna yakoule fi el maïda.

Najia aimait le renouvellement, elle ne voulait pas vivre la vie monotone hadik tâe el khadma leddar oulla el qraya leddar, baba, mma, khouya, elle écartait tout ce qui pouvait l'emprisonner, tout ce qui pouvait faire un carcan, elle l'a écarté et, bien entendu, elle s'est pas toujours bien entendu avec toute la famille, moi elle s'entendait bien avec moi parce que je suis un enseignant et si l'on peut dire je suis un peu à la page, elle pouvait s'exprimer, elle pouvait s'extérioriser avec moi, elle pouvait le faire, je la comprenais très bien. Je suis de ces parents qui savent ce que c'est que la vie conjugale, ce que c'est que l'amour. Ah ! je comprends ces choses-là, et alors elle s'est trouvée très bien avec moi d'ailleurs je lui ai appris certains chants qui nagoudou hakda wahad ennar choufou kifeh hakda dans une réunion hakda Ah ! sidi familiale et, bien sûr, la composante n'était pas toujours, la composante comprenait beaucoup de sciences ouhayed qaryine bel 'arbia, ouhayed qaryine bel franciça, ouhayed moutaqaddamine, ouhayed ma zalou fi el 'aqlia hadik oua kada, gaâdat ou kouonna ana oua hya, ana 'alamtha certains chants scouts, certains chants, parce que je suis un ancien scout, mmala gaâdate oua el djmaâ ouhayed qaryine bel 'arbia oua ma houcche qaryine bel franciça, oua ma houcche qaryine bel 'arbia, oua ouhayed ma zalou 'aïchine fi les traditions taâhoume hadouk tâe eddouar ; oua ouhayed dakhlou el labled, ils ont quitté leurs traditions tâe eddouar bassah ils n'ont pas encore endossé les traditions citadines, mmala ki ngoulou hada à un moment où y a un silence, y a un silence qui s'impose parce que les gens qui sont là n'ont pas quelque chose à dire, ils n'ont plus peut-être à dire,

mmala hiya tag'oud, oua wahed ennahar, hna gaâdine oua hya :  
Papa anaâm galat li la vie est limpide, l'étant est solide dont les  
cœurs sont vides, nul ne croit son temps, quand le ... tounaya  
ce qui n'a pas déplu à tout le monde 'ala kouli hal elle, ses  
fréquentations étaient, ses fréquentations étaient généralement  
européennes, elle a vécu aux Etats-Unis, elle a vécu un petit  
peu en France, ses idées, ses fréquentations ne sont pas  
toujours en accord avec les idées de chez nous...

Mr Benhamani : We ki kanet sghira c'était ta préférée a 'Ammi Maâmar

'Ammi Maâmar : Oui, oui, kounna nalaâbou maâ baâ, kounna nalaâbou  
maâ baâdana oua yaha

Le frère : C'êtit une bonne vivante hya, nachfa 'aliha khardjou hadouk les  
cerceaux, kanet tdaourou 'ala karchha, el Baradi, el Kiné, el  
âcha, oua kounna nalaâbou le marié et la femme, ki kounna  
nalaâbou el 'âcha avec les voisins, kenet hakda hadi hya  
'aqliatha.

Le chercheur : Elle est née en quelle année ?

Le frère : En 52... 53, Baba ?

La belle sœur : En 1948.

'Ammi Maâmar : Elle est du 48 ou Mâ el samatha Najia. Mâ ardouha Dar  
Bengana fi Biskra

Mr Benhamani : Cheikh el arabe

'Ammi Maâmar : Hih cheikh el arabe, mmala lgete wahd ettoufla lteme oua  
ssamha Najia Ajbatha oua ajbaha el asme oua 'atatha  
tasouiratha, oua ki jate galet, we ki zadet Najia samatha Najia  
galet li any 'atitha asme tâe dar Bengana. Ah sidi cheikh el  
arabe.

La belle sœur : Had le prénom kane 'and el beldya, ils appelaient Najia.

Le frère : Elle l'a appelée par rapport à dar Bengana kanou ygouloulha.

'Ammi Maâmar : Ya khouya

Le frère : Kifeh qrata ya Baba ? Kifeh ?

Mr Benhamani : Elle était brillante dans ses études ?

'Ammi Maâmar : Valable, valable

Mr Benhamani : Au-dessus de la moyenne.

'Ammi Maâmar : Au-dessus... Je ne sais pas quoi dire. Interrogez-moi, je vous réponds.

Le frère : Kifeh kanet taqra ? Fi el lycée, kanete takhoud rayek ? Kifeh rahet el l'Ecole Normale par rapport à ses frères et sœurs, comment elle se comportait avec ses frères et sœurs ?

'Ammi Maâmar : Ha, hihe, hihe, elle avait un air hautain de par sa formation, ha de parce qu'elle avait dans la tête et le cœur par exemple sa sœur Boudna c'est la mère poule, Najia c'est pas la mère poule. Sa mère – Allah yarhamha – c'était une belle femme, une très belle femme, d'ailleurs je vais vous apprendre une chose, fi hadek el waqte wayne kanou el Arab chouiya hakda, c'était un mariage d'amour, un véritable mariage d'amour. Oumha metete 'ala koulli hal mmala hya kdet men oummha ou men babaha, c'est la fille qui ne peut pas rester emprisonnée, elle n'aimait pas les carcans, elle essayait toujours de les écarter. Ha ! mnine ha kharjet men l'Ecole Normale, zawajth pourquoi ? parce que je lui ai trouvé un bon parti ! A mon avis. Il s'est présenté B. H. le bijoutier, babah galli wahed ennhar baâth li echcheikh H. hadek el waqt hna fi el parti. Gal li cheikh H. ma 'andokche fi eddar chkoune el tzawaje ? Goult lou 'andi. Gal li ame galou lna 'andek toufa bahya oua mliha, we houma sont des gens qui sont venus

de la campagne, ils se sont installés en ville et ils ont mis une enveloppe citadine, entre autres ils voulaient marier leurs enfants avec des citadines pour s'introduire dans cette société. Moi, j'ai trouvé le parti intéressant, il est instruit, il est docteur en... je ne sais pas... en Droit, il a vécu aux Etats-Unis 8 ans. Je me suis dit : quand même, vivre 8 ans en Amérique, je me suis dit : il s'est imprégné un peu de cet esprit. Mmala khouijet mena zaouajtha mena.

Le frère : Ana, je me rappelle, a Baba, hadja, ennar el 'arsse taâha mat echeikh Ezouli – Allah yarhamhou – oua anta jite goulte khardjouha la zrarite oua la klaxon.

'Ammi Maâmar : Oui

Le frère : Et ça, c'est la malchance, moi je me rappelle parce que j'étais jeune, met l'ami de mon père, kifeh oua smou Abdel ha Abdelkader, Baba dja goul houm ma tzarartou ma tklaxoniou.

'Ammi Maâmar : Goultel houm : Khardjou Benti menna men eddar bla ma tzarartou sans un klaxon, erradjel met hbibna.

Le frère : La bonne chose, la bonne chose que je garde pour elle, metet nhar el djoumaâ fi ramdan, hna eddafnou fiha oua chou habtel khayte ne sma comme croyant, un vendredi, Ramdan.

Le chercheur : Elle est morte à quel âge ?

Le frère : Des complications, blocage rénal, cardiaque, c'était une personne indisciplinée, sûrement elle avait des médicaments qu'elle ne prenait pas.

'Ammi Maâmar : Dourk hya mahsoube le milieu taâha ma chi 'adjab ha, elle étit tiraillée entre l'exemple européen et l'exemple arabe. Deux cultures.

Le frère : Oua mbaâd chroul elle a voulu rattraper le temps mais le temps ne se rattrape jamais, moi je pense qu'elle a été récompensée, ani goul't lek kif'eh metet, oua mbaâd hadrou 'aliha fi les journaux, la télé, la radio, elle a eu sa part...

'Ammi Maâmar : WALLah el adhime, yaâni ce n'est pas un blasphème, mi je préfère qu'elle soit morte khir parce que déjà je constatait qu'elle n'était plus dans sa peau, que ce n'était pas ça, ma tfahmetche maâ B... qui a été aux USA pendant 8 ans, qui était docteur, qui était tout ça, mais il conservait certaines habitudes c'est-à-dire qu'il était prisonnier de la famille, ce que elle ne supportait pas.

Le frère : Najia ne t'a jamais causé de problèmes ?

'Ammi Maâmar : Najia ne m'a jamais causé de problèmes, au contraire on s'entendait très bien, on parlait librement, bien sûr dans certaines mesures, mais à cœur ouvert. Allah yarhamha, elle était vivante, elle constatait que son peuple ne vivait pas bien et ça la chagrinait beaucoup et puis comme sa mère est morte, je me suis marié parce qu'il le fallait, j'étais jeune, k'avais encore devant moi beaucoup d'années, in chaa Allah, il est difficile, parfois impossible de maintenir un équilibre entre le présent et le passé, très difficile, c'est une déchirure. Anaâm hihe, elle sentait ça beaucoup et ça la chagrinait, elle ne le disait pas mais je constatais dans ses gestes, dans ses paroles... Saâ, saâ nhoutha a benti ngoulha, toi quand ta mère est morte, moi j'étais jeune et je ne pouvais pas rester sans femme lou ken à un âge avancé, ngoulou...

Le frère : A Baba, toi, ki awate zawajte, sa mère n'était pas morte, aye 'andha 9 awled Allah yberk, sa mère oua fi el jnaza djaouna, ma khi enfin de compte on avait pas de problème avec les autres,

son mari qui était divorcé dja 'andna le plus normalement du monde.

oua mbaâd ma habouche ydjibouha, il a fallu se battre bah ndjibha, le père il a accompagné ses enfants pour l'enterrement de sa mère jabtou 'andi la ddar. Djaou khwatatha on les a bien accueillis, que je ne connaissais pas, ma 'andha hata maâna de faire la tête... Sa mère, elle s'est remariée, elle a eu neuf enfants, ou kanet Najia elle leur rendait visite

Mr Benhamani : Peut-être qu'elle aurait aimé que 'Ammi Maâmar oua oumha ygaâdou maâ baâd.

La belle sœur : Najia parce qu'elle est écrivain... moi, ma mère était orpheline, mon père et ma mère étaient orphelins, ils ont eu des beaux-pères et des belles-mères. Ils ne pouvaient pas écrire, sinon ils auraient écrit des choses... Ce que je veux dire, tout à l'heure je parlais de cette amie qui est à Paris et vous avez parlé de psychanalyse, etc. A mon avis, à tout le monde il arrive quelque chose, certains ont le don d'écrire plein de choses...

Le chercheur : Donc tout ce qui a été dit ou écrit, les conflits entre elle et la belle-mère n'existaient pas, c'était de la fiction ?

Mr Benhamani : L'histoire était pleine de fiction, c'est tout à fait normal...

Le chercheur : Parce qu'elle parlait beaucoup de Samra, Samra, ma belle-mère, la femme de mon père...

La belle sœur : Elle parle aussi de sa tante.

Le chercheur : De Zazi, oui.

.....

'Ammi Maâmar : Ha Zaza, elle a pas parlé de Zaza.

La belle sœur : Fi le livre taâha tahdar 'ala Zaza 'ammatha.

Le chercheur : Et d sa cousine, la fille de Zaza avec qui elle ne s'entendait pas

Le frère : Pourtant, elles ont vécu hna fi eddar hadi maâ baâdahoum.

'Ammi Maâmar : Maâ Gamra...

Le frère : Parce que, Baba kane mas oule 'ala eddar kamla, kanet eli tatalabe tji tag'oud 'andna, yjiou ouladha hna, kanet hadi hya eddar el kbira. Dourk hadi la nièce ta'e Baba, elle est en Europe, elle vit très bien mais elle n'est pas reconnaissante : Baba elli rabbaha et même pas une visite, même pas un coup de fil, Baba elli rabbaha, elli sraf 'aiha alors que Gamra hadi kanet rbibet 'amti ma chi hata bantha oua Baba elli sraf 'aliha oua rabbaha oua chroule aâdou en concurrence les trois filles parce que litime ki 'oud 'andek fi eddar tu le préfères à tes enfants parce que litime yahgar rouhou, c'est ce que mon père a fait et hya elle lui reprochait ça, hya kenet el kbira, elle aurait aimé ne rien partager avec les autres, elle voulait avoir plus que les autres.

'Ammi Maâmar : Je vais te dire une chose, a Toufik, moi en tant que mari, je vois les choses mieux que vous. La mère de Najia était belle, elle était jeune, elle était très belle, d'ailleurs moi je l'ai épousée pour sa beauté, j'étais amoureux d'elle.

Mr Benhamani : Ha Baba !

'Ammi Maâmar : jusqu'à maintenant.

Mr Benhamani : Ha Baba ! 'Ammi Maâmar à cœur ouvert, yawa. La page hadi ma n'arfouhèche . Eh bien oui, c'est un sentiment humain. Fi eddine ygoulek Ezzaoudj el malha, wa la Izaynha...

'Ammi Maâmar : Jusqu'à maintenant, son image ne me quitte pas jusqu'à maintenant tellement ce sont des qualités qui l'ont trompée. Elle a cru qu'elle pouvait tout se permettre et c'est là que kifeh le fil

s'est cassé. Moi je voyais, je voyais le mari désenchanté oua hya elle voyait autre chose malla goulte il vaut mieux...

Mr Benhamani : Donc vous aviez une vision divergente.

'Ammi Maâmar : Absolument divergente, moi en tant qu'homme, en tant que mari je ne pouvais supporter certaines choses, elle était vivante, même parfois frivole, eh, mela et puis j'étais jeune. Loukène dourka je n'aurais jamais divorcé, j'aurais employé tous les moyens, oua lakine on était jeune...

Mr Benhamani : C'et les aléas de la vie.

'Ammi Maâmar : Non, mais c'est très bien.

Le frère : Dourk tassamaâk 'amma dourk tazaga 'alikh.

'Ammi Maâmar : Kife, kifeh ?

Le frère : tassamaâk 'amma dourk tazaga 'alikh

'Ammi Maâmar : Ha, ha, ha !

La belle sœur : Koulek bel mektoub, y a bien des choses yhabboune el 'abd oua ma ykamlouche.

Mr Benhamani : Oui, oui, bien sûr, ou kayane elli ma yhabboumche oua ytihou 'alikh.

Le frère : Najia, c'est quelqu'un qui a fait un pas dans la vie, oua mbaâd dar warah il a fait un constat, darte chafet beaucoup plus de privations qu'autres choses.

Le chercheur : Beaucoup de déceptions

Le frère : Elle s'est attribué certaines déceptions parce que galet li ana elli dathoum, elle a plus de responsabilités quelque part... Nechfa 'aliha à Baba nhar Najia labsette esserouale, ki kenete fi l'Ecole normale ; jate besserouale kenete fi l'internat, oua nta glalte

'aliha eddanya et une demi-heure après khrajte tadhak hi bakri ouahda talbesse esserouale, hi 'Aycha radjel ma tahchamche.

Hna skana fi l'école nouvelle chafti Abou Ayoub el Ansari, chefti l'école de police ki thawdi maâ l'école de police, c'est l'école qui fait l'angle eli laska maâ l'école de police ame ygouloulha Abdelhafid Bouchemel sknou maâna la famille Hemoudi Kbayl nirasse 'andou babahoume set bnete ame mazalou hayyine el dourk, la famille Rahmouni fi Bouzaréah, c'était l'ami de Mouloud Feraoun, kanou djarana Dar Rahmani dourk boukkoul, ils sont en Europe, kanou boukkoul des Européens. Seknou maâna, les Camisouli et les Riniac, donc déjà ki kenet sghira elle a baigné dans une atmosphère européenne.

La belle sœur : Fi le livre taâhan, *Les Moineaux de la murette*, ki kente trouh 'and madame Riniac, elle dit que c'est ça mon rêve, elle rêve que la maison soit européenne, hada le passage chfite 'alih ana ki qritou, tout ce qui avait été chez elle était un royaume.

Le chercheur : C'et vrai qu'elle avait un chat qui s'appelait Soussène ?

Le frère : Oui, elle avait un canari qui s'appelait Kaity.

La belle sœur : Elle aimait les animaux...

Le frère : Elle adorait les animaux, elle avait un chat, ha Baba rabbinah a Baba oua djadati hawzathoum

'Ammi Maâmar : Ha, ha, ha !

Le frère : Une fois, ana jabte un chien, un berger allemand oua djadati 'ala jalet Najia, ma grand-mère hawzatou 'ala jalet le chat tâ'e Najia parce que ma grand-mère la couvait, y avait mes tantes aussi.

Le chercheur : Mais d'après le roman *Les Moineaux de la murette*, elle ne s'entendant pas avec ses tantes et ses cousines...

La belle sœur : Hya elle s'entendait avec presque tout le monde, elle avait cet esprit hautain même quand elle venait. Any harte lek any goulit lek wayn hya hadik, djibi hadik avec cet air hautain avec la garde malade, ana même si c'est une domestique ha ! c'est-à-dire c'est l'aristocrate qui donne les ordres, qui est mécontente, donc elle s'entendait pas maâ sa cousine qui s'appelait Garmia dans le livre, qui s'appelle Gamra en réalité, avec ses autres cousines, c'est-à-dire, ha...

Le frère : Gamra, elle n'avait pas le niveau de Najia. Oua Gamra a réussi dans sa vie conjugale, oua rahet la Fransa oua hakmetelha oua galhateleha, donc pour elle méritait plus que les autres, Najia ana na'arfha, choufi par exemple ana nahki lek hikaya : nhar kount rayah Langlize, tlaqina fi l'aéroport galat li kifeh rayeh Langlize oua nta ma taârafche tahdar langlizia, comment tu vas en Angleterre et tu sais pas parler en anglais, donc Najia hakda...

Mr Benhamani : C'est-à-dire qu'elle était perfectionniste.

La belle sœur : Tout cela dépend du caractère.

Le frère : Tout cela n'empêchait qu'elle soit une artiste, elle faisait de la broderie, elle faisait de la peinture, oua zedet khalsatha be l'écriture, c'était le top. Hadi hya Najia dans son parcours, après le bon Dieu il l'a accueillie. L'été avant de mourir, elle est venue et elle m'a dit : je ne reviendrai plus ici, oua rabbi el 'alamine ouach rayhine ngoulou c'est ça qui m'a touché le plus ki 'aytoui qbal el maghreb bi deux minutes qbel el ftour oua téléphone yssouni.

'Ammi Maâmar : Galet li ana tani ouahed elila hakda ana kount ragued je crois qu'on s'est pas entendu sur un thème hakda, galet li je ne

reviendrai plus à Constantine et elle ne savait pas qu'elle disait bien, elle n'est plus revenue.

Le frère : C'est ce qui m'a poussé à la faire venir. Goult elhoum njibou nadafnou ha lahna ma khi ma habbouche

La belle sœur : Surtout qu'elle aimait beaucoup la ville...

Le frère : Ma khi oualdha ma habbeche. Oua nbaâd jabnaha oua kharajnahâ mene addar ouassalina 'aliha fi el mesjed Bel Djamaâ oua ennou tsoub, hada ma kane.

Le chercheur : Je vous remercie énormément pour votre accueil. Yaâti koum essaha !

## تلخيص

نهتم في هذا العمل بدراسة رواية نجية عبير : "قسنطينة و عسافير مورات".

لا بد لنا في الإشارة إلى أن هذه الرواية نشرت بالاسم المستعار "نجية

عبير".

خلال مذكرة المجيستير هذه، ركّزنا على البحث عن هويّة هذه الأديبة التي

أرادت أن تبرهن على عبقريتها و خبرتها في عالم الكتابة.

و أخيراً حلولنا عبر هذا العمل إثبات حاجة نجية عبير إلى الكشف عن نفسها

من خلال جميع أعمالها الأدبية : "قسنطينة و عسافير مورات"، "باب

لبقنطرة"، "الألباطروس".

و نخلص في نهاية هذا البحث إلى القول أن هذه الرواية ما هي إلا سيرة ذاتية

و خيالية. دون أن ننسى ما قدّمت من شهادات حيّة و التي نجدها حاضرة

بقوّة في هذه الرواية.

## **SUMMARY**

In this research paper, we are interested in Najia Abeer's novel entitled "Constantine and the sparrows of murette".

We should point out that this one was published under the pseudonym of "Najia Abeer".

Through this master report, we mainly focus on the identity search of this novelist who wanted to prove his genius and experience in the world of writing.

Finally, we tried to highlight how much Najia Abeer needs to unveil himself throughout all his writings : "Constantine and the sparrows of murette", "Bab el Kantra", "Albatross". We concluded at last that this novel "Constantine and the sparrows of murette" is an autobiographical and autofictionnal one. We should not forget the testimony he made and which is frequently present in this novel.

## **Résumé**

Dans ce travail, nous nous intéressons à une œuvre de Najia Abeer *Constantine et les moineaux de la murette*. Signalons que cette œuvre a été publiée sous le pseudonyme de Najia Abeer.

A travers ce mémoire de Magistère, nous nous sommes penchée sur la quête, la recherche identitaire de cette auteure qui a voulu prouver son génie et son savoir-faire dans le monde de l'écriture.

Enfin, nous avons essayé de démontrer à travers cette œuvre le besoin qu'éprouve Najia Abeer de se mettre en scène dans toutes ses œuvres, *Constantine et les moineaux de la murette*, *Bab el Kantra*, *L'Albatros*. Pour cela, nous sommes arrivée à la conclusion suivante : *Constantine et les moineaux de la murette* est un roman autobiographique et un roman autofictionnel, sans oublier la part du témoignage qui est quasi présent dans le roman.